

Le Samedi

Vol. XVIII No 30
Montreal, 5 Janvier 1907

40 Pages

Journal Hebdomadaire Illustré

40 Pages

Prix du numero, 5^c



EXQUISE COQUETTERIE.

POUR VOTRE PORTRAIT A L'ENCRE DE CHINE VOIR PAGE 35

Priestleys

BROADCLOTHS & VENETIANS

Fashionable
and
Serviceable



Known the world over for
their appearance and wearing
quality. :-: :-: :-: :-:

LES BROADCLOTHS
ET
DRAPS VENITIENS
DE

PRIESTLEYS'

FASHIONABLES ET
D'UN BON USAGE.
SONT FAVORABLE-
MENT CONNUS
DANS LE MONDE
ENTIER POUR LEUR

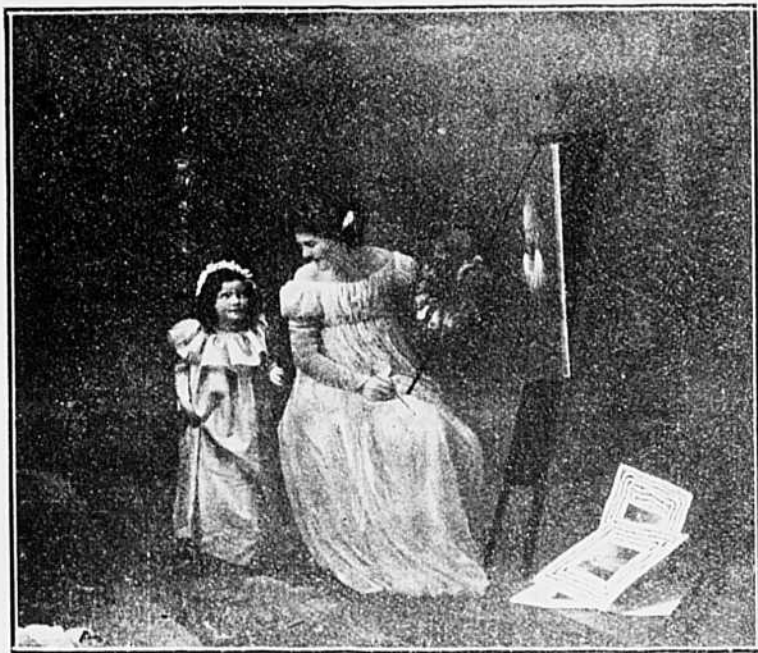
**Superbe
Apparence**

et leur

Longue Durée

Demandez la marque de
garantie PRIESTLEYS'

Prime du Mois de Janvier



Mère peignant le portrait de son enfant.

GRAVURES EN 15 COULEURS

Dimensions : 16 x 20

Le succès extraordinaire obtenu au cours de l'année dernière avec nos gravures-primés nous a décidé à offrir encore mieux POUR LE MÊME PRIX. Ces gravures ne pourraient être achetées nulle part à moins de \$1.50 à \$2. Elles peuvent orner le salon le plus somptueux, plaire aux plus exigeants, être données en cadeaux, etc.

Nous ferons connaître chaque mois le sujet de la gravure à être donnée en prime.



Pour le bain du Bébé
et pour tous les soins
de la toilette, on ne
saurait acheter à prix
égal un savon aussi
bon que le

**BABY'S
OWN
SOAP**

Evitez d'acheter des
savons dont la seule
raison d'être est qu'ils ressemblent au Baby's Own
et qu'on prétend être aussi bon.

Vous avez toutes les raisons de n'employer que le
Baby's Own Soap, le meilleur savon de toilette du
Canada

Albert Soaps, Lmtée., - Montreal

Pour avoir droit à la prime du mois de janvier, on devra nous envoyer
les quatre coupons du mois, plus 10c.
Les coupons ne seront bons que pendant un mois après la date du dernier
coupon.

Adressez: LE SAMEDI, Département des Primes.

NOTA.—Nous demandons un délai de quinze jours pour l'expédition des
primés. Passé ce délai nous engageons nos clients à nous adresser une récla-
mation.

En timbres canadiens nous n'acceptons que ceux de 1 cent.

**COUPON
No 1**

Pour les GRAVURES-PRIMÉS
Samedi, 5 Janvier 1907

Ménage bourgeois.
On a quelques invités.
La cuisinière apporte le potage.
—Tiens! fait un monsieur, après
avoir fureté dans son assiette, un che-
veu!
—Oh! murmure un autre invité, un
autre!
—Ah! mais, s'écrie la cuisinière, vous
n'allez pas vous mettre à les compter!

Nos bébés.
—Ne te mouche pas si fort Marcel,
je t'en prie.
—Mais, papa, j'ai un rhume de cer-
veau.
—Ah! alors, c'est une circonstance
éternuante!

Simple question:
—Pourquoi le rossignol en cage cesse-
t-il de chanter?
—Parce qu'il a perdu la clef des
chants.

La vie n'est pas un plaisir ni une dou-
leur, mais une affaire grave dont nous
sommes chargés et qu'il faut terminer à
notre bonheur.

Au jardin des Plantes, un singe vient
d'être opéré de la cataracte.
—Ce singe est un veinard, déclare le
Juif Mardochée.
—Un veinard? Et pourquoi?
—Dame! On lui a fait l'opération à
l'œil.

Un passant, voyant une brosse d'une
forme bizarre et s'adressant au mar-
chand: «Tiens! ce doit être commode,
ce machin-là?» Puis, après avoir réflé-
chi un instant.
—A quoi cela sera-il?

Le petit de Méninge reçoit la dépêche
suivante: «Oncle décédé».
Et après un moment de réflexion:
—J'avais toujours dit qu'il finirait
comme ça!

Au Grand-Café:
—Comment! le petit Labigaille s'est
ruiné à Trouville? Il avait pourtant du
foin dans ses bottes.
—Oui, mais il a tout mangé.

Plus on s'amuse, plus on s'ennuie.



Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ)

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

Spécialités : Modes pratique
et Musique nouvelle.

ABONNEMENT :

CANADA ET ETATS-UNIS
UN AN - - \$2.50 SIX MOIS - - \$1.25
MONTREAL ET EUROPE
UN AN - - \$3.50 SIX MOIS - - \$1.75

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO : 5 CENTIMS.

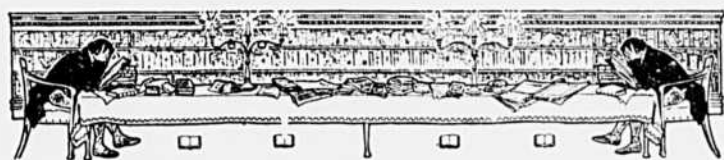
TARIF D'ANNONCE : 10c la ligne, mesure aéro

POIRIER, BESETTE & CIE, Propriétaire.

188, BOULEVARD ST-LAURENT
MONTREAL

La plus grande Circulation.

MONTREAL, 5 JANVIER 1907



CARNET EDITORIAL

IL Y A QUELQUES semaines, dans un numéro spécial du *Bulletin*, journal du dimanche publié à Montréal, j'ai placé sous ma signature et sous le titre *L'abus des paroles*, un article qui se terminait ainsi :

"Oh! la manie du *speeching*!

"Dans la plus étriquée des réunions d'anniversaire, des présentations de cadeaux, il y a plus de discours que de danses.

"Dans tout banquet, il y a un discoureur aussi longtemps qu'il y a un écoureur.

"Dans les conseils municipaux, l'avalanche oratoire est telle qu'il faut un spécialiste pour arriver à définir de quoi il est question.

"Dans les parlements, où l'on parle pour la galerie, les quelques idées neuves émises au début par les orateurs qui ont quelque chose à dire, sortent comme d'un laminoir quand elles ont terminé la longue filière de ceux qui ont parlé pour parler.

"Si les apâtisseurs, qui posent pour l'éloquence et croient avoir inventé quand ils n'ont fait que répéter, s'ils écrivaient sur leur manchette le mot de Michelet : *Jamais imitateur n'égale son modèle!* quel soulagement ce serait pour nos oreilles et pour le budget...

"Et dans les journaux, donc! On a fini par croire qu'on n'avait rien dit si pour expliquer qu'une voiture a failli en accrocher une autre, il n'est pas pris une demi-colonne.

"Une roquille de vin et un gallon d'eau; un pouce d'idée et dix verges d'écriture, telle semble être la règle fondamentale du reportage d'aujourd'hui.

"Oh! l'abus des paroles!..."

* * *

Si je cite ces lignes, c'est parce que je trouve là un prétexte tout prêt pour revenir sur une question qu'on ne saurait trop souvent aborder. Ne nous le dissimulons pas: si l'abus des paroles est un ennui, un gâche-plaisir dans nos réunions sociales, grandes ou petites, il a pris et il prend plus que jamais les proportions d'une calamité nationale dans les sphères publiques. Pendant que le Canada-Français erre à perte de vue, son concurrent azit.

Que nous tenons bien des Français de qui on pense a pu écrire généralement: "Le temps d'agir peut leur manquer, mais ils en ont toujours assez pour parler."

Le peuple, en son langage précis et direct, dit: grands parleurs, petits faiseurs!

Il y a environ cent cinquante ans, Voltaire disait en parlant de députés qui vivaient cent cinquante ans avant lui:

De mille députés, l'éloquence stérile
Ne fit de nos abus qu'un détail inutile;
Et de tant de conseils l'effet le plus commun
Fut de voir tous nos maux sans en soulager un.

Cette satire reste vraie. Que dis-je? Elle est plus forte que jamais, à notre époque où les intérêts à débattre sont plus nombreux et plus étendus.

Que de fois, dans notre pays, sous le prétexte qu'il fallait protester, on a dévidé mille verges de tissu oratoire sans faire un seul mouvement dans le sens de ces paroles.

Nous parlions, nous trépignions, nous faisons de grands gestes, sans aller plus loin.

Excellent moyen de se donner de l'enrouement et des rides, mais quoi de plus?

En pareilles circonstances, je me rappelle ce que j'ai lu un jour sur ces bataillons d'avant-garde chinois dont la mission était de faire des grimaces à l'ennemi pour l'effrayer et le forcer à s'enfuir.

Et puis l'on oublie trop souvent cet axiome: "Le silence est quelquefois une opinion."

Jetez un coup d'œil, par la pensée, sur la terre, et vous constatarez que les peuples les moins prodigues en paroles sont les plus féconds en actions.

* * *

Il y a, parmi nous, trop de gens avant un certain vernis littéraire, et un bagout qu'ils prennent pour du pur art oratoire, qui aiment à s'écouter parler.

De fait, ces gens parlent uniquement pour eux-mêmes. Ils ne connaissent et ne respectent qu'un auditoire: leurs propres oreilles.

Ils ont une collection, toujours la même, de vieilles locutions sonnant bien; ils les servent dans la plus parfaite conviction que non seulement c'est là du neuf, mais que ce neuf, éjaculé à la "va comme je te pousse" exprime quelque chose de grave et d'utile.

"C'est fort joli de bien dire, mais la parole n'est qu'un vêtement: il faut un corps dessous.

Il y a aussi les orateurs qui, pour exprimer une bonne chose, pour lancer un bon argument, ont la manie de remonter jusqu'au Déluge, ou d'amonceler les citations au point de faire croire qu'ils sont remontés à l'aide d'une mécanique. Les avocats surtout, ont ce défaut. C'est de quelques-uns d'entre eux que Villiers de L'Isle Adam disait qu'ils abattent une forêt pour faire une petite boîte.

On demandait, un jour, à un de nos avocats les moins verbeux mais les plus consciencieux de Montréal, où il en était avec sa cause de *Lre versus Oxe*?

—Ma preuve n'est pas aussi forte que je l'espérais, répondit-il, mais je suis à peu près certain de gagner, car j'ai contre moi Mtre XXX... et il va parler si longtemps!

* * *

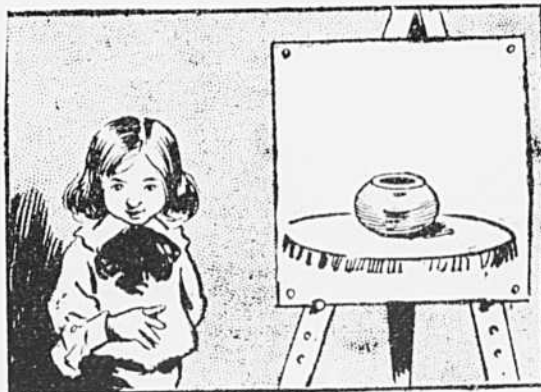
Il y a aussi les très bons orateurs qui parlent trop souvent: ils s'usent. Le public finit par éprouver une espèce de nervosité en voyant sans cesse leurs noms à l'affiche. Les Athéniens ne se fatiguèrent-ils pas de toujours entendre dire qu'Aristide était juste?

Nécessairement, il importe beaucoup, pour cette dernière catégorie, de ne pas pousser la sévérité jusqu'à l'injustice. Il ne faut surtout pas les confondre avec les bavards. Et à propos de bavard, n'oublions pas la définition consacrée: "Le bavard n'est pas celui qui parle beaucoup, c'est celui qui parle plus qu'il ne pense."

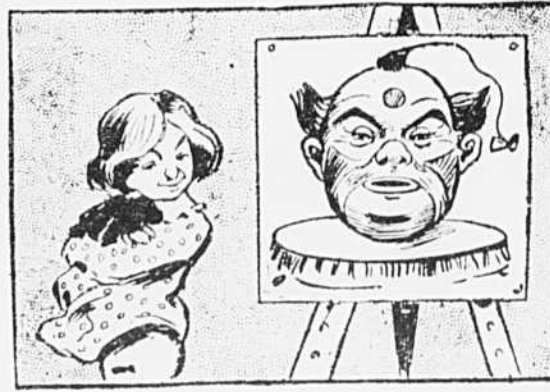
Bref, il y a des orateurs qui avouent n'avoir rien à dire en se levant, et assurent trouver des idées en cherchant des mots. Comment, à propos d'eux, ne pas se rappeler le mot si nature que Daudet met dans la bouche de Tartarin: "Je ne puis penser sans parler."

MISTIGRIS.

No 2 — LE DESSINATEUR PRODIGE (2e série).



—Voici un bocal pour mes poissons dorés. Or, il ne faut que...



...quelques coups de crayon pour vous présenter celui qui en aura soin.

ENTRE DEUX MAUX...



—Fumer, ça me rend malade...
—Pourquoi fumes-tu ?
—Parce que ça rend ma belle-mère plus malade que moi.

ENFANT TERRIBLE

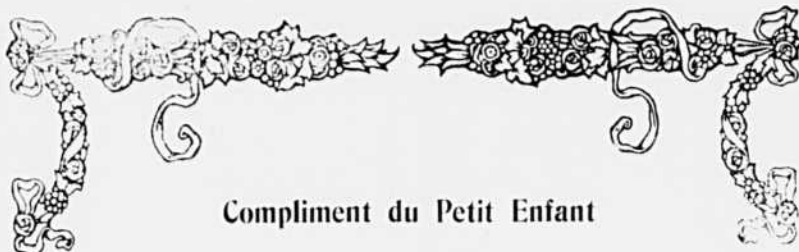


—Eh bien, Toto, ta sœur aime-t-elle beaucoup la bague que je lui ai donnée au Jour de l'An.
—Peut-être que oui, peut-être que non : elle a de la misère à l'ôter quand l'autre gars vient.

UNE PELLE !



Lui.—C'est vrai que mon père était un éleveur de cochons.
Elle.—Etes-vous le seul survivant de la famille.



Compliment du Petit Enfant

*Depuis trois ans, aux Rois, je vis à la lumière ;
Je suis un petit être entre monde et néant ;
Cependant à l'aimer m'instruit déjà ma mère,
Et mon cœur, fait du sien, n'est plus un cœur d'enfant.*

*Il comprend ta bonté, ta sublime indulgence,
Admire ton savoir, en est tout glorieux !
Mais il reste caché par ma trop grande enfance,
Et je ne suis, hélas ! qu'un poupon à tes yeux.*

*Mon corps est si petit ! Je ne sais que sourire,
Un mouvement, un cri, voilà tout mon savoir,
Mais mon âme en ce corps repose et veut te dire
Qu'il est le petit grain semé pour ton espoir.*

*La fleur viendra bientôt s'ouvrir à ta tendresse ;
Tu la verras grandir en beauté chaque jour ;
Reçois, en attendant, mon baiser, ma caresse ;
Ma mère avec son sang m'a légué son amour !*

*Cet amour fait pour toi des guirlandes de fête,
Deux projets de bonheur formés pour l'avenir,
Et mes petites mains s'élèvent sur ta tête ;
L'une offre au ciel nos vœux, l'autre est pour te bénir !*

SÉRAPHINE.

CHEZ LE DENTISTE



—Vous lui envoyez un compte un peu fort.
—Vous oubliez, comptable, que c'est le plombier qui a travaillé pour moi.

LES AFFAIRES AVANT TOUT



—Pourrai-je m'absenter demain pour aller aux funérailles de ma belle-mère ?
—Non, les affaires avant le plaisir.

LE PETIT S'INSTRUIT

—Papa, quoi c'est les autorités municipales ?
—Ce sont des employés qui prétendent n'avoir aucune autorité quand ils sont requis de faire quelque chose pour le public.

UNE CALOMNIE

—Moi, Monsieur, rien que pour aller à mon magasin, je fais, aller et retour, plus de 4 milles par jour, en omnibus, et ça me coûte plus de \$50.00 par an !...
—Et on dit que les Canayens ne voyagent pas !...

UNE GROSSE LACUNE

—Pas de catastrophes dans les journaux de ce soir ?
—Non.
—On y était si bien habitué ! Il me semble qu'il nous manque quelque chose.

SON JEU DE MOT

—Avez-vous commencé à vous amender, vieille éponge ?
—Où, hier, en Cour du Recorder.

No 3 — AVENTURES DE TROIS NAINS



Pitou, Syphon et Zidore sont tous trois en amour avec la même jeune fille.



Et tous trois partent pour aller lui offrir des fleurs, les plus belles possibles.

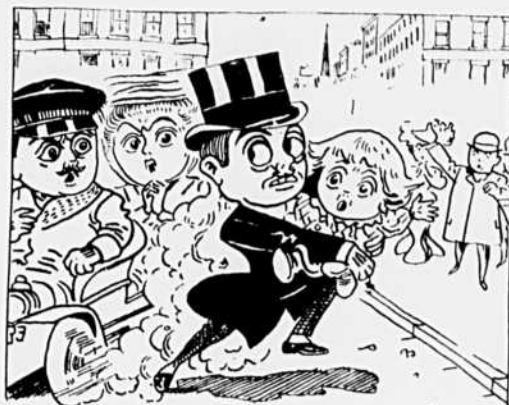


Zidore gagna à la courte paille d'être le plus haut dans l'échelle humaine, mais les autres le lâchèrent par jalousie.



Zidore n'y perdit pas grand chose, comme tout le monde peut le constater.

LES AVENTURES D'UN AMOUREUX MALCHANCEUX



Léandre. — Enfin ! je puis faire quelque chose d'héroïque ! Léa, sera enchantée...



Léandre. — Sauvée ! Pas un brin de mal !
Léa. — C'est brave ! c'est noble ! c'est grand !



Léa. — Il faut que je vous embrasse comme récompense.
La petite. — C'est lui, papa !



Le papa. — Comment vous remercier ? je vous embrasse, moi aussi !
Léa. — Je suis émue !
Léandre. — Oh ! la reconnaissance...



Le papa. — Je vais vous faire un cadeau.
Léa. — Oh ! quel enfarinage !
Léandre. — Un désastre !



Léa. — Allez vous faire nettoyer, Charley me ramènera chez moi.
Léandre. — Faites du bien, maintenant !

PLANCHE AU BAIN

GUSTAVE Planche. Le célèbre critique, ignorait les règles les plus élémentaires de la propreté. Un soir, invité à un dîner littéraire chez George Sand, il arrive longtemps avant l'heure fixée, et avec des mains... je ne vous dis que ça ! ce n'était pas des mains, c'était presque des pieds, et quels pieds !

George Sand frémit ; Planche est son intime, son grand homme, c'est en son honneur que le repas est donné ; il sera placé à sa droite... Que vont dire ses invités ? Comment lui faire laver les mains sans l'humilier ?... Avec des prodiges d'imagination et d'adresse, elle parvient à convaincre Planche qu'il doit aller prendre un bain. Et il y va, en effet. "Comme cela, pense-t-elle avec un soupir de soulagement, il sera bien forcé de se laver les mains... sans le savoir !"

Une heure se passe, l'écrivain n'est pas encore de retour. "Ce qu'il va avoir les mains propres ! se dit l'excellente femme ; ses amis ne le reconnaîtront pas !" Mais le voilà ; il tient un livre qu'il a pris, en partant, sur la table du salon ; il le tient, et de quelles mains !... elles sont encore plus noires que tout à l'heure.

— Vous n'êtes donc pas allé au bain ? s'écria George Sand au comble de la stupeur.

— Parlez-moi, répond le critique, j'y suis même resté fort longtemps.

— Ce n'est pas possible !

Et Gustave Planche, avec une ingénuité adorable :

— La preuve, c'est que j'ai lu cinquante pages de votre dernier roman. Pour ne pas perdre une minute de lecture, il avait tenu tout le temps ses mains hors de l'eau !

BLAGUE PARISIENNE

Les Américains, dit le *Polichinelle*, qui nous avaient déjà appris à dormir en beauté, viennent de créer des professeurs de... salivation !

Grâce à eux, on arrive à cracher, d'un tramway, sans cracher dans le tramway, on fait passer son jet par-dessus la tête de ses voisins pour le laisser sur la chaussée. Et ainsi, les prescriptions hygiéniques sont respectées.

Mais je plains, tout de même, les candidats voyageurs qui courent après le tramway et sont exposés à recevoir... ce que l'on lance si adroitement. Ils ont bien droit à l'hygiène eux aussi, il me semble ?

LA CONSEQUENCE PROBABLE

— Mon cher mari, il ne faut pas être aussi soucieux. Tu en deviendras malade.

— Malade, non, mais louchard, c'est sûr.

— Louchard ?

— Oui, à force de regarder en même temps le chiffre de mes revenus et le montant de tes dépenses.

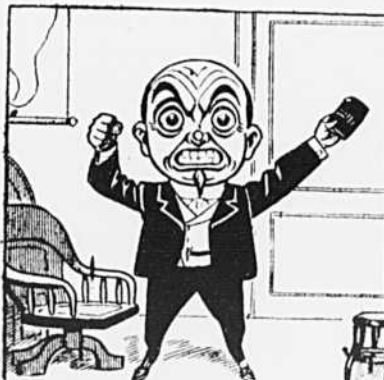
GATIEN PAYE UNE RÉCOMPENSE



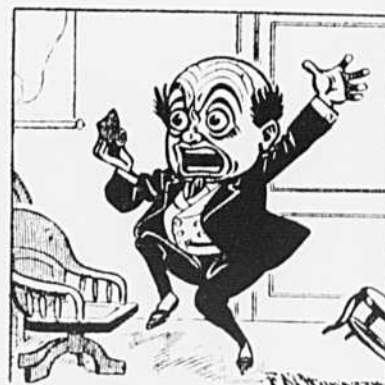
L'étranger. — Etes-vous le mari de Mme Gatien qui a promis dans les journaux \$50 à qui lui rapportera le portefeuille perdu et contenant \$300, etc.



L'étranger. — Eh bien, le voici, je ne tiens pas à la récompense, mais si vous insistez...
Gatien. — Certainement, j'insiste...



Gatien. — Ma femme perd tout. C'est une vraie maladie. Ce sera à mon tour de lui faire la morale !



Gatien. — Je puis bien regarder dans le portefeuille... Comment ! Rien que du papier vert à tapisserie ! Encore joué ! ! !

Pages Féminines

CHRONIQUETTE

UNE FOIS n'est pas coutume, dit l'adage, alors pourquoi ne me permettriez-vous pas aujourd'hui de vous soumettre l'opinion d'un médecin sur une question qui intéresse toutes les femmes, je veux parler des mariages entre proches parents, entre cousins germains, par exemple. Oh! me direz-vous, cette question est réglée depuis longtemps, puisqu'il est bien entendu que de mariages consanguins il ne peut naître que des enfants contrefaits, des sourds-muets, des hydrocéphales, des rachitiques, des épileptiques. Mais cette opinion qui court aujourd'hui les rues est-elle bien exacte?

A la vérité, les médecins n'ont jamais pu s'entendre sur les dangers des mariages consanguins, et tout dernièrement encore le docteur Brassart a réuni une foule de documents tendant à montrer que ces dangers ont été démesurément grossis et que très probablement ils n'existent même pas.

En tout cas, je ne veux pas vous influencer, lisez seulement, pour savoir ce que la science prétend avoir trouvé, et puis... mon Dieu, vous ferez ensuite à votre guise... comme auparavant! ou plutôt, vous suivrez sur ce point l'enseignement de l'Eglise qui reste encore le meilleur guide en la matière.

Tante PIERRETTE.

MARIAGES CONSANGUINS

Pour soutenir les dangers des mariages consanguins on a, comme toujours, invoqué des statistiques, et il faut bien dire qu'à première vue celles-ci paraissent sans réplique possible. On montrait par exemple, que, dans les institutions pour sourds-muets ou pour enfants arriérés, presque un tiers des pensionnaires étaient des enfants nés de mariages consanguins, proportion énorme quand on songe qu'en France on ne compte pas plus de 2 % de ces mariages. D'autres statistiques et d'autres chiffres faisaient voir que chez les enfants issus de mariages consanguins on observait, avec une très grande fréquence, toutes sortes de dégénérescences: strabisme, doigts surnuméraires, hydrocéphalie, épilepsie, etc., etc.

Cependant, comme en médecine on se méfie des chiffres, on a voulu voir ce qu'il y avait au fond de ces statistiques. Voici, disait-on, un mariage consanguin où la femme ou le mari ou les deux conjoints à la fois présentent une tare quelconque. Il est donc possible que cette tare ils la transmettent par hérédité à leurs enfants, exactement comme cela se produit dans les unions non consanguines. Mais cela étant, on ne peut se faire une idée sur les dangers des mariages consanguins qu'en comparant des familles où les parents sont bien portants. Si l'on arrive à prouver que dans ces conditions les maladies et les malformations sont réellement plus fréquentes dans les mariages consanguins que dans les unions croisées, la question sera jugée au profit de celles-ci.

Ce travail on l'a fait, et de nouvelles statistiques, établies sur cette base, n'ont pas tardé à montrer que, parmi les enfants nés de parents consanguins, mais bien portants, on ne trouvait pas plus de sourds-muets ou d'arriérés ou de malformés que dans les familles ordinaires. C'est encore la conclusion à laquelle on est arrivé en étudiant la population de certaines régions isolées où les mariages consanguins sont forcément fréquents. Les

enquêtes très laborieuses et très consciencieuses faites en Angleterre, dans les petites îles qui avoisinent le nord de l'Ecosse, ont notamment montré que la population y est restée fort belle et qu'on n'y trouvait pas plus souvent qu'ailleurs des dégénérescences, des malformations ou des tares nerveuses.

Le docteur Brassart, qui ne croit pas aux dangers des mariages consanguins, cite encore, à l'appui de son opinion, des faits tirés de la zootechnie.

Tout semble donc prouver que si le mariage consanguin est conclu entre parents exempts de tares, rien de particulier ne menace leur descendance. Au reste, d'après le docteur Brassart, il n'y aurait plus de parenté, en ligne collatérale, après la sixième génération, c'est-à-dire entre les cousins issus de germains.

FEMMES DE MINISTRES

D'un article publié par notre confrère illustré *Fémina* sur les femmes des ministres.

Si le nouveau ministre se donne aux affaires publiques, les nécessités de la vie officielle prennent sa femme. Réceptions, banquets, représentations, cérémonies d'inauguration, voyages, œuvres de charité. Et les émotions des grandes séances parlementaires, les interpellations, les discussions pleines de malveillance, les polémiques outrageantes, pleines d'accusations odieuses et d'insinuations perfides!—L'on finit par en rire, mais que de femmes de ministres elles ont fait d'abord pleurer!

Avec cela, la femme du ministre hérite d'une part des responsabilités qu'encourt son mari. Songez au tact qu'il faut déployer dans ces réceptions officielles qu'elle donne, elle, puisqu'il est entendu qu'un homme ne « reçoit » pas. Sa bonne grâce et ses qualités de maîtresse de maison y sont mises à une dure épreuve—et combien aussi sa patience. Et les fêtes où il lui faut aller comme en service commandé, s'asseoir au siège fixé par les préséances, agir, parler, penser, presque selon les prescriptions du Protocole! Et les cérémonies qu'elle doit honorer de sa présence, subir du commencement à la fin! C'est tout juste si on ne lui demande pas d'y « aller, elle aussi, de son petit speech ».—La popularité d'un ministère dépend souvent du tact et de l'amabilité que les femmes de ministres savent déployer en toutes ces circonstances.

ANNIVERSAIRES DE MARIAGE

On nous demande souvent la liste, la vraie liste, la liste officielle des anniversaires de mariage dans leur ordre progressif et qualificatif. Celle qui suit nous paraît être la chose désirée:

- 1 an—Noces de coton.
- 2 ans—Noces de papier.
- 3 ans—Noces de cuir.
- 4 ans—Noces de toile.
- 5 ans—Noces de bois.
- 6 ans—Noces de grenat.
- 7 ans—Noces de laine.
- 8 ans—Noces de bric-à-brac.
- 9 ans—Noces de soie.
- 10 ans—Noces de terblanc.
- 12 ans—Noces d'aluminium.
- 15 ans—Noces de cristal.
- 20 ans—Noces de porcelaine.
- 25 ans—Noces d'argent.
- 30 ans—Noces de perle.
- 35 ans—Noces de topaze.
- 37 ans—Noces de saphir.
- 40 ans—Noces de rubis.
- 50 ans—Noces d'or.
- 60 ans—Noces de diamant.

LE CHRYSANTHEME

Il règne, depuis une douzaine d'années, dans le monde de ceux qui aiment les fleurs, et ils sont nombreux, et nous en sommes presque tous, une véritable folie pour les chrysanthèmes, engouement qui rappelle l'enthousiasme

LES TRUCS DE L'AMOUR.



Georges. — Pristi ? Voilà Rebecca, avec sa mère. Et le bec qu'elle m'a promis hier ?...



Georges. — Madame, vous souhaitiez un lézard vert, je viens d'en voir un sur ce mur.
Madame. — Vraiment ! je vais voir...



Georges. — Est-ce lui ?
Rebecca. — Le voici !



Madame. — Il était parti.
Georges. — Je vous en trouverai un autre.

des Hollandais de jadis pour les tulipes. Notre folie est douce, elle est féconde, elle travaille, elle produit, elle aspire au progrès, à la perfection.

Qui a un coin de terre à consacrer à l'agrément cultive des chrysanthèmes; et le possesseur de dire avec orgueil "mes chrysanthèmes" On les nomme de son nom à soi, du nom de sa femme, de ses enfants, du nom des personnes vivantes ou disparues qu'on veut honorer: gage de reconnaissance, d'amitié ou de pieux souvenir.

Il y a des sociétés en France et hors de France pour l'avancement de la culture des chrysanthèmes; il y a des feuilles spéciales, des congrès, des expositions.

Obtenir de grandes fleurs semble le but de nombreux horticulteurs et amateurs. La plus grande fleur de la dernière exposition, un *Valis*, comptait 18 pouces de diamètre.

HOROSCOPE.—JANVIER

L'homme né dans ce mois est discret, aimable, aimant, spirituel, gai et curieux.—Pauvre d'abord, riche ensuite, il prodiguera sa fortune, pour sa femme et pour ses amis.—L'eau et les fièvres lui seront funestes.—Des maladies et des dangers viendront l'assaillir vers sa 37^e année, mais il vivra longtemps.—Ami de la gloire, son mérite sera justement apprécié.—Il aura peu d'enfants.—La femme sera douée d'un bon caractère, elle sera constante, généreuse, sincère, libérale, enjouée, un peu trop amie des plaisirs. L'éner-

gie de son caractère lui fera facilement supporter les adversités et les chagrins de famille qui l'attendent sûrement au début de son mariage. Elle fera de longs voyages, et, après une jeunesse relativement gênée, elle arrivera cependant à une très belle fortune. Si sa vieillesse se prolonge, elle sera menacée de paralysie.

LA FRAICHEUR DES ŒUFS

La fraîcheur des œufs a été une question importante pour les consommateurs de tous les temps.

A Rome on appelait œuf d'or, l'œuf pondu à l'instant, œuf d'argent celui de la veille, œuf de fer l'œuf déjà vieux de plusieurs jours.

Voici pour reconnaître l'âge des œufs quelques moyens consacrés par l'expérience.

Un œuf est frais: s'il coule au fond de l'eau.

Si la coquille est douce, opaque, un peu rugueuse au toucher.

Si cette coquille se détache facilement après l'ébullition, si elle sèche rapidement une fois sortie de l'eau.

Notons encore que l'œuf récent donne à la main, ou mieux sur la langue, une impression de fraîcheur très sensible, enfin qu'il est plus transparent au milieu qu'au bout, ce qui est exactement l'inverse pour l'œuf couvé.

—o—

Où les femmes ne pensent à rien ou elles pensent à autre chose.



PATRONS "MAY MANTON"



Primes du "Samedi"

No 5542. — Le manteau Empire est très convenable pour fillette. Celui-ci est nouveau, produit le meilleur effet et est très facile à faire. On peut employer le velours, le velveteen, le drap ou même le plaid, si on le désire.

No 5542. — Manteau Empire.



5542 Girl's Empire Coat, 6 to 12 years.

Matériaux: $6\frac{1}{4}$ verges, 27 pouces de largeur, avec $\frac{3}{4}$ de verge de velours pour garniture.

Dimensions des patrons: Pour fillettes de 6, 8, 10 et 12 ans.

No 5543. — Blouse de fantaisie.



5543 Fancy Blouse Waist, 32 to 42 bust.

No 5544. — La jupe Empire si jolie et si gracieuse est plus que jamais de mode, et le modèle que nous en offrons aujourd'hui est réellement beau. Il est fait en marquise blanche avec broderie exécutée à la main, mais on peut remplacer celle-ci par des appliques.

Matériaux: $9\frac{1}{4}$ verges, 27 pouces de largeur, avec $\frac{3}{8}$ verge de taffetas et $\frac{7}{8}$ de verge de soie pour la ceinture.

Dimensions des patrons: 22, 24, 26, 28 et 30 pouces, mesure de taille.

No 5544. — Jupe Empire.



5544 Seven Gored Empire Skirt, 22 to 30 waist.

No 5545. — Parure pour enfant: Chapeau, écharpe et manchon.



5545 Child's Set; Hat, Scarf and Muff 2 to 6 years.

No 5543. — L'effet chemisette dans la blouse a toujours la vogue, car on peut le varier à l'infini. Dans ce modèle, la chemisette est en pointe et la blouse ferme invisiblement sur le devant à gauche, ce qui sera apprécié par plusieurs dames. On peut la confectionner en toutes sortes d'étoffes et elle comporte une doublure ajustée. Les manches peuvent être longues ou courtes.

Matériaux: $3\frac{1}{4}$ verges de 27 pouces de largeur, avec $\frac{1}{2}$ verge de dentelle, $3\frac{1}{4}$ verges de ruban plissé, 7 verges de bordure. Pour manches longues il faut 1 verge de dentelle de plus.

Dimensions des patrons: 32, 34, 36, 38, 40 et 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon qui est à la page 27 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec le somme de 10 cents pour chaque patron demandé, argent ou timbres-poste.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 cents chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien mentionner le numéro des patrons demandés.

En timbres canadiens nous n'acceptons que ceux de 1 cent.



PAR-CI PAR-LÀ

LE 6 JANVIER, l'église célèbre à la fois l'adoration des Mages, le baptême de Jésus et les noces de Cana; c'est l'Épiphanie. En souvenir des rois Mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, on appelle plus communément cette fête, la fête des rois. Pour expliquer les réjouissances de table auxquelles elle donne lieu, on a voulu y voir une tradition romaine des saturnales qui coïncidaient, en effet, comme date, puisqu'elles se célébraient du 21 décembre au 6 janvier. Jadis, le jour de l'Épiphanie, à la grand'messe, trois prêtres, revêtus d'habits royaux et conduits par une étoile qui paraissait au dôme de l'église, allaient à une crèche, où ils offraient à l'Enfant-Jésus leurs présents, parmi lesquels un gâteau. C'est par une charte de 1311 que la fête des rois fut officiellement reconnue en France. Suspendue en 1711, à cause de la famine. Le gâteau des rois fut longtemps un sujet de querelles et de procès entre pâtisseries et boulangers. Les boulangers avaient déjà l'habitude, au XVII^e siècle, d'envoyer le gâteau à leurs pratiques. Les pâtisseries leur contestèrent ce droit. Enfin, ils obtinrent gain de cause et le Parlement fit défense aux boulangers de « fabriquer et donner, à l'avenir, aucune espèce de pâtisserie, d'employer des œufs et du beurre dans leur pâte et même de dorer le pain avec du jaune d'œuf ». Elle faillit être interdite sous la Révolution; mais on se contenta de changer le jour des rois en jour des sans-culottes. Cependant, il se trouva un comité révolutionnaire pour dénoncer qu'il y avait des pâtisseries qui se permettaient encore de vendre des gâteaux des rois et un maire pour prendre cet arrêté: « Considérant que les pâtisseries ne sauraient avoir « que des intentions liberticides; considérant que même plusieurs particuliers ont commandé des gâteaux, sans doute dans l'intention de conserver l'usage superstitieux de la fête des *ci-devants rois*, etc. (il faudra) « découvrir et surprendre les pâtisseries délinquants et les orgies dans lesquelles on oserait fêter les *ombres des tyrans* ». Mais l'usage a prévalu contre l'arrêt du Parlement et les boulangers continuèrent et continuent d'envoyer leurs gâteaux à leurs pratiques. Il n'y a qu'une coutume qui a changé; à l'innocente et inoffensive fève de jadis on a substitué une petite poupée de porcelaine, sur laquelle s'est cassée plus d'une dent. Mais on reviendra à la fève, on y est déjà revenu.

× × ×

LES POISSONS auxquels nous n'accordons qu'une intelligence très limitée, sans doute parce qu'ils ne font guère de confidences, sont-ils aussi bornés qu'on le croit généralement? La chose n'est pas sûre. On cite même quelques exemples qui prouvent que ces animaux sont capables de mémoire, plus que cela, de reconnaissance. Un bon bourgeois de Norwich (Angleterre) avait, à force de patience, apprivoisé une carpe qui venait manger dans sa main. Après quelques années, devenu rhumatisant, le brave homme fut incapable de se baisser pour se livrer à cet exercice. Il imagina de placer à l'extrémité d'une ligne un hameçon à pointe soigneusement émoussée et vint pêcher dans le vivier. Sa carpe favorite saisit l'appât; il l'enleva avec précaution, lui donna sa pâture accoutumée, et la remit ensuite dans son élément. Il revint le lendemain, recommença le même exercice et la carpe se prêta très volontiers à cette pêche d'un nouveau genre. Elle méprisait d'ailleurs les appâts que lui offraient les étrangers, ne voulant recevoir d'autre nourriture que celle de son bienfaiteur. On connaît un cas plus caractéristique encore, raconté par le professeur Francklin, qui parvint à apprivoiser un brochet, animal peu sentimental cependant. Le naturaliste, passant un jour devant un bassin, remarqua un brochet flottant sur l'eau, le ventre en l'air, la tête fendue. Le poisson, en poursuivant une proie, était venu donner de l'avant contre l'arête cimentée du réservoir, et s'était ouvert le crâne. Le compatissant professeur pansa et banda la fracture du blessé, qui guérit rapidement. Depuis, chaque fois qu'il longeait le même bassin, il voyait le brochet accourir à sa rencontre. Le requin d'eau douce le suivait en manifestant sa joie, par des bonds tumultueux. M. Francklin s'étant penché pour saisir l'animal, celui-ci au lieu de fuir, se laissa faire. Il marquait une joie excessive de cette marque d'intérêt, et semblait solliciter de nouvelles caresses de son sauveur. Dès lors, M. Francklin prit l'habitude, chaque matin, de rendre visite au poisson reconnaissant. Lorsqu'il cessa de venir, celui-ci disparut également. Était-il mort de chagrin? Peut-être...

× × ×

UN JOURNAL, de New-York nous fait le récit suivant du premier banquet anniversaire donné par le « Franklin Experimental Club »: La salle du banquet était naturellement éclairée à l'électricité, le service des plats était fait par un petit chemin de fer électrique, et les plats eux-mêmes étaient cuits à l'électricité. A l'un des bouts de la table se trouvait un automate figurant Benjamin Franklin, qui a souhaité phonographiquement la bienvenue à ses invités et qui a pris également la parole après le pre-

mier service. Pendant le dîner, un grand cornet acoustique, pendu au plafond, a fait entendre la *Marseillaise*, un discours de M. Eiffel, et des applaudissements entremêlés de: Vive la France! Vive la République! Tout cela était la reproduction d'inscriptions phonographiques enregistrées à Paris, à l'Exposition universelle de 1889. A chaque plat une surprise nouvelle, généralement électrique, attendait les invités. C'est l'électricité qui avait ouvert les huîtres, fait bouillir les œufs, chauffé le punch, torréfié le café, etc. A la fin du dîner, une véritable pluie de fleurs couvrit la table. Ces fleurs, montées sur des tiges de fer, avaient été maintenues en suspens pendant tout le dîner par des électro-aimants et il avait suffi de rompre le circuit pour provoquer leur chute. On quitta la table au son d'une marche jouée au piano, dans une salle de Chicago, et transmise téléphoniquement avec une grande pureté et une grande intensité. Enfin le maître inventeur Edison, chez lequel aussi, comme on sait, tout fonctionne électriquement.

× × ×

IL EXISTE un bureau de poste unique au monde en son genre, dont le local se compose d'une simple barrique, et chose plus extraordinaire, n'est sous la surveillance d'aucun employé. Ce bureau modèle est situé dans le détroit de Magellan sur les côtes de Patagonie, en face de la Terre de Feu. Cette barrique, qui flotte sur l'eau, est retenue à un rocher par une solide chaîne en fer; à côté se dresse un énorme poteau indicateur en métal, sur lequel on lit, en gros caractères, cette laconique inscription: *Post office*. Tous les navires qui traversent le détroit retirent de cette barrique ouverte les lettres de leurs passagers, qui seront recueillies ensuite par d'autres navires qui les transmettront à leurs destinataires. Ce bureau de poste qui, de prime abord, a l'air d'une vulgaire épave, est placé sous la sauvegarde des marins de toutes les nations qui fréquentent les mers du Sud. Aucun bâtiment, de passage dans le détroit, quel que soit le pavillon, n'a garde d'oublier d'envoyer une embarcadère à la « poste flottante » pour y remplir les formalités postales.

× × ×

ON A SIGNALÉ récemment l'apparition d'un phénomène remarquable de phosphorescence dans l'Adriatique: ses eaux deviennent lumineuses et prennent des reflets phosphorescents prestigieux. Ce n'est pas la première fois que l'on observe ce phénomène, improprement désigné sous le nom de « maladie de l'Adriatique ». Il n'y a pas du tout de « maladie » là-dedans. On observe souvent cette phosphorescence dans les mers de Chine et de l'Océan indien. En France, on peut la voir se produire chaque année à Cette, sur les canaux qui relient l'étang de Thau à la mer. La phosphorescence est causée par la présence d'une infinité de petits *protozoaires lumineux*, sortes de « vers luisants » de la mer; ils constituent parfois une masse de mucosités assez importante, à la surface de la mer, pour gêner les pêcheurs en se collant aux mailles de leurs filets.

× × ×

UN MEDECIN du canton des Grisons (Suisse) s'était refusé à donner des soins à un malade. Le gouvernement a estimé que ce refus constituait un manquement au devoir professionnel, ledit médecin étant le seul de l'endroit. Il a donc condamné ce dernier à \$20 d'amende. Un autre médecin avait refusé de visiter à nouveau un malade, malgré de pressantes sollicitations. Le malade est mort. Une amende de \$40 a été infligée à ce médecin.



Ce que voit une vieille fille.



LA REVANCHE DU VOISIN JALOUX.

La Bonne Galette des Rois

LA REVOLUTION avait éclaté imprévue, brutale: une attaque sauvage en pleine nuit, une ruée des conjurés contre les portes du palais. La fidélité des gardes n'avait pas empêché le massacre et l'incendie; tout serviteur qui s'était opposé à l'envahissement de la chambre royale était tombé frappé de mort.

Tout cela s'était fait à la lueur des torches, car l'électricité avait été coupée; les assassins avaient tué presque à tâtons.

Le complot avait été organisé sans base très solides et les serments avaient été imposés sur des formules creuses, par des personnages mécontents qui ne savaient guère d'avance ce qu'ils voudraient, une fois détruit l'ordre de choses existant.

Certains, moins audacieux et auxquels le sang faisait peur, avaient proposé qu'on se contentât de déposer la famille royale après l'avoir fait renoncer aux droits du trône; mais ils avaient été traités de timides et de lâches par une majorité d'enragés qui demandèrent et obtinrent la mort.

La mort, disaient-ils, des coupables! Coupables de quoi? Le roi avait régné trois ans, suivant des principes de bonté et de justice. Son seul crime avait été d'être hostile aux prévarications, et de ne point permettre que les ambitieux arrivassent au pouvoir par des moyens malhonnêtes.

La reine, sa femme, avait vécu dans la dignité de son rang, esclave du protocole, mais enfermée dans les occupations modestes que lui imposaient les devoirs de sa maternité.

Son fils, le dauphin, était sa seule joie. Sa vue seule suffisait à la reposer de ses fatigues officielles et des craintes que lui inspirait l'action de gouverner les peuples.

—O Christian, mon petit, murmurait-elle souvent en couvrant de baisers la tête blonde de l'enfant royal, mon petit Christian, qu'avons-nous fait au bon Dieu pour qu'il nous ait fait naître si riches et si puissants? Quel crime inconnu exigions-nous pour qu'il ait fait de nous des maîtres! Songe quelle vie heureuse nous aurions menée si le sort nous avait désigné une chaumière au lieu de ce palais menaçant! Tout cela est trop vaste pour nos toutes petites

âmes désireuses de moins d'apparat et de plus de tranquillité.

—Alors, demandait tristement le dauphin, nous ne pourrions jamais nous en aller d'ici!

—Jamais. Notre devoir est de rester dans ce palais... jusqu'à la mort.

—Pourquoi, dites, madame?

QUESTIONS DE LITTÉRATURE.



—Maintenant, Paul, que vous faites des vers, allez-vous laisser pousser vos cheveux?

—Pas avant d'être chauve.

—Oui.

—Des gardes pour me promener?

—Toujours.

—Madame! Qu'est-ce qui te fait m'appeler ainsi?

—C'est mon professeur de protocole.

—Entre nous deux, mon tout cheri, il n'y a qu'un fils bien aimé et qu'une mère... Quand personne n'est plus là pour nous entendre, ne crains rien, appelle moi maman.

—Maman... ma chère maman! Dis, pourquoi ne pourrions-nous jamais partir d'ici?

—Parce que, de par notre naissance, nous sommes condamnés à régner toujours... Aujourd'hui, c'est ton père, et quand ton père sera mort...

—Papa!

—Alors ce sera toi le maître du trône.

—Je ne veux pas!

—Tu ne pourras pas refuser, mon pauvre petit dauphin! Un roi n'a pas le droit d'abandonner son peuple... Ce serait une trahison.

—Ainsi il faudra que j'aie toujours des domestiques pour me servir?

—Des ministres?

—Hélas!

Christian fondit en larmes et se cacha la tête sur la poitrine maternelle, en proie à un grand chagrin.

—Qu'as-tu, mon petit? Ne pleure pas! Qu'as-tu?

—Je pleure... parce que je... je ne pourrai jamais vivre comme un petit enfant des rues!

Et la révolution avait éclaté, s'était déchaînée comme un cyclone; et la foule hurlante, en cette nuit sans lune, avait réclamé des têtes...

Les principaux officiers avaient enfoncé la porte qui donnait accès dans les appartements du roi, avaient enjambé des cadavres... Personne! Ils avaient fouillé la salle de bains, le cabinet de toilette, évertué le lit à coups de sabre... Personne!

CHEZ LES JEUNES



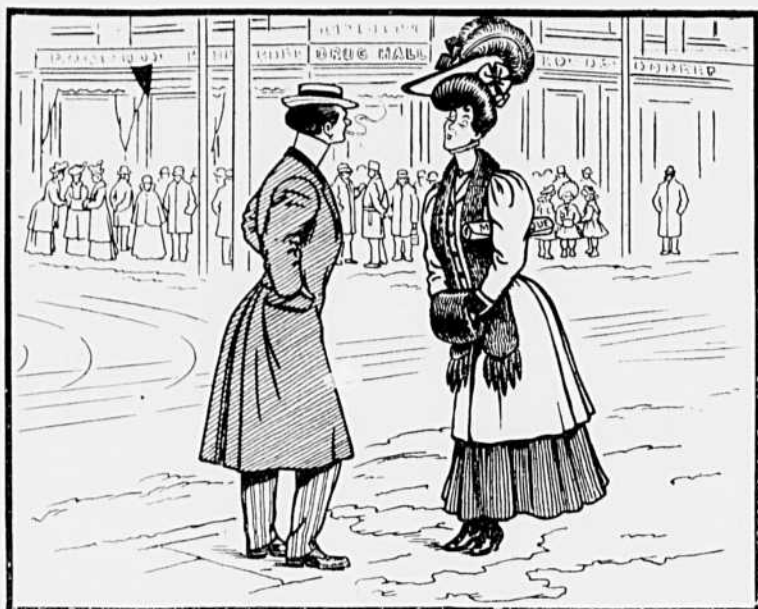
—As-tu pris une résolution au Jour de l'An?

—Oui, celle d'épouser le premier imbécile qui me poserait cette question.

LES PETITES SCENES DE LA VIE -- No 2 : Les trucs de la vanité.

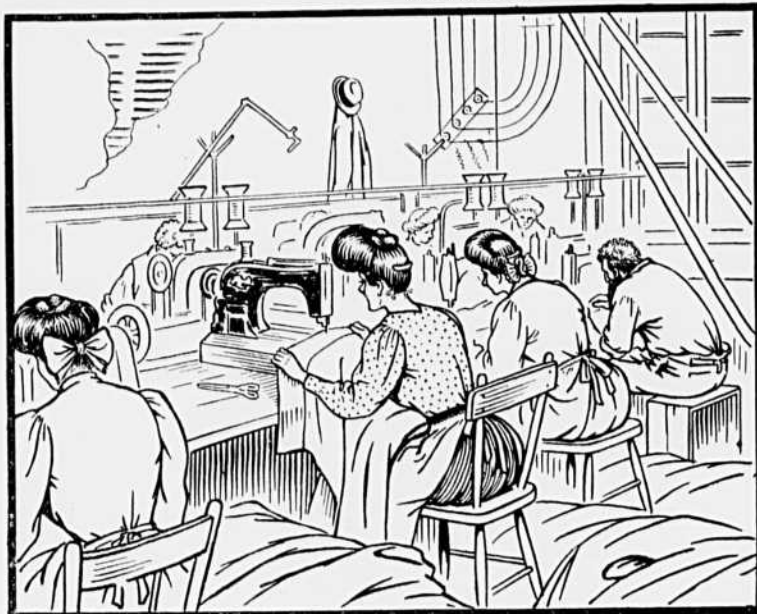
(Par EDMOND J. MASSICOTTE et MISTIGRIS)

(Pour le SAMEDI)



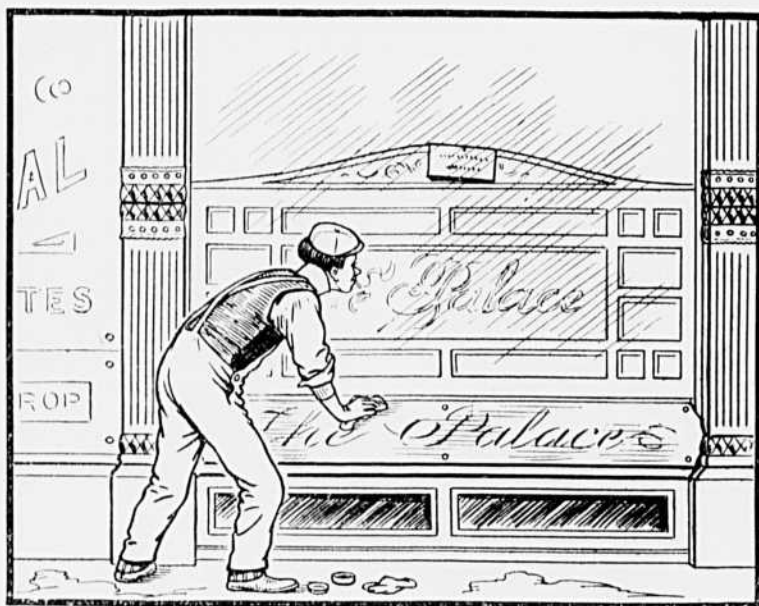
(6.45 du matin.)

Le jeune homme.—On allez-vous donc à cette heure ? Mlle Zénolie !
 Mlle Zénolie.—Je vais prendre une leçon de piano. Je ne travaille si bien que le matin. Et vous ?
 Le jeune homme.—Je vais prendre le train d'Ottawa. Un ministre m'attend.



(Une demi-heure après.)

Mlle Zénolie étudie Mozart sur un des pianos de la maison Jacobs & Schwartz, manufacturiers de corsages.



(Une demi-heure après.)

Le jeune homme chez le ministre... à Ottawa.



(Le soir à 6.30.)

Mlle Zénolie.—Vous n'êtes pas à Ottawa ? Ce panier de bière !!!
 Le jeune homme.—Je suis revenu par spécial avec le ministre. Cette bière, c'est pour une élection. Chut !

Le roi ? Disparu ! La reine ? Plus de reine ! Ah ! le dauphin. Il faut supprimer cette graine de rois qui redonnerait confiance à ses partisans en perpétuant la race !

Et tous se lancèrent dans la chambre du petit Christian, arrachèrent les rideaux qui enveloppaient le lit... Le lit était vide !

Trahison ! Où sont-ils ? Qui les a fait sauver ? Pourtant ils ne pouvaient être prévenus d'avance, et des conjurés gardent toutes les issues du palais !

Qui leur amène-t-on ? Ah ! le valet de chambre du roi.

—Réponds ! Qu'as-tu fait des souverains ?

—Je ne sais pas.

—Tu dois savoir, tu sais... Parleras-tu ?

—Non.

—C'est donc que tu veux mourir ?

—Faites... tuez-moi. Je ne dirai rien !

Six, huit, dix coups de feu partent ensemble : le serviteur meurt victime de son dévouement. Il meurt en souriant de joie, car il songe que là-bas, quelque part dans le château, il existe une porte secrète par où s'est enfuie la famille royale, vêtue à la hâte de vêtements de pauvre, méconnaissable, et qu'elle est en sûreté maintenant, ou qu'elle va l'être après la frontière passée ! Ils vont par les champs, ils vont par les bois, les trois mendiants royaux, et ils sont brisés d'émotion et de fatigues.

La reine affolée va de l'avant sans cesse, entraîne son enfant qui marche avec courage. Le roi aspire à pleins poumons la brise libre et se demande "si c'est possible enfin qu'il ne soit plus roi !" La crainte du danger s'atténue devant la joie de redevenir un homme "comme tout le monde".

La révolution organisée par un groupe restreint d'officiers ambitieux n'aura pas le temps de gagner la campagne ; ils se contenteront d'élire un nouveau souverain... Et lui, oh ! lui ne réclamera pas ses droits, il ne reviendra

jamais, jamais, jamais ! Être un mari, comprend-on cela ? Être un père !

Le jour depuis longtemps levé éclaire les trois voyageurs. Au lointain des chaumières apparaissent.

—Regarde, maman, dit Christian, comme c'est beau la campagne ! Les fleurs poussent partout comme elles veulent, les arbres tendent leurs branches au milieu des chemins... Tu vois, il n'y a pas de jardinier qui les empêche.

—Oui, mon mignon. Tu n'es pas trop fatigué ?

—Si... mais je suis si content de pouvoir marcher sans personne autour de nous qui nous salue... Et d'avoir, de tous les côtés, du ciel tant qu'on veut, du ciel avec personne devant, du ciel qui n'en finit plus !

Soudain le roi poussa un cri de joie.

—Quelle chance ! ce viens de retrouver au fond de cette poche quelques pièces de monnaie. Attendez-moi là ; le temps d'entrer dans ce village et d'acheter de quoi déjeuner.

La reine, harassée, s'assit sous un arbre avec le dauphin. Des poules vinrent picoter autour d'eux. Un chien passa, lécha la main de l'enfant. A quelques pas des vaches indifférentes brouaient avec régularité.

—Ah ! dit la reine, qu'on est bien !

Cependant le roi détroné revient ; il tient dans ses mains une large galette toute dorée qu'il leur montre de loin avec un sourire. Christian court vers lui.

—Maman, elle est toute chaude !

Et la famille royale s'installa comme saint Louis sous le grand chêne, non pour rendre la justice, mais pour manger tout bonnement d'un appétit jusque-là inconnu.

Et le dauphin de s'écrier, les joues roses et la bouche pleine :

—Papa, donne-m'en encore, veux-tu, de cette bonne galette des rois ?

ERNEST DEPRÉ.

LA CHAUVE-SOURIS — (Suite).

Tempo di Valse. (pas trop vite) *staccato.*

pp *cre - scen do molto.* *f*

f *f* *f* *f* *f* *f*

First system of a musical score in G major, 2/4 time. The right hand features a melody with slurs and accents, while the left hand provides a steady accompaniment of chords.

Second system of the musical score. It begins with the tempo marking **Allegro.** and the dynamic marking **ff**. The right hand has a more active, flowing melody, and the left hand continues with a rhythmic accompaniment.

Third system of the musical score. It includes the dynamic marking **cresc.** and **p**. The right hand's melody is characterized by slurs and ties, while the left hand maintains a consistent accompaniment.

Fourth system of the musical score. It features the dynamic marking **pp** and the tempo marking **rit.**. The right hand has a more melodic line, and the left hand's accompaniment becomes more sparse.

Fifth system of the musical score. It begins with the tempo marking **And^{te} con moto.** and the dynamic marking **p**. The right hand has a more melodic line, and the left hand's accompaniment becomes more sparse.

Sixth system of the musical score. It includes the dynamic marking **m.g**, the tempo marking **a Tempo.**, and the dynamic marking **f**. The right hand has a more melodic line, and the left hand's accompaniment becomes more sparse.



Entre l'Amour et la Mort⁽¹⁾

Par Arthur W. Marchmont

No 3.

VIII.—PLUS PROFOND !

(Suite)

—Non, monsieur, dit-elle enfin, merci. Je ne m'en irai pas de propos délibéré donner dans une trappe, aussi habilement qu'elle soit tendue. Vous savez que je devrai prendre les papiers avec moi, et songez à me les enlever en route.

Denver eut une moue légère de dégoût.

—Ce soupçon conviendrait sans doute à M. Drexel, dit-il. Je ne vous félicite pas de l'avoir eu, mademoiselle. Il jure avec votre âme. Et je ne suis pas l'homme que vous croyez. Mais pour vous rendre toute sécurité, vous voyagerez seule dans la voiture, et je ferai la route à cheval, de mon côté. Le messager de M. Boreski, ou tout autre homme en qui vous ayez confiance, me servira de guide.

—Je vous prie, monsieur, de me pardonner ce que j'ai dit, répondit Helga, rougissante. Je ne le pensais pas. En vérité, je ne le pense pas, monsieur.

—Nous n'avons pas beaucoup le temps de causer, mademoiselle. Il faudrait agir.

—Peut-être n'est-il pas prudent à vous de voyager avec moi.

—Nous arrangerons les choses comme je l'ai dit, si vous le désirez, répondit Denver avec un sourire.

—Comment osez-vous faire une si odieuse insinuation, quand je me repens de mes paroles et les rétracte ?

—Nous paraissions faits, ajouta en riant l'Américain, pour vivre dans un malentendu perpétuel. Ordonnez qu'on selle les chevaux, et je prendrai les devants.

Ivan pourra vous guider.

—Bien. Envoyez, je vous prie, Pierre dans ma chambre. Je serai prêt dans deux minutes.

Et, sans plus attendre, il s'éloigna.

En fort peu de temps, Pierre lui eut complètement rasé barbe et moustaches, et lui eut trouvé dans la maison une veste de cheval. Il redescendit et vérifiait le bouclage de la selle de l'animal qui devait le porter, lorsque Helga parut, habillée, prête pour le voyage.

Elle tressaillit en constatant le changement qui s'était opéré dans la physionomie de son hôte, et hésita même à le reconnaître.

—Je n'aurais pas cru qu'une chose aussi simple puisse vous transformer autant, dit-elle.

—Je suis prêt à partir, mademoiselle, répondit simplement Denver.

Et il se mit en selle.

—Vous avez eu vite fait de vous rendre méconnaissable, dit encore Helga.

—C'est pour vous que je crains. Au revoir ! Partons, Ivan !

Et, sans attendre davantage, il toucha des éperons et mit sa monture au galop.

Il se retourna en atteignant le bout de l'avenue, et vit que Mme Korvota avait rejoint Helga, et que toutes deux montaient en voiture.

Ivan le rejoignit comme ils sortaient de la villa.

—A droite, s'il vous plaît, Excellence !

Il regarda longuement la route dans la direction qu'on allait prendre, et son visage paraissait anxieux. Il s'éclaira bientôt, cependant.

—Votre Excellence veut-elle aller vite ? demanda-t-il.

—Je m'en rapporte à vous, Ivan.

—Ce serait préférable pendant quelques verstes, répondit le serviteur.

Et les deux cavaliers mirent leurs montures au galop, et conservèrent cette allure jusqu'à ce que les faubourgs de la ville eussent disparu.

Alors, Ivan s'engagea dans un véritable dédale de chemins de traverse, et Denver ne se serait pas rendu compte de la direction générale qu'il suivait sans le soleil qui lui indiquait que cette direction était celle du nord. Les chevaux se mirent d'eux-mêmes au pas en atteignant le pied d'un sentier courant en zig-zag au flanc d'une colline escarpée.

Ivan était un homme vigoureux, non dépourvu d'une certaine élégance de formes, avec un visage énergique et intelligent, et qui montait sa bête en cavalier consommé. Denver l'avait aimé à première vue.

—Vous avez été à l'armée ? lui demanda-t-il en le laissant venir à ses côtés.

—Oui, Excellence. J'ai servi dans un régiment de cosaques.

—Et vous préférez le service privé, sans doute ?

—J'ai une bonne maîtresse, Excellence.

—Ah !... je vous croyais au service de M. Boreski.

—Ces chevaux sont à Mlle Helga.

Denver avait déjà remarqué que l'entourage de la jeune fille parlait toujours d'elle en l'appelant mademoiselle, ou Mlle Helga, sans jamais user d'un nom de famille.

—Ce sont de belles bêtes, dit-il, et en magnifique condition.

—Je suis responsable des écuries, Excellence, répondit l'homme, évidemment flatté.

—A quelle distance se trouve Brabinsk ? demanda encore Denver.

—A vingt verstes par la route que prendra la voiture ; à seize environ par celle-ci. Mais nos chevaux pourraient faire deux fois le chemin.

—C'est aussi loin ?... Je ne le savais pas.

Ils chevauchèrent pendant quelque temps en silence, et Denver put remarquer qu'Ivan lui jetait de côté, de temps à autre, des regards curieux.

—Je demande pardon à Votre Excellence, dit-il enfin. Votre Excellence n'est pas Russe ?

Denver avait prononcé sa dernière phrase en russe, et son accent l'avait immédiatement trahi.

—Non, dit-il, je suis Américain.

—Alors, Votre Excellence a traversé la mer ? Je n'ai jamais vu la mer. Mais j'ai entendu parler de l'Amérique. Vous avez là-bas aussi des troubles politiques, n'est-ce pas ?

—Oui. Nous les appelons *tammany*.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1906.

Le mot parut le surprendre beaucoup; il le répéta plusieurs fois gravement, bien que la prononciation lui en fût difficile.

—Est-ce que cela ressemble au nihilisme? demanda-t-il.

—Non, vraiment, répondit Denver. Et il tenta une explication de Tammanay Hall et de ses procédés.

Que l'explication fût vague ou la compréhension imparfaite de la part d'Ivan, son visage prit une expression assez nette de dédain.

—Quel affreux pays, Excellence. Et quelle tyrannie! Je suis heureux de ne pas être Américain. Et, après tout, poursuivit-il, le pays natal doit paraître le meilleur à tout le monde, je suppose, et il doit être triste de se sentir en exil.

Son regard et le ton de sa voix avaient pris quelque chose de pitoyable. Il devait s'imaginer que son compagnon ne pouvait pas rentrer en Amérique. Denver commençait à s'amuser, et continua de le faire causer pour connaître son appréciation sur la formation de la société russe. Le résultat était fait pour le surprendre.

Ivan était un sincère et zélé patriote, mais il détestait le gouvernement de son pays. Le tsar, représentant de Dieu et chef de la religion orthodoxe, était pour lui personne sacrée, une sorte d'idole ou de fétiche. Mais les ministres qui l'entouraient n'étaient à ses yeux qu'autant d'incarnation du démon.

Le devoir de tout Russe était de donner sa vie instantanément et sans un mot pour le Petit Père; mais Ivan paraissait penser qu'il serait également méritoire d'enlever l'existence à ceux qui maltraitaient et pressuraient le peuple en son nom.

Et Denver cherchait la clef de cet étrange mystère politique. Il ne pouvait s'empêcher de rapprocher cette singulière profession de foi de la demi-confiance reçue la veille au soir d'Helga, et concernant le déni de justice dont elle se disait victime.

—Vous êtes très dévoué à Mlle Helga? demanda-t-il.

—Je lui donnerais ma vie sans hésiter, Excellence, répondit simplement et sérieusement Ivan.

—Vous êtes un brave garçon, Ivan, lui dit l'Américain.

Quelques instants après, ils reprenaient le galop.

Et, pendant le temps où ils ne parlèrent pas, Ivan pensait évidemment à ce qui s'était passé depuis la veille, car il demanda bientôt:

—Je demande pardon à Votre Excellence. Mais n'est-ce pas elle qui est venue hier soir à la villa?

—Oui. Pourquoi me demandez-vous cela?

—Parce que je ne comprends plus, Excellence. C'est donc bien vous que M. Boreski m'avait chargé de garder de tout mal, même au péril de ma vie. Et, cependant, vous êtes un Américain... un étranger... un exilé... Il m'avait dit...

Ivan secouait la tête et laissait voir sa perplexité.

—Que vous avait-il dit?

—Qu'il fallait vous servir comme si vous étiez l'empereur lui-même, que Dieu conserve! Qu'il y avait à craindre un danger de la part de Vastie, et qu'il faudrait probablement que je vous reconduise de la villa jusqu'au palais. Et cependant, vous êtes un Américain. Je suis très surpris, je vous assure.

—Est-ce que je n'ai pas l'air d'un Américain, Ivan? demanda Denver, souriant.

—Votre Excellence s'est rasée depuis que je l'ai vue pour la première fois. Mais alors j'ai pensé que vous étiez... J'ai tremblé en vous voyant, Excellence.

—Et si j'avais été ce que vous pensiez; vous auriez donc craint un danger pour moi?

—Dieu m'aurait donné la force de protéger Sa Majesté. Je ne comprends pas, mais ce n'est pas à moi de poser des questions.

—Vous connaissez ce Vastie? demanda alors Denver.

—C'est un homme courageux, et absolument sincère, Votre Excellence.

Le brave garçon ne savait plus maintenant comment s'adresser à l'homme qu'il guidait, et ses manières, franches d'abord, trahissaient à présent une assez violente émotion.

—C'est un homme sincère... mais fou sur un point. Et sa folie le rend dangereux, car elle lui ôte tout scrupule.

—Un fanatique? Et qui déteste le gouvernement?

—Qui déteste l'empereur. Nous nous sommes battus une fois à cause de cela, et il m'a presque tué. Mais nous nous battons encore, et cette fois, c'est moi qui gagnerai.

—Comment le savez-vous?

—C'est le destin, Excellence. Et depuis notre première rencontre, je me suis exercé.

Cette combinaison de fatalisme et d'entraînement ne manqua pas de faire sourire Denver.

—Alors, dit-il, vous aviez peur pour ma vie?

—Non seulement pour la vôtre, Excellence, mais encore pour celle de mademoiselle, et pour celle de M. Boreski.

—Pour celle de mademoiselle! s'écria Denver. Comment?... Et pourquoi?

—Je demande pardon à Votre Excellence, mais je ne puis pas parler des affaires de ma maîtresse.

—Je suis son ami aussi fidèlement que vous-même, Ivan, et si vous pouvez me dire quelques chose sans parler de ses affaires privées, faites-le.

Le se-rviteur songea pendant quelques instants.

—Il s'agit seulement de ce que je crains moi-même, dit-il.

—Alors, vous pouvez parler.

—Si Votre... Votre Excellence était ce que j'avais pensé, et pas seulement un Américain, la colère de Vastie et de ses amis serait tombée sur mademoiselle elle-même.

—Pourquoi?

—Parce qu'il aurait considéré comme une trahison d'avoir tenu le tsar à la villa et de l'avoir laissé repartir tranquillement.

—Mon Dieu! s'écria Denver, au moment où une lumière nouvelle entraînait en lui. Voulez-vous dire qu'ils auraient condamné Mlle Helga et M. Boreski pour n'avoir pas pris ma vie quand ils en avaient apparemment l'occasion?

—C'est ce que je pense, en effet.

L'Américain comprit le danger que courait encore la jeune fille, à la suite de la dénonciation de Drexel. Il mit les éperons dans le ventre de son cheval.

—Au galop de charge, Ivan, et prions le ciel de la retrouver saine et sauve!

Ils partirent et couvrirent le chemin qui leur restait à parcourir aussi rapidement que leurs bêtes purent les porter.

Et les braves animaux firent merveille. Sans un instant d'arrêt, sans jamais ralentir, collines et vallons passèrent sous leurs pieds, à un train d'enfer.

Enfin, les deux cavaliers atteignirent Brabinsk et s'arrêtèrent devant la grille d'une maison complètement isolée de toutes les autres. Denver mit pied à terre, et demanda Helga.

Elle n'était pas arrivée, et les deux hommes eux-mêmes n'étaient pas attendus. Mais, sur quelques mots d'Ivan, on laissa pénétrer l'Américain et les deux chevaux furent conduits à l'écurie.

Mais il était trop anxieux pour rester dans la maison. Aussitôt qu'il eut fait disparaître les traces du voyage, il se rendit à la grille de la propriété et se mit à surveiller la route dans une fièvre croissante.

La pensée du danger auquel était exposée Helga le rendait fou; il ne tenait pas en place. Il allait remonter à cheval et s'élancer au-devant de la voiture, quand elle apparut enfin à un détour du chemin.

IX.—HELGA PARLE

Dieu merci, vous êtes sauve! s'écria Denver en aidant la jeune fille à descendre de voiture.

Et il avait poussé ce cri sur un ton dénotant si bien son anxiété passée qu'Helga ne put s'empêcher d'en tressaillir.

—Sauve?... Moi?... demanda-t-elle. Et pourquoi ne serais-je pas sauve. Est-il arrivé quelque chose?

—Il aurait pu arriver quelque chose, répondit l'Américain. Ivan m'a dit le danger que vous couriez.

—Ivan sera grondé, pour lui apprendre à tenir sa langue.

—Ne le grondez pas. C'est moi qui lui ai arraché ce qu'il m'a dit.

—Et n'auriez-vous pas pu m'interroger moi-même, monsieur, au sujet de mes propres affaires?

—Je ne lui ai rien demandé de vos affaires, mademoiselle.

—Alors, ce danger supposé n'en fait pas partie?

—Pourquoi jouer sur les mots? Il faut que vous m'expliquiez tout. Il faut que je sache tout.

—Il faut?... dit la jeune fille en reprenant quelque peu de son allure hautaine. Votre chevauchée paraît vous avoir rendu bien impatient, monsieur. Pourriez-vous attendre au moins jusqu'à ce que j'aie ôté mon chapeau?

—Le désir que j'ai de tout apprendre me donne la fièvre, c'est vrai, répondit Denver.

—Il faudra que je chapite Ivan pour vous avoir excité ainsi.

—Je vous prie de ne rien dire à ce brave garçon.

—Savez-vous que vous paraissiez beaucoup plus Américain, maintenant que vous êtes rasé, et que cette transformation pourrait modifier certaines de mes idées. Mais il faut me laisser respirer, cher monsieur.

Et, souriante, elle s'éloigna.

Si le danger dont avait parlé Ivan existait, la jeune fille l'envisageait certainement avec calme. Mais Denver, lui, ne pouvait rester aussi tranquille. Il marchait dans la salle où on l'avait laissé comme un fauve dans sa cage, et pendant une demi-heure rongea

son frein, en s'imaginant toutes sortes de possibilités plus effrayantes les unes que les autres. Enfin, un domestique vint le prendre et le conduisit à la salle à manger, où Helga, fraîche comme une fleur, et Mme Korvota, étaient installées déjà.

—Même si nous devons périr dans dix minutes, dit-elle, ayant conservé tout son enjouement, il nous faut manger quelque chose à présent.

—Si nous tenons compte de la surprise et du peu de temps que nous leur avons laissé, Helga, déclara Mme Korvota, vos gens ne se sont pas trop mal tirés d'affaire. Quelle bénédiction, quand on arrive à l'âge où la gourmandise est le seul péché possible, d'avoir de bonnes choses à manger !

Denver soupira, et la jeune fille sourit de son impatience.

—Je ne m'excuserai pas de l'impromptu de ce repas, monsieur, dit-elle, puisque vous êtes invité à Brabinsk.

—Une croûte de pain et un verre d'eau me suffiraient, je vous assure, dans l'état d'esprit où je suis, répondit l'Américain.

—Auriez-vous mauvais estomac, monsieur ? demanda Mme Korvota d'un ton sympathique. A votre âge, je crois que j'aurais digéré des serrures avec leurs clefs. Vous paraissez cependant robuste ; je n'aurais pas cru...

—Je vous remercie, madame ; je me porte excessivement bien, répondit Denver.

—Le manque de barbe vous change beaucoup, monsieur ; vous ne ressemblez plus autant à l'empereur.

—Avez-vous jamais vu le tsar sans barbe ? demanda Helga à la vieille dame, tout en jetant un regard rapide sur le visage de son hôte.

—Non, mon enfant. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois. Et j'ai toujours jugé de lui, comme les autres, par ses portraits. Est-ce que vous l'avez vu de près, vous ?

—Je l'ai souvent désiré, répondit Helga, pensive, et avec un second regard vers l'Américain.

Mais l'impatience de celui-ci était si grande qu'il ne pouvait plus la contenir. Il demeura brumeux et silencieux jusqu'à la fin du repas, qui lui parut interminable. Il lui tardait de pouvoir interroger son hôtesse sur Vastie, sur ses compagnons nihilistes, et sur les rapports qu'elle pouvait avoir avec eux.

—Puis-je vous parler de suite et sans témoins, mademoiselle ? demanda-t-il quand on se leva de table.

—Oui.

La réponse était venue après une hésitation qui avait paru singulière à l'Américain. On le conduisit, cependant, dans la chambre où il se trouvait d'abord.

—Je vais vous laisser ici quelques instants, dit Helga. Je ne suis pas venue depuis longtemps à Brabinsk, et désire me rendre compte de certaines choses.

—Je regrette de vous retenir, mademoiselle, répondit vivement Denver, mais il ne m'est pas possible d'attendre. Je désire que vous me disiez quelle est la nature de vos relations et de celles de M. Borelski, avec ce Vastie et ses compagnons.

—Alors, quand même, dit Helga, vous vous intéressez à une partie de mon histoire... à cette partie qui, à votre avis, peut faire naître des soupçons de moi ?

—Pour l'amour de Dieu, mademoiselle, s'écria Denver légèrement exaspéré, ne recommençons pas à nous battre avec des mots. Je suis trop inquiet. Vous savez que vous commettez une grosse injustice en me prêtant de tels sentiments. Et vous devriez avoir deviné que ce qui m'intéresse c'est vous, vous seule, et le danger que vous pouvez courir.

La jeune fille tressaillit à cette interjection passionnée, et devint sérieuse à son tour.

—Comment le devinerais-je ? dit-elle.

—Parce que je le jure ; parce que vous pouvez le lire dans mes actions. Et malgré votre question, je suis sûr que vous le sentez. Helga regarda son interlocuteur dans les yeux ; elle y lut la sincérité d'une grande inquiétude et d'une ardente sympathie.

—Vous êtes incompréhensible, lui dit-elle en baissant les yeux.

—Je suis incompréhensible, répondit Denver, toujours véhément, parce que vous ne voulez pas me comprendre. Mais là n'est pas la question. Est-il vrai que pour m'avoir donné hier l'hospitalité, alors que vous me preniez pour l'empereur, vous vous soyez exposée à la colère de ces fanatiques ? Cette question flamboie devant mes yeux depuis que j'ai arraché à Ivan de trop incomplètes confidences. Cette visite infortunée, mal projetée, peut-elle avoir d'aussi terribles conséquences ?

—C'est moi-même qui ai fait les préparatifs de cette visite, monsieur. Pensez-vous que je n'aie pas prévu ce qu'elle pouvait entraîner ?

—Ainsi donc, c'est vrai ? s'écria Denver, sans songer à s'excuser de la trop libre critique qu'il avait involontairement faite. Comment avez-vous pu être aussi imprévoyante, aussi aveugle ?

—Aveugle, non. Imprévoyante, peut-être. Mais c'est votre faute.

—Ma faute ?

—Votre faute ou celle de vos conseillers habituels, monsieur.

—Mais je ne suis pas l'empereur, mademoiselle, s'écria l'Américain, chez qui une colère montait. Et voilà ce que je déplore : c'est que vous ayez tant risqué pour rien.

—Vous avez déjà dit cela plusieurs fois, monsieur.

Denver eut un geste de désespoir, et se remit à marcher d'un pas agité dans sa chambre.

—Il faut que ceci ait une fin, dit-il d'une voix subitement durcie. Il faut que je trouve un moyen de vous faire admettre la vérité.

Helga se leva et vint vers lui.

—Si j'étais réellement en danger, dit-elle, m'aideriez-vous ?

—Dites-moi ce qu'il y aurait à faire et mettez-moi à l'épreuve, répondit-il d'un seul élan.

—Ces mots sont très doux à entendre, dit la jeune fille, après avoir longuement observé le visage de l'Américain. Elle souriait, et il y avait dans sa voix une note de triomphe.

Denver lui prit les mains, et elle ne les retira pas.

—Dites-moi tout ce que vous savez de ces hommes, demanda-t-il, et voyons ensemble ce qu'il y a lieu de faire. La pensée du danger que vous courez m'affole, Helga.

—Vous voulez donc bien m'écouter, à présent... entendre tout ce que j'ai à vous dire ? Et vous voulez bien m'aider à atteindre le but de toute ma vie ?

—Je vous aiderai loyalement en toutes choses... en toutes choses. Dieu m'en est témoin ! Mais je ne pourrai pas vous donner le genre de secours que vous cherchez, parce que je ne suis pas l'homme que vous croyez. Il ne faut pas me faire votre confiance si vous croyez que je le sois.

Elle allait protester encore ; Denver le devina dans son regard. Mais elle s'arrêta d'elle-même et demanda :

—Si je ne m'occupe pas de votre personnalité, m'entendrez-vous ?

—Certainement.

—Je vais donc parler, dit-elle d'une voix plus basse et en retirant doucement ses mains de celles de son hôte. Je m'appelle Helga Levalski.

La jeune fille s'arrêta pour voir quel effet produirait ce nom sur l'homme qu'elle prenait, malgré toutes ses dénégations, pour le tsar, comme elle l'avait déjà faite la veille. Et quand elle constata qu'il n'en produisait aucun, qu'il ne paraissait éveiller aucun souvenir, son visage s'assombrit et elle passa les mains sur ses yeux, comme dans une souffrance.

—Je ne reconnais pas ce nom, lui dit Denver, et c'est pour la raison que je vous ai donnée. Je ne l'avais jamais entendu avant hier soir.

—Ce n'est pas possible ! répondit Helga d'un accent douloureux.

Puis, après quelques instants de silence, elle leva les yeux et ajouta :

—Puisque vous le désirez, qu'il en soit ainsi. Mais il fut un temps où Boris Lavalski était l'ami de choix de... Sa Majesté, et où ce nom venait souvent sur ses lèvres. Ils étaient presque frères...

—Continuez à me dire cette histoire, qui est nouvelle pour moi, insista doucement Denver.

—Il y a à peine sept ans qu'est survenu le changement qui les a séparés... changement dû à un homme que je vais vous nommer. Mon père portait ombrage à cet homme ; l'un des deux était honnête, et l'autre était un coquin. Et c'est au moyen de basses intrigues, de procédés infâmes, qu'une accusation de trahison put être formée contre le sujet loyal, et appuyée de témoignages achetés par le puissant conspirateur. Vous vous rappelez qu'un complot nihiliste fut déconvoit à cette époque ?

Denver ne s'en souvenait pas, mais il jugea inutile de répéter l'affirmation de son ignorance en cette matière.

—Alors ? demanda-t-il.

—Jamais l'empereur n'a eu un serviteur plus aimant et plus fidèle. Mais son oreille a été empoisonnée ; les preuves d'un prétendu complot devant aboutir à un assassinat ont été étalées devant lui ; un piège avait été tendu à mon père, et il y est tombé. Il a été enlevé et tenu au secret ; le bruit était répandu en même temps qu'il s'était enfui. En son absence, le décret de bannissement a été signé... le plus grand crime qu'on ait jamais commis peut-être.

—Vous avez la preuve de tout ceci ?

—Ce n'est pas la plus grave. On a réussi à obtenir par un faux l'ordre de son exécution comme nihiliste. Beaucoup d'hommes ont péri alors, et on a fait signer à l'empereur le rejet d'une grâce où le nom du condamné avait été écrit au crayon. Ce nom a été effacé plus tard et celui de mon père y a été substitué. Puis, on a fait un autre mensonge au tsar : on lui a dit qu'une erreur avait été

commise, et que mon père avait été supplicié à la place d'un autre.

—Avait-il été supplicié, en effet?

—Oui.

—Par le ciel! quelle monstrueuse infamie! s'écria Denver. Mais les preuves? Quelles, et où sont-elles?

—J'étais presque une enfant, à cette époque; j'avais dix-huit ans, poursuivit Helga. Mais on trouva moyen de m'englober dans l'affaire. J'aurais été arrêté si des amis ne m'avaient pas cachée d'abord et ne m'avaient ensuite fait quitter le pays. J'étais déjà désignée pour la Sibérie. En tout cas, j'étais proscrite et bannie, et tous nos biens furent confisqués, au nom de l'empereur. Vous étonnez-vous, à présent, que je ne vive que pour ma vengeance?

Elle s'arrêta, mais Denver ne fit aucun commentaire.

—Je me suis mise résolument à la tâche, poursuivit Helga. Deux ans plus tard, je suis rentrée en Russie sous un nom supposé, et, toute jeune fille que j'étais, j'ai entrepris d'abaisser le puissant ministre qui avait commis ce crime et s'en était servi pour arriver aux plus hautes faveurs. Morceau par morceau, une pièce ici, un renseignement ailleurs, j'ai recueilli des preuves, travaillant toujours secrètement, jusqu'à ce qu'un jour la fortune me sourit. J'ai fini par découvrir un témoin qui avait été l'instrument, puis la victime du ministre, et qui m'a avoué toute la vérité.

« En même temps, la mort d'un parent me refaisait riche; je pouvais payer largement qui m'aidait et promettre des protections. C'était une vie terrible pour une jeune fille, monsieur, et je puis dire qu'en peu d'années j'ai vécu toute une existence. Mais j'avais enfin réuni ce que je cherchais: des preuves, et des témoins pour appuyer mes revendications.

Helga triomphait en prononçant ces derniers mots; la haine contre son persécuteur y éclatait aussi avec violence.

—J'ai fait alors tous mes efforts, dit-elle, pour obtenir de vous... pour obtenir de l'empereur une audience et pour faire reviser notre procès. Mais là j'ai échoué. Un homme se tenait continuellement entre le tsar et moi. Il a fallu que je m'enfuisse de nouveau pour éviter le sort qui avait été fait à mon père. Ceux qui travaillaient pour moi n'étaient pas de force avec le coquin rusé et vigilant qui s'opposait à leur dessein. Je n'ai cependant pas voulu accepter ma défaite, et je suis rentrée secrètement en Russie pour tenter d'autres efforts. C'est alors que j'ai rencontré M. Boreski.

—Vous feriez peut-être mieux de ne me rien dire de ses affaires, interrompit Denver.

Helga eut un geste abandonnant toute précaution.

—Je vous dis tout, déclara-t-elle. Boreski est un exilé polonais. Il s'appelle le comte Primus Noveschkoff; il a été banni et ruiné pour avoir pris part à un complot. C'est un violoniste de grand talent, et j'ai compris à quel point il pouvait m'aider quand j'ai vu la duchesse Stéphanie s'éprendre de lui, et lui d'elle, bien que cela puisse vous sembler étrange, et malgré son âge et son manque de beauté.

« Je l'ai aidé dans la mesure de mes moyens à l'obtenir pour femme! je savais que la cour finirait par lui pardonner et l'anoblir; je savais aussi que par l'influence de la duchesse je finirais par arriver à l'oreille de l'empereur. Les obstacles à une telle entreprise étaient naturellement sans nombre; mais je ne me suis jamais découragée. Vous savez comment je me suis rendue maîtresse des documents compromettants, et ce qui s'en est suivi. »

—Et M. Drexel! demanda Denver.

La jeune fille rougit.

—Je vous ai dit que j'étais prête à tout pour arriver à mes fins.

—Mais comment cet homme a-t-il pu se mêler à vos projets?

—Vous vous intéressez donc au récit qu'il m'a fallu pour ainsi dire vous imposer! s'écria Helga, avec un de ses regards inquisiteurs, mi-triornphants, et mi-défiants.

—Je m'intéresse en effet énormément à cette partie de votre histoire, répondit sérieusement Denver. Que vous est cet homme? Qu vient-il faire dans vos initiatives pour obtenir justice? Et voulez-vous me faire entendre que vous l'épouserez, malgré le mépris que vous avez de lui, pour arriver au succès?

Cette série de questions et la véhémence avec laquelle elles furent prononcées, parurent plaire à la jeune fille, car elle sourit:

—Je le ferais, dit-elle... je ferais même cela, si c'était nécessaire. Cet homme s'est imposé à nous, et son silence sur certaines choses... au fait pourquoi ne vous dirais-je pas tout, puisque j'ai commencé? J'ai confiance en vous.

—Merci; vous ne le regretterez pas.

—Drexel a découvert la personnalité véritable et le passé de Boreski, et il était en son pouvoir de ruiner tous nos plans en le dénonçant au gouvernement. Il a failli le faire taire, et le prix qu'il a exigé pour son silence était la promesse de ma main. J'ai pavé, heureuse encore qu'il ne demandât pas davantage et n'insistât pas

pour un mariage immédiat. Je l'aurais épousé... j'aurais été contrainte de le faire.

Helga prononça ces derniers mots à voix basse et confuse.

—En somme, répondit Denver, c'était un chantage. Et maintenant?

La fille de Lavalski hésita quelques instants avant de répondre. Elle dit enfin, de sa voix redevenue calme:

—Ce ne sera plus nécessaire, à présent que vous connaissez mon histoire.

Le silence qui suivit fut très embarrassant pour Denver. Helga persistait évidemment à le prendre pour le tsar; c'était sous l'impulsion de cette croyance qu'elle avait parlé, et c'était à cause de cette croyance que Boreski et elle-même avaient rompu avec Drexel, le soir précédent.

Et elle était si confiante dans le résultat, elle pensait si bien obtenir la justice longtemps désirée en faisant à l'empereur le récit qu'elle venait de faire, que la vérité lui serait probablement très pénible et très amère à admettre.

La situation était affreusement embarrassante, et l'Américain soupira involontairement.

—Je voudrais recevoir une réponse, ou du moins un signe de vous, dit Helga.

—Vous ne m'avez pas parlé de Vastie et de ses compagnons, répondit Denver.

—Je ne suis pas nihiliste, monsieur, mais je n'ai pas hésité à m'allier avec eux et à m'en servir. Ils pouvaient obtenir certaines informations dont j'avais besoin et que je ne pouvais pas rechercher moi-même, et j'ai été heureuse en plusieurs occasions de rencontrer leur aide. Je dirai mieux: j'ai été forcée de la solliciter.

—Est-ce que vous ne voyiez pas le danger d'une pareille alliance?

—Ma vie n'est-elle pas faite de telle façon que je doive écarter la peur et négliger le danger? répondit Helga, dont l'Américain admirait de plus en plus le caractère. Je leur ai rendu de ma part des services d'argent, je leur ai donné des milliers de roubles.

Puis, changeant de ton et revenant à celui d'un plaidoyer passionné:

—Pourquoi le gouvernement a-t-il fait de moi une ennemie? Pourquoi me refuse-t-on la justice? Pourquoi a-t-on tué mon père et cherché à me ruiner? Pourquoi refusera-t-on de m'entendre? Ce n'est pas moi qui ai voulu la guerre; on me l'a déclarée, et je me suis servie des armes que j'avais sous la main. Mettez-vous à ma place, monsieur, et dites-moi ce que vous auriez fait?

—Je ne serais pas devenu nihiliste, mademoiselle, répondit fermement Denver.

—Je ne suis pas devenue nihiliste. Je suis aussi fidèle au trône que n'importe quelle autre femme russe. Et si j'étais nihiliste, est-ce que vous seriez vivant à présent?

—Je ne vous accuse pas. Je pense seulement au danger que vous courez.

—Le danger! s'écria-t-elle avec dédain. Je me mépriserais moi-même si je m'arrêtais à compter les dangers qui se sont dressés sur mes pas. Vivez comme je viens de vivre, et vous finirez par rire des périls, comme je le fais. Rien, non rien—ni même l'apparition soudaine de la mort—ne m'a jamais empêché ni ne m'empêchera d'aller vers mon but. Aurais-je fait ce que j'ai fait, si j'avais été une de vos poupées timides, et qui s'évanouissent à l'aspect d'une souris?

Helga était maintenant orgueilleuse et belle, et l'Américain se serait peut-être laissé gagner à son enthousiasme. Mais il avait l'esprit pratique de sa race.

—Oui; mais nous ferions tout aussi bien d'aller au fond de ceci, dit-il. Vastie sait-il qui vous êtes?

—Non.

—Drexel en a-t-il le soupçon?

—Peut-être, répondit Helga en haussant dédaigneusement les épaules.

—Pour vous répéter ma première question, si Vastie croit que vous avez en l'empereur chez vous et que vous l'avez laissé partir sain et sauf, regardera-t-il cet acte comme une offense envers la confrérie?

—Probablement.

—Punissable?

—Oui.

—Comment?

—On peut décréter ma mort.

—Dieu du ciel!... Et vous en parlez avec ce calme! s'écria Denver.

—Le danger qu'on connaît et qu'on envisage est presque toujours écarté, monsieur.

L'Américain écoutait, se demandant si c'était bien une jeune fille qu'il entendait parler. Il poursuivait toutefois son interrogatoire:

—Drexel connaît-il l'habitation où nous sommes en ce moment?

—Je ne crois pas. Mais c'est un espion par tempérament, et il pourrait l'avoir découverte.

—Il l'indiquerait sûrement à Vastie et à ses compagnons?

—Sûrement, peut-être pas, mais probablement. Peut-être existe-t-il, sans que je le sache, des limites à sa bassesse.

Helga s'arrêta un instant, puis poursuivit:

—S'il savait que vous êtes ici, je le crois capable de tout.

Denver réfléchissait profondément, l'esprit un peu en détresse à cause des dangers parmi lesquels la jeune fille se mouvait si aisément. Elle attendait qu'il parlât, et, graduellement, une pénible expression de désappointement et de douleur couvrait son visage.

Elle attendait que l'empereur lui fit quelque signe, qu'il dit un mot indiquant que son intérêt était éveillé et qu'il l'aiderait dans l'accomplissement de ses projets. Elle n'aperçut rien, et crut que même le récit de sa vie n'avait pas réussi à lui gagner la haute protection qu'elle recherchait.

Denver ne pensait qu'aux difficultés de toutes sortes que pouvait faire naître une situation aussi étrange. Il se demandait ce qu'il fallait dire ou décider.

Tout à coup, Helga se leva. Et c'est d'une voix suppliante et qui, toutefois, contenait une menace voilée, qu'elle ajouta:

—L'homme qui a perdu mon père était votre conseiller intime et son ancien ami: c'était le prince Kalkoff. Si vous pensez qu'il ait pour vous trop de valeur encore, vous ne ferez rien, et me laisserez agir de ma part avec les documents que vous connaissez.

«Mais je prie Votre... je vous supplie de penser, monsieur, sinon au malheur de mon père et à mes souffrances, du moins au dommage qui peut advenir à la Russie par ces documents. Dans une heure, sans doute, vous aurez pris une résolution et quitté Brabinsk. Rappelez-vous, oh! rappelez-vous quelle confiance je vous ai donnée, et combien d'espérances j'avais fondées sur cette entrevue!

Et sans attendre un instant, sans permettre aux paroles de protestation pressées aux lèvres de Denver de se faire jour, elle quitta la chambre et disparut.

X.—EN GRAVE PÉRIL

Il commençait à faire sombre quand cette conversation prit fin. Denver alluma un cigare et se rendit dans le jardin pour y réfléchir à son aise.

La tragique et douloureuse histoire que venait de lui conter Helga avait achevé de l'emplir pour la jeune fille, d'une sympathie active, et son plus cher désir était maintenant de l'aider en quelque façon que ce fût.

Mais elle-même rendait les moyens de cette aide très difficiles à concevoir. Si l'Américain quittait la place sans avoir trouvé le moyen de démontrer qu'il n'était pas l'empereur, elle userait immédiatement des papiers qu'elle détenait, et fermerait ainsi toute possibilité de lui être ultérieurement utile.

Si, au contraire, Denver arrivait à lui faire admettre sa véritable personnalité, peut-être pourrait-il ensuite obtenir du tsar l'entrevue qu'elle e cherchait depuis si longtemps.

Il serait peut-être possible à l'Américain, que le souverain traitait en familier, de lui répéter directement l'histoire qu'il venait d'entendre, et de le laisser ensuite agir selon ce que lui dicterait sa conscience. Cette façon de procéder pouvait avoir de grands avantages; elle pouvait aussi présenter de grands inconvénients.

Le prince Kalkoff serait immédiatement interrogé, sans doute. Et alors, c'était la catastrophe. Il était probable, sinon certain, que toute communication avec le tsar serait dès lors rendue impossible au messager d'Helga. Cette façon de procéder ne devait donc être examinée qu'après l'autre.

Le refus obstiné de la jeune fille de croire qu'elle avait affaire à un simple citoyen constituait, en tous les cas, la difficulté principale, et rien de ce que Denver avait pu dire ou affirmer jusqu'alors n'avait ébranlé cette malheureuse conviction.

Rien ne paraissait pouvoir le faire, et Helga ne se persuaderait sans doute qu'en voyant les deux hommes côte à côte, ce qui sortait pour le moment du domaine des choses vraisemblables.

Et par-dessus tout, Denver avait à contempler l'intolérable supposition de son départ de Brabinsk, en la laissant seule et exposée à la vengeance de fanatiques exaspérés. Et si les autres faces du problème avaient été susceptibles d'une solution, celle-ci, seule, l'aurait déterminé à demeurer auprès d'Helga.

De toutes les épreuves que les nerfs d'un homme peuvent avoir à subir, peu sont plus terribles que la crainte d'un assassinat mystérieux. Mais ce n'était pas de là que venait la plus grande préoccupation de Denver.

Savoir qu'il existe quelque part une bande de bêtes sauvages hu-

maines, prêtes à vous loger une balle de revolver dans la tête ou à vous plonger un poignard dans la gorge, n'a certainement rien de très agréable; mais il est infiniment plus affreux, pour un homme qui commence à aimer, de savoir que celle qu'il aime est exposée aux mêmes dangers.

Denver foulait une pelouse de long en large en remuant ces pensées, et bien que tout fut calme aux environs, il ne pouvait s'empêcher d'envisager l'avenir sous des couleurs très sombres.

Il examinait en même temps la maison et ce qui l'entourait. C'était un bâtiment de pierre, carré, solide, dont toutes les fenêtres inférieures étaient protégées par des barreaux de fer et d'épais volets de bois. Il aurait été aussi difficile, assurément, d'y pénétrer de force que d'en sortir si l'on y avait été enfermé.

Denver en fit le tour: en revenant à la façade principale il avait apprécié cette force, et, dans l'état d'esprit où il se trouvait, se sentait reconnaissant pour l'homme qui avait imaginé de semblables défenses.

La soirée était d'une tranquillité de mort. Le crépuscule avait disparu très rapidement, et lorsque l'Américain eut fumé et réfléchi pendant une heure sans se rapprocher en aucune façon de la solution qu'il cherchait, son oreille, qui était extrêmement fine, perçut un bruit dans l'éloignement.

Ce bruit était très faible; mais avant qu'il eut cessé, Denver avait reconnu le galop d'un cheval sur la route.

Il se trouvait alors dans un état d'énervement tout particulier; et, comme il savait qu'il n'y avait point, aux environs, de maison où l'on put se rendre et assez rapprochée pour qu'il entendit la marche des cavaliers, il comprit qu'on venait à la demeure d'Helga. Il jeta son cigare, et se dissimula derrière un buisson d'arbustes.

L'arrivant pouvait être un messager de Boreski; ce pouvait être Boreski lui-même. Mais ce pouvait être aussi autre chose, et l'approche d'un danger. Dans l'un comme dans l'autre cas il ne pouvait y avoir qu'avantage à veiller.

Au bout de quelques instants, le bruit cessa, et Denver comprit qu'il n'avait affaire ni à Boreski, ni à son envoyé, car l'un ou l'autre serait venu droit à la maison.

Ses oreilles pouvaient naturellement l'avoir déçu; mais un instinct particulier l'avertissait qu'il ne s'était pas trompé, et que c'était un danger qui s'avancait avec les mystérieux voyageurs.

L'événement lui prouva bientôt qu'il avait raison. Il se tint aussi immobile qu'une statue derrière les branchages où il s'était dissimulé, et entendit bientôt le bruit d'un pas précautionneux sur le gravier: un homme se dirigeait lentement vers la maison.

Au même instant, il aperçut Helga. Par la fenêtre ouverte, il pouvait la voir dans la chambre où tous deux avaient longuement causé une heure auparavant.

Elle entra dans cette chambre, parut surprise de ne plus l'y trouver, et gagna la fenêtre pour regarder dans le jardin.

L'homme qui venait d'y pénétrer la vit et se retira vivement, ce qui était un indice significatif.

Helga resta quelques instants à la fenêtre, puis sortit et parut dans la véranda qui courait devant la maison. Elle continuait à fouiller des yeux le jardin, cherchant Denver. Mais il ne donna naturellement aucun signe de sa présence, et, au bout de quelque temps, la jeune fille rentra par la porte-fenêtre, qu'elle laissa ouverte, traversa de nouveau la chambre d'un pas rapide et disparut pour l'Américain.

Bientôt après, l'homme mystérieux se remit à glisser lentement sur le gravier, s'arrêtant à chaque pas et regardant autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas observé.

Bientôt, il fut près de l'endroit où se trouvait Denver, et celui-ci le reconnut:

C'était Paul Drexel.

Cent suppositions envahirent aussitôt l'esprit de l'Américain, naissant de la présence de cet homme en pareil lieu et à pareille heure. Et il était sur le point de s'élancer et de le saisir, quand Drexel se retourna et fit un signal.

Denver suivit la direction de son regard et aperçut deux autres hommes qui avaient pénétré dans la propriété et qui se tenaient immobiles et muets à quelque distance. En apercevant l'appel de Drexel, ils s'avancèrent et vinrent se ranger à ses côtés. Alors, tous trois se mirent à ramper sur l'herbe, se dissimulèrent sous les branches avancées d'un arbre et, murmurant, tinrent une consultation.

Le sosie de l'empereur n'entendit naturellement pas un mot de ce qu'ils disaient, mais il les vit désigner la fenêtre ouverte. Et, quand le conciliabule cessa, deux d'entre eux avancèrent en suivant le bord de la pelouse, parés à des ombres, et se tenant autant que possible sous l'abri des branchages.

Drexel recula à quelque distance, s'arrêta, se retourna et se rendit ouvertement à la porte de la maison, foulant bruyamment le gravier, cette fois, comme s'il arrivait du dehors.

Il n'était pas besoin de posséder les instincts de Vidéoc pour

deviner que quelque sinistre besogne était en train. Tandis que Drexel gagnait la maison, Denver se demandait quelle était cette besogne et ce qu'il y avait lieu de faire.

Et, pour le moment, il ne fit rien... ce qui était le plus sage, comme il s'en convainquit bientôt.

S'il avait bougé de sa cachette, en effet, il n'aurait réussi qu'à mettre en fuite les deux individus dissimulés près de la véranda. Or, tant qu'il était certain de leur présence en cet endroit et tant qu'eux-mêmes ignoraient la sienne, c'était lui qui tenait le manche du fouet.

Et Denver comprenait à présent le but de cette très étrange visite. Drexel, à la suite de sa discussion avec Boreski, avait dû revenir à la villa de Saint-Petersbourg, accompagné de deux nihilistes, dans l'espoir de l'y trouver encore. Là, il avait appris n'importe comment le départ pour Brabinsk.

— Donc, se disait l'Américain, c'est contre moi que le coup est dirigé.

Et il se sentait beaucoup moins alarmé qu'au moment où il croyait Helga seule immédiatement menacée par les fanatiques. Jusqu'à nouvel ordre, tout au moins, il n'y avait pas de danger pour elle, et, puisqu'il était averti, son hôte pourrait prendre des mesures pour la protéger.

C'est une situation assez étrange, en vérité, que d'avoir à former des projets contre des hommes venus pour vous assassiner. C'est une situation suffisamment désagréable, aussi, que de prévoir toutes les irréparables conséquences que peut produire un faux pas.

Denver, cependant, ne perdait pas la tête. Il réfléchissait au contraire activement, tandis qu'il restait absolument immobile derrière son buisson.

Il avait son revolver dans sa poche, et décidait froidement que si un coup de feu devait être tiré, c'est lui qui le tirerait, sans laisser aux autres le temps de le faire. Il décidait aussi qu'il toucherait sérieusement. Deux fois en sa vie, il n'avait échappé que difficilement à la mort, à cause de l'hésitation qu'il avait eue à tuer lui-même. La même chose ne lui arriverait pas une troisième fois.

Quelques minutes, dix peut-être, se passèrent sans que rien se produisît, après l'entrée de Drexel dans la maison. Pendant ce temps, les hommes cachés près de la véranda se tinrent aussi tranquilles que des morts. Denver savait où ils étaient, mais il ne pouvait pas les voir.

Alors, Helga entra dans la chambre visible du jardin, et y fut suivie de Drexel. Aussitôt qu'il fut entré la jeune fille repoussa la porte et s'y appuya de dos.

Helga paraissait complètement calme et en pleine possession d'elle-même. Et quand l'individu se mit à parler avec une grande abondance de gestes, dans l'attitude de quelqu'un qui s'excuse, elle répondit avec une indifférence dédaigneuse, mêlée de quelques éclats indignés.

Cette conversation dura quelque temps. Alors un des deux hommes cachés dans le jardin s'avança un peu, et se plaça ainsi entre Denver et la lumière qui venait de la fenêtre. Il paraissait écouter attentivement.

Puis, son compagnon le rejoignit, et tous deux, rampant à terre sans faire le moindre bruit, se glissèrent sous la véranda et vinrent se poster près de la fenêtre ouverte, qui, celle-ci, n'était pas munie de barreaux.

Ils restaient invisibles de l'intérieur, et surveillaient passionnément ce qui s'y passait, ne perdant pas un mot de l'entretien d'Helga et de Drexel.

Et tous deux étaient si absorbés dans cet espionnage, ils soupçonnaient si peu la présence de Denver auprès d'eux que celui-ci aurait pu risquer de se rapprocher, sans le large espace qui les séparait et sans le bruit du gravier, qui n'aurait pas manqué d'attirer leur attention.

L'Américain bouillait de son inaction forcée; mais il s'agissait ici de vie ou de mort, et quelques précautions étaient bonnes à prendre. L'existence d'Helga et la sienne étaient en jeu; il se résolut à attendre encore.

Mais cette période de douloureuse expectative devait bientôt prendre fin.

Les deux hommes se redressèrent d'un bond, comme s'ils eussent reçu un signal de Drexel, et sautèrent dans la chambre. L'Américain put voir le regard de colère par lequel les accueillit Helga.

Le bruit qu'ils firent à ce moment donna à Denver l'opportunité qu'il cherchait.

Deux ou trois bonds légers lui firent traverser la pelouse, puis l'allée de gravier. Alors, tirant son revolver et imitant la tactique des nihilistes, il se plaça près de la fenêtre ouverte, de manière à voir ce qui se passerait et à ne pas perdre un mot de la conversation qui allait s'engager.

Et bientôt il eut la preuve que les inconnus étaient venus là pour une besogne sinistre.

— Je vous dis qu'il n'est pas ici.

C'était la voix d'Helga, qui faisait courageusement face aux trois hommes, et dont ni le regard, ni le ton, ni la voix ne faiblissaient.

— Il est inutile de mentir, mademoiselle. Nous savons qu'il y est. Et c'est au nom de la confrérie que nous vous demandons de nous le livrer. Songez que c'est au péril de votre vie que vous nous le refusez.

Celui qui parlait ainsi paraissait être le chef de l'expédition; il faisait entendre une voix de basse profonde, fortement timbrée, et qui roulait par la chambre avec de lugubres intonations.

— M'avez-vous jamais entendue mentir, monsieur Vastic?

Donc, c'était là le nihiliste célèbre et qu'aucun scrupule n'arrêterait sur la voie du crime.

— Niez-vous qu'il ait été ici?

— Un américain, M. Denver, a été ici; mais il est sorti de la maison depuis plus d'une heure.

— Pour aller où?

La question avait été posée d'un ton tranchant; elle équivalait à un ordre.

— Je ne le sais pas, répondit Helga.

— C'est l'homme que je cherche, mademoiselle. Vous le savez. Oseriez-vous tenter de me jouer?

— Je ne permets à personne de me parler ainsi, dit la jeune fille, redressant sa belle tête orgueilleuse. Je vous ai dit la vérité.

Vastic se tourna vers Drexel, qui était très pâle.

— Vous êtes bien sûr que cet homme qui se fait appeler Denver est l'empereur? Si vous avez menti, c'est à moi que vous en répondrez.

— Demandez à mademoiselle, répondit le plat coquin.

— Que répondez-vous, mademoiselle?

— Que l'homme dont parle ce vil espion (et elle jeta à Drexel un tel regard qu'il en tressaillit), est M. Denver, sujet américain. J'ajoute que s'il était l'empereur, monsieur Vastic, et que je susse où il se trouve en ce moment, vous êtes le dernier sur la terre auquel je le dirais.

— Je ne demande pas d'autre évidence, répliqua Vastic d'un ton menaçant. Je vous donne deux minutes pour me dire où je trouverai l'homme que je cherche. Si vous refusez, vous aurez à en subir les conséquences. Vous savez à quoi vous vous exposez en protégeant un des condamnés de la confrérie nihiliste?

« Prends ta montre, ajouta-t-il, en s'adressant à son camarade, et compte le temps. »

Et il tira un revolver de sa poche, montrant ainsi que sa menace n'était pas vaine, et qu'elle serait exécutée.

Helga ne donna pas un signe de faiblesse; elle opposa au regard de Vastic un regard résolu et dédaigneux.

— Vous pouvez m'assassiner si vous voulez, dit-elle. Je ne sais pas.

La couleur de son visage ne changea pas; ses lèvres n'eurent pas un frémissement. Son courage fut complet et dura jusqu'au bout, malgré l'horreur de la situation qui lui était faite.

Mais il n'en était pas de même en ce qui concernait Denver, dont le cœur s'emplissait d'une angoisse mortelle. Il se tint prêt à jouer son rôle dans ce drame.

Il avait exactement le temps de calculer ses gestes, et le fit avec une promptitude de décision où se retrouvait l'esprit pratique et résolu de sa race.

Le compagnon de Vastic se trouvait assez prêt d lui pour être abattu sans crainte de le manquer. Denver se leva et se tint prêt.

Mais à ce moment cet homme s'approcha de Vastic pour lui parler. Il lui dit quelques mots dans un murmure, et parut attendre.

Mais le chef des nihilistes ne semblait tenir compte en rien de ses paroles, et son compagnon, haussant les épaules, revint prendre sa première place.

Helga, calme comme toujours, avait surveillé cette courte conférence. Mais elle n'avait témoigné par aucun signe s'y intéresser particulièrement.

Drexel, au contraire, se montrait de plus en plus agité et mal à l'aise. Son visage était devenu verdâtre; de grosses gouttes de transpiration perlaient à son front; ses lèvres tremblaient; il serrait et ouvrait les poings par des mouvements inconscients.

Le tour qu'avait pris cette affaire l'épouvantait.

— Monsieur Vastic... commença-t-il d'une voix basse et rauque.

— Silence, monsieur Drexel! tonna le chef. Ce qui se passe ici me regarde seul. Et vous n'avez qu'à obéir. Mademoiselle, le temps est écoulé. Je vous donne une dernière chance de...

Cette phrase ne devait jamais être terminée.

Helga jeta un grand cri et Denver sauta dans la chambre. Il écarta l'homme qui se trouvait devant lui d'un coup de crosse de revolver sur la tête, et visa Vastic en s'écriant:

— Les mains hautes, vous! J'ai tout entendu.

— M. Denver! s'écria Drexel.

Vastic se tourna d'un seul mouvement vers le nouveau venu, et, rapide comme la pensée, éleva le canon de son arme.

XI.—PERSUADÉE, ENFIN!

C'était bien véritablement, à présent, une question de vie ou de mort! Sans un dixième de seconde d'hésitation, Denver pressa la détente de son revolver et fit feu.

Jamais, sans doute, il n'avait vu la mort de plus près. L'arme de Vastic partit presque en même temps que la sienne. Mais la balle se perdit, car l'homme en avait une, déjà, dans la tête, et il chancelait.

Denver entendit un glissement derrière lui, et un troisième coup de revolver fut tiré par l'homme qu'il avait renversé en entrant. L'Américain se retourna, mais l'autre fut plus lesté et, d'un saut, disparut dans l'obscurité.

Drexel, pendant ce temps, avait ouvert la porte pour s'enfuir.

—Ici, vous, Drexel, ou je fais feu! lui ordonna Denver.

Il revint en tremblant, comme un lâche qu'il était.

—Fermez cette fenêtre, Helga, et appelez du monde!

La jeune fille obéissait, lorsque les domestiques, Ivan à leur tête, apparurent, attirés par le bruit des détonations.

—Enpare-toi de cet homme, Ivan, commanda encore Denver en désignant Drexel, qui était sur le point de s'évanouir de peur, et envoie du monde à la poursuite de celui qui vient de s'enfuir. Allons, partez, tous, et fouillez partout, si vous avez souci de la vie de votre maîtresse.

Puis il se pencha et posa la main sur le cœur de Vastic.

Quand il se releva, Helga était debout auprès de lui.

—Il est mort! dit l'Américain, en réponse à son regard interrogateur.

—Mon Dieu!

L'exclamation avait jailli malgré elle de ses lèvres serrées.

—Ivan, tu feras enlever ce corps, et tu le feras mettre en lieu de sûreté, provisoirement. Et tu t'assureras que toutes les portes et les fenêtres de la maison sont solidement fermées.

—Je désire vous parler, maintenant, dit-il à Helga. Mais auparavant, j'interrogerai cet homme.

Et, mettant lourdement la main sur l'épaule de Drexel, il le poussa dans une autre chambre.

Le tempérament de Denver, en de semblables occasions, le poussait à agir d'abord et à réfléchir ensuite. Et les événements étaient tellement précipités depuis quelques instants que le temps de penser ne lui avait été laissé que par éclairs, dont il avait génialement profité pendant cette terrible crise.

Il avait donc agi suivant son instinctif principe, qui était celui-ci: "Fais quelque chose, que ce quelque chose soit mauvais ou bon. Mais fais-le!" Denver s'était souvent aperçu qu'un acte rapidement accompli, quel qu'il fût, laissait moins de dangers à sa suite qu'un autre, exécuté après longue délibération.

Au moment où Vastic fut étendu mort à ses pieds, l'Américain regretta son coup de feu; regret dû non seulement à sa répugnance à prendre la vie humaine, mais encore à des raisons politiques.

Et cependant il sentait son acte entièrement justifié. S'il n'avait pas tué, il était tué lui-même inévitablement. On ne raisonne pas avec la gueule d'un revolver à six coups.

Vastic n'était pas non plus un homme avec qui on pût discuter une question d'identité quand il avait l'arme levée. Denver savait qu'il aurait été dix fois mort avant de l'avoir convaincu de son erreur. Et, malgré le regret qu'il en éprouvait, il préférait avoir frappé qu'avoir été frappé lui-même. Que celui qui ne tient pas un peu à son existence lui jette la première pierre.

Il se disait aussi qu'il aurait dû s'élancer sur l'homme et le désarmer. Vastic se serait trouvé ainsi dans l'impossibilité de nuire, et lui-même se serait épargné l'embarras que n'allait pas manquer de lui causer un cadavre.

L'Américain ne s'attendait pas à des difficultés bien grandes avec les autorités, car il comptait sur le vieux Kalkoff pour arranger l'affaire.

Vastic était très probablement connu de la police; il avait été tué au cours d'un attentat dirigé contre un homme qu'il croyait être l'empereur; sa mort ne pouvait donc vraisemblablement causer aucune peine au gouvernement.

Mais il avait des camarades, et c'est à ceux-ci qu'il fallait penser, car ils ne manqueraient pas de le venger, ou tout au moins de le tenter.

Il y avait un témoin oculaire de la scène dramatique, qui la leur rapporterait directement si on ne réussissait pas à le prendre. Leur colère serait alors éveillée et tomberait sur Helga, en même temps que sur l'homme qui, à leurs yeux, personnifiait l'empereur.

Tout ceci pouvait emmener et amener, en effet, dans l'esprit de Denver, un certain nombre d'angoisses nouvelles.

Sa première pensée fut pour la sécurité d'Helga, et le premier moyen qu'il entrevit d'y pourvoir était de la cacher dans un endroit où ces hommes ne pourraient pas l'atteindre.

Mais la décider à partir ne serait peut-être pas facile, et il n'existait sans doute qu'un moyen de l'y déterminer: la maintenir dans l'erreur où elle s'était complu jusqu'alors, et d'après laquelle elle avait cru recevoir l'empereur. C'était un mensonge auquel il répugnait; mais, dans des cas aussi graves, la fin justifie les moyens.

Il fallait que la jeune fille fût sauvée. Et, si aucune autre voie n'était ouverte, force serait bien de se servir de celle-là.

Denver avait aussi à songer à sa propre sécurité. Et celle-ci dépendait du temps pendant lequel les compagnons nihilistes croiraient à sa fausse identité.

Certainement, une attaque se produirait tandis qu'on le savait à Brabinsk et dénué des gardes et des précautions dont la personne impériale est habilement entourée. Mais ce n'était là qu'un danger temporaire, et qui cesserait d'exister le jour où l'Américain rentrerait au palais et reprendrait sa véritable personnalité.

Il se croyait capable de faire face à ce danger, maintenant qu'il en était averti. Mais si les nihilistes prenaient avant la fin de l'aventure un soupçon de la vérité, Denver devenait le but de leur vengeance pendant toutes les minutes qu'il passerait encore en Russie, et très probablement plus tard encore.

Et il ne se sentait aucun goût pour le métier de gibier chassé par des limiers nihilistes, chaque fois qu'il se montrerait quelque part en Europe.

Ces considérations, et beaucoup d'autres de même nature, traversèrent rapidement l'esprit de Denver, tandis qu'il marchait à grand pas dans la chambre où il avait trainé Drexel, et où les yeux de ce méprisable coquin le suivaient sans un instant d'arrêt, largement ouverts par la terreur.

Et il était si complètement épouvanté, ce misérable, dont la vile trahison avait amené tout le mal, qu'il se mettait à trembler quand les yeux de l'Américain tombaient par hasard sur lui, et que ses dents s'entrechoquaient, tandis qu'il baissait la tête. C'est que le regard de Denver était sombre et menaçant.

—Vous avez raison d'avoir peur, dit enfin le sosie de l'empereur, car je me demande en ce moment si ce que j'ai de mieux à faire n'est pas de vous mettre une balle dans la tête! Les morts ne parlent plus.

Il avait dit ces mots avec une brutalité intentionnelle.

—Pour l'amour de Dieu, que Votre Majesté ne fasse pas cela! Je ne suis pas coupable. Je le jure sur la tête de ma mère, je ne suis pas coupable. Oh! Seigneur!... Que Votre Majesté ait pitié de moi!...

L'homme frissonnait, au paroxysme de la terreur.

—Etes-vous armé? Retournez vos poches. Vite! cria Denver.

La hâte avec laquelle le misérable s'exécuta était presque grotesque.

—Je ne portais cette arme que pour me protéger, sire. Vous savez que je n'ai pas tenté d'en user.

Et il tira un revolver d'une poche intérieure.

—Pas même pour essayer de défendre la femme que vous prétendiez épouser? Oui, je sais cela, car je vous ai continuellement surveillé.

—Alors, Votre Majesté doit savoir aussi que je ne le pouvais pas. Je me serais fait tuer au premier geste suspect.

—Et après? Cette mort ne valait-elle pas celle qui vous attend des mains du bourreau?

—Au nom de Dieu lui-même, que Votre Majesté ait pitié de moi!

Il continua à supplier d'une voix pleurarde et avait couvert son visage de ses doigts.

Ave-vous remarqué que les bas coquins de cette espèce invoquent continuellement Dieu quand ils voient que leurs infamies sont découvertes?

—Croyez-vous, dit encore Denver, que Dieu s'occupe d'être tels que vous? Allons, rassemblez ce qui vous reste de virilité et regardez les choses en face. Et cessez de geindre comme vous le faites. J'en suis à peu près écœuré.

Drexel parut faire un grand effort, et au bout de quelques instants s'aventura à regarder celui qu'il prenait pour le tsar.

—Votre Majesté veut-elle me faire la faveur de m'écouter?... Je suis réellement innocent. Je le suis en toute vérité.

—Prouvez-le? Dites-moi tout ce que vous avez fait depuis hier soir?

—Je puis donner à Votre Majesté des renseignements importants.

—Informateur et espion, n'est-ce pas! Répondez à ma question!

L'homme commençait-il à concevoir un espoir nouveau? Il montra dès ce moment moins de terreur.

—Je connais, dit-il, les gens d'ici... Mlle Helga et M. Boreski. Votre Majesté me donnera-t-elle la vie si je lui dis?...

—Crois-tu donc, misérable, que je m'abaisse à faire un pacte avec toi? tonna Denver. Tu ne peux rien me dire que je ne sache, excepté comment tu as entraîné Vastic et les autres à ma poursuite. Dis-le moi.

—M. Boreski est un conspirateur polonais: Helga...

—Assez! interrompit violemment l'Américain. Parle de toi-même, et de ton rôle dans cette affaire.

—Ce sont des renseignements que Votre Majesté devrait avoir, insistait le coquin.

—Assez! cria de nouveau l'Américain. Et parle de toi, ou je t'envoie séance tenante à la police.

Le ton de fureur avec lequel avaient été prononcées ces dernières paroles, rendit à Drexel toute sa terreur. Il se renversa en arrière, et son antipathique visage prit la couleur de la cendre.

—Comme Votre Majesté voudra, dit-il quand il lui fut redevenu possible de parler... Ils m'ont trahi, ils m'ont fait des promesses pour acheter mon silence, et hier soir, ils m'ont cherché querelle et m'ont défié. Ils m'ont dit que je pouvais m'en aller et faire ce que je voudrais. Personne ne peut supporter d'être trahi, n'est-ce pas, Votre Majesté? J'étais fou de colère. Je suis allé vers Vastic et je lui ai tout dit.

—Vous lui avez dit quoi?

—Je n'avais pas la tête à moi, sire. La fureur m'aveuglait. J'ai parlé et je l'ai regretté ensuite.

—Eh! au iable vos sentiments! Qu'avez-vous fait et dit?

—J'ai dit que Boreski trahissait son serment à la confrérie.

Drexel agissait en ce moment avec une ruse infernale. Il accusait Boreski, Boreski, devant l'homme qu'il croyait être l'empereur, d'être un nihiliste militant, et en même temps colorait sa propre action de teintes moins odieuses. Denver s'en aperçut immédiatement.

—Comment, demanda-t-il, trahissait-il son serment?

Cette simple question rejeta Drexel dans un doute et dans une hésitation douloureuses.

—En manquant de communiquer des matières importantes, Votre Majesté, répondit-il enfin.

—Quelles matières?

—Des renseignements sur les mouvements de Votre Majesté.

—En d'autres termes, vous leur avez dit que j'étais chez Mlle Helga, et que Boreski le savait.

—Je n'ai pas dit que vous y étiez, sire. Je ne suis pas un traître. J'ai dit que vous y aviez été.

(Il avait appuyé sur cette distinction comme si elle eût été capitale.)

—Je voulais punir Boreski de l'insulte qu'il m'avait faite. Aussi vrai que Dieu m'entend, je ne voulais attirer aucun danger sur la tête de Votre Majesté.

—Vous êtes un vil menteur. C'est vous-même qui avez amené ces hommes ici.

—Non, non, Sire! Sur mon âme, ce n'était pas pour vous rechercher. D'autre part, j'étais en péril pour ma vie. Et j'ai bien vu quelle faute j'avais commise en disant même un mot. Ils m'ont obligé à les accompagner à la villa. Et quand ils ont su que Boreski n'y était plus, ni Mlle Helga, ils m'ont forcé, le revolver à la main, de les poursuivre ici.

—Vous saviez que j'y étais?...

—Je... je ne le savais pas, Sire. Comment l'aurais-je su?

—Mais je sais, moi, que vous en étiez instruit.

C'était un bluff, comme on dit en Amérique, car Denver, en vérité, ne savait rien. Et il produisit son effet: un désespoir nouveau monta aux yeux de Drexel.

—Vastic m'aurait tué... murmura-t-il.

—Et vous préféreriez que ce fût moi?

—Oh! ne dites pas cela! ne dites pas cela, sire. Je suis innocent! Je vous jure que je suis innocent! oh! mon Dieu!... Qu'on puisse penser de moi des choses pareilles!...

Il s'était remis à gémir.

—Une question. Et j'en aurai fini avec vous. Combien d'hommes ont accompagné Vastic?

Drexel montra une telle agitation en entendant ces mots que Denver conclut qu'il avait encore quelque motif secret d'espérance.

—Un seul, Majesté. Un seul, aussi vrai que j'existe!

Il mentait, naturellement. Et naturellement aussi, il fallait tirer de lui la vérité sur un point qui intéressait si fort la sécurité des habitants de Brabinsk. Denver chercha quelles pouvaient être les raisons de ce nouveau mensonge, et les découvrit.

L'homme savait que les compagnons de Vastic reviendraient pour accomplir la tâche où il avait lui-même échoué. Et ils ne manqueraient pas, alors, de secourir l'espion qui les avait si bien servis.

—Vous êtes bien sûr qu'il n'y en avait qu'un? demanda-t-il d'un ton naturel, et comme s'il eût voulu simplement se faire répéter l'information.

—Je ne puis pas me tromper, sire. Je le jure. Je ne voudrais pas mentir à Votre Majesté, surtout en ce moment.

—Bien! dit l'Américain.

Et il appuya sur un timbre.

—J'ai encore à décider ce que je ferai de vous.

Un domestique parut. Denver lui ordonna de demeurer dans la chambre et de garder Drexel jusqu'à son retour. Puis il sortit et appela Ivan, auquel il demanda si l'on avait repris l'homme qui avait pu s'enfuir.

Malheureusement on ne l'avait pas repris. Et non-seulement on ne l'avait pas repris, mais il avait été impossible de découvrir sa trace. On avait seulement entendu le bruit des roues d'une voiture, d'où l'on avait conclu qu'il avait pu rejoindre le véhicule par lequel les trois hommes étaient venus.

Ceci aurait paru donner raison à Drexel. Mais Denver était tellement certain du mensonge de cet homme qu'il résolut de le soumettre à une nouvelle épreuve.

Il rentra dans la chambre où le traître était détenu, en fit sortir le domestique, et jetant à Drexel un regard sombre, lui dit:

—Ma résolution est à présent prise en ce qui vous concerne. Si vous m'aviez dit la vérité en réponse à ma dernière question, j'aurais pu vous épargner. Mais vous m'avez menti, et ce mensonge vous coûtera la vie.

Et il tira de nouveau son revolver. Drexel était anéanti.

—C'est vous qui avez mis ces hommes sur ma trace. Je le sais. Je vous ai vu entrer dans le jardin et je vous ai surveillé. La complicité dans un attentat contre ma vie est punie de mort. Et je vais exécuter moi-même la sentence. Debout!

Et il leva le canon du revolver.

Mais il aurait été complètement impossible au coquin de se lever; la force physique lui manquait, même pour une action aussi simple. Il restait assis, les mains crispées aux bras du fauteuil, regardait Denver avec des yeux fixes et hébétés; ses lèvres frémissaient et sa pâleur était devenue livide.

—Je ne veux pas mourir!... Je ne veux pas mourir, balbutiait-il. Pour l'amour du Dieu tout-puissant, sire, laissez-moi la vie.

—Debout, misérable! cria de nouveau Denver.

Drexel fit un effort pour se lever; il ne réussit qu'à s'avancer un peu sur son siège, et, ses genoux cédant sous son poids, à s'écrouler sur le tapis, où il demeura, les mains jointes et le regard vers son justicier.

Il était abject, affreux et pitoyable en même temps. Sa voix refusait de lui obéir. Il hoquetait et écumait dans son effort pour parler. Il put dire enfin:

—J'ai menti, sire, mais accordez-moi la vie et je vous dirai la vérité. Je le ferai... je le ferai..., aussi vrai que Dieu est mon juge.

—Vite, alors, car mes doigts frémissent d'impatience.

—Nous sommes venus trois, comme je vous l'ai dit, Majesté. Mais d'autres devaient nous suivre aussitôt que possible, au cas où nous aurions échoué et où leur aide serait devenue nécessaire.

—Combien?

—Je... je ne sais pas. Huit ou dix... ou douze, peut-être.

Denver abaissa le canon de son arme.

—Vous avez la vie sauve pour cette fois, dit-il. Quant à l'avenir, il dépendra de ce qui va se passer ici.

L'impression de bonheur que ressentit Drexel à ces mots fut tellement forte, que ce qui lui restait de force nerveuse disparut tout à coup et qu'il s'évanouit. Denver appela des serviteurs, leur ordonna de le soigner, puis de le ligoter et de le mettre en lieu de sûreté.

Ceci fait il se remit à la recherche d'Helga afin de la consulter sur ce qui restait à faire.

La jeune fille avait déjà fait transporter le corps de Vastic dans une des caves de la maison, et avait repris entièrement son sang-froid et le calme de son admirable nature.

—Permettez-moi de vous féliciter, mademoiselle, lui dit Denver, du courage que vous avez montré en une aussi terrible circonstance.

—Une existence comme la mienne aguerrit à tout, répondit Helga. Que désirez à présent faire Votre Majesté?

—Nous allons en causer, dit l'Américain, qui cette fois accepta le titre sans protester.

Helga voulait faire entendre que sa conviction était plus ferme que jamais. Et lui, croyant lui faire faire plus aisément ce qu'il voulait tant qu'elle serait dans cet état d'esprit, avait résolu de ne plus chercher à la tromper jusqu'à nouvel ordre.

—Avez-vous formé quelque plan, monsieur?

—Oui. A mon avis, plus tôt nous quitterons cette maison, et mieux cela vaudra.

(A suivre)



LES DEUX MÈRES⁽¹⁾

GRAND ROMAN INÉDIT

No 17

QUATRIÈME PARTIE

COEURS DE MÈRES

X.—LA TEMPÊTE !

(Suite)

...Intervenir, à présent, ce serait déchaîner un scandale... Je n'en prévois déjà que trop comme cela... Et ils en ont pour dix minutes à comploter tous les deux...

...Mais je lui parlerai tout à l'heure, à ce monsieur... je lui dirai ce que j'ai à lui dire... Et quand j'aurai, ensuite, à causer de tout cela avec Hortense... cette petite insolente... cette petite effrontée ne me sommera plus de tenir ma parole... J'en serai délié, je suppose...

Pendant ce temps, Jean et Charlotte pouvaient enfin causer.

—Eh bien?... lui demandait-il avec angoisse... qu'est-il donc arrivé?...

—Un contre-temps, oui...

—Grave?...

—Je vous aime trop, Jean, pour ne pas vous dire la vérité... Oui, c'est grave...

—Oh!... Charlotte... quels que soient les obstacles...

—A vous ou à personne... Je me suis donnée... je ne me reprendrai pas.

—Alors... j'aurai, moi, tous les courages... toutes les énergies... Parlez à présent.

—C'est grave... ce n'est pas irréparable... Nous avons en ce moment une alliée qui commence déjà à réparer... c'est Jacqueline.

—Expliquez-moi...

—Rapidement, oui... parce que je ne sais pas si nous pourrions nous reparler ce soir... je vois mon père qui froisse ses gants.

...Voilà: un monsieur... que je n'aime pas... que, fût-il venu avant vous, je n'aurais jamais consenti à épouser... que, venu après vous, je ne vois plus que comme un être indifférent, éloigné... inexistant... a eu la singulière idée de demander ma main à mes parents...

—Ils ont disposé... malgré vous?...

—Non, Jean... je ne suis pas de celles qui se laissent imposer certaines bassesses qui deviennent alors des ignominies... Mais cet homme a un beau nom et une immense fortune... voilà son prestige. Par contre, il est très jeune... oh! oui, très jeune, très léger... très vain... tout prêt, j'en suis sûre, à m'oublier aussi vite qu'il m'a soudainement honorée de sa fantaisie...

—Il se nomme?...

—A quoi bon vous le dire, puisque je ne serai jamais à lui?... Naturellement, mon père,—ma mère surtout,—sont dans l'affolement. Pas mieux l'un que l'autre ne se rendraient aujourd'hui aux raisons que je pourrais invoquer... Et, comme c'est samedi que mon père a appris...

—Voilà pourquoi il n'est pas venu?

—Oui. Il s'imaginait déjà,—j'en rirais si ce n'était pas si humiliant pour moi,—que j'allais lui sauter au cou quand j'apprendrais la cause de son revirement...

—Et vous lui avez dit?...

—Ce que j'ai dit a moins d'importance pour nous que ce qui va se dire et se passer ce soir.

—Ici?...

—Oui.

—Ce jeune homme est donc dans ce salon?

—Il est dans cette maison. En ce moment, quelqu'un s'efforce de lui faire comprendre qu'il n'agit pas en galant homme... qu'il est en train de me causer un chagrin... le plus grand que je puisse éprouver...

—Chère aimée...

—...Que jamais... jamais... il ne triomphera de ma résistance... et que bien mieux vaudrait pour lui, comme pour moi, se retirer discrètement.

—Et... je crois comprendre... C'est mademoiselle Jacqueline...

—J'aime autant que vous n'insistiez pas, Jean... Moi aussi, je causerai, ce soir, avec ce jeune homme... très sérieusement... longuement peut-être... Je ne désespère pas, moi non plus, de le convaincre... surtout s'il est déjà touché par ce qu'on lui dit en ce moment...

...Et alors... s'il se retire... rien ne sera compromis... Un peu retardé peut-être... Mais, dans les batailles que nous avons prévues... les retards étaient aussi comptés...

—Et vous... en parlant ainsi... vous me donnez tant de bienheureux espoir...

—Alors... savez-vous?... Allez-vous-en dès que cette valse sera terminée... Allez-vous-en chez vous... j'aime mieux... Je vois là-bas mon père... Tout à l'heure ce jeune homme... Je veux éviter toute cause possible du froissement... de bruit... et à vous de chagrin ou seulement d'impatience... Jean... je vous aime... Allez-vous-en...

—Et quand... où... vous reverrai-je alors?

Charlotte n'eut pas le temps de répondre à la question que Jean lui adressait, tout bas, avec angoisse...

Le pianiste venait de plaquer son dernier accord. La valse était terminée... Il fallait forcément s'arrêter—sur place...

Et encore enlacée par son danseur, elle avait eu un grand frisson en voyant, au même instant, la porte de l'atelier s'ouvrir violemment—et Henri d'Etterbach rentrer dans le bal... pâle... les yeux luisant d'une lueur mauvaise... les lèvres serrées par une contraction qui faisait saillir, vers les tempes, l'articulation de ses maxillaires.

...Henri d'Etterbach suivi de Jacqueline qui lui disait des mots que Charlotte n'entendait pas... qu'elle devinait pourtant:

—Où vas-tu... que vas-tu faire?...

La jeune fille eut un cri étouffé...

Et aussitôt:

—Quittez-moi, Jean... Il ne faut pas... je vous expliquerai...

(1) Commencé dans le numéro du 8 septembre 1906.

Mais il avait instinctivement regardé du côté où elle regardait elle-même.

Il avait vu s'approcher Henri d'Etterbach, qui, tout de suite, les avait, lui aussi, aperçus dans le salon...

Il avait vu Jacqueline qui essayait,—c'était visible,—de calmer cet homme aux yeux luisants... aux lèvres crispées.

...Cet homme qui, à leur aspect, était devenu plus pâle encore : livide.

Il avait alors tout compris.

Le rival... l'ennemi... le prétendant entré tout à coup chez les Rovel avec le prestige de son nom et de ses millions,—c'était Henri d'Etterbach...

Et, d'un mouvement—instinctif aussi—d'un mouvement de protection et de défi, Jean s'était placé entre Charlotte et celui qui marchait droit sur eux.

—Non... ce n'est plus temps de vous quitter comme si j'évitais ce monsieur qui a si bien l'air de venir à moi...

—Soyez prudent... je vous en supplie...

—Ne craignez pas que j'oublie que vous êtes à mon bras...

Et élevant un peu la voix :

—Je vais donc, mademoiselle, vous reconduire jusqu'à votre place.

C'est à ce moment qu'Henri d'Etterbach arrivait sur eux...

A lui aussi, sa jalousie et son dépit avaient aussitôt donné la certitude que cet inconnu... celui que Jacqueline n'avait pas voulu nommer... celui que Charlotte lui préférait... celui pour lequel cette détestable obstinée faisait bon marché de son nom, de sa fortune... de lui... de lui surtout... c'était ce piètre individu... ce sous-lieutenant sorti du rang... ce fils de paysans...

—J'aurais dû m'en douter, avait-il murmuré en s'avancant... c'est encore... toujours... ce Gauthier qui vient se mettre en travers de mon chemin... Je vais, cette fois, lui rappeler qu'il oublie trop le fumier de son étable...

Et, comme il venait d'entendre les dernières paroles prononcées par Jean :

—Pardon, monsieur, dit-il de sa voix dure, j'ai à faire à mademoiselle de Rovel une communication...

—Eh bien ! monsieur, répondit Jean en se contraignant pour rester très calme... rien ne vous en empêche...

—Mais comme ce sont des choses auxquelles vous n'avez pas à vous mêler...

La main de Charlotte s'appuya comme pour un suppliant avertissement sur le bras de Jean, qu'elle avait senti frémir.

—Achevez, monsieur...

—Je m'étonne que vous n'ayez pas déjà compris. Je me figurais avoir parlé très clairement...

—Il faut croire que vous ne vous rendez pas exactement compte de la valeur des mots que vous employez en parlant une langue qui n'est pas la vôtre...

—Ou plutôt que vous ignorez les usages d'un monde où, depuis trop peu de temps, on vous a laissé vous faufiler...

—Vous venez de m'offenser gravement, monsieur...

—Il ne fallait pas vous y exposer en oubliant qui vous êtes.

Ces répliques s'étaient succédé comme un cliquetis de fer.

Charlotte écoutait cela, atterrée.

Jacqueline, toute tremblante, joignait les mains en répétant éperdument :

—Henri... C'est mal... Henri...

Mais à la dernière insolence de cet agresseur... de cet attaché d'ambassade... de cet étranger... à la boutonnière chargée de décorations allemandes... Jean avait perdu cette patience obstinée... maintenant, oui, maintenant trop semblable à de la timidité.

—Ce que vous oubliez, monsieur, répondit-il d'une voix devenue tout à coup âpre et sèche, c'est que vous parlez à un officier français, en uniforme...

—Je l'oublie parce que j'ai l'honneur d'appartenir à une nation où des fils de maréchaux ferrants ne se rencontrent pas chez le fils d'un maréchal de l'Empire...

—Vous êtes un insolent... Et vous aurez affaire à moi...

—Oh!... vous savez bien qu'avec nous vous n'êtes pas heureux au jeu des armes...

—La chance tourne... et les fils de paysans l'ont prouvé à vos aïeux...

Mais cette altercation dont le ton s'élevait à chaque mot... avait d'abord arrêté toutes les conversations... attiré tous les jeunes officiers groupés maintenant derrière leur camarade...

On accourait de l'autre salon... on se demandait :

—Qu'y a-t-il?... c'est une querelle... Entre qui?... Entre monsieur d'Etterbach et un officier...

Le colonel de Restaut s'était précipité pour mettre le holà.

Il arrivait au moment où Jean répondait à la dernière provoca-

tion d'Henri, par une réplique qui avait sonné comme un appel de clairon.

—Comment!... s'écria-t-il d'une voix impérieuse... dans ma maison!...

—Ce n'est pas ma faute si vous y invitez n'importe qui, mon oncle.

—Si ce n'était dans votre maison, mon colonel, j'aurais déjà châtié, je vous le jure...

—Lieutenant Gauthier, je vous ordonne de garder le silence.

—A vous j'obéis, mon colonel.

—Et ce que nous avons à nous dire est dit... ajouta furieusement Henri.

—Toi, mon ami... je te prie... et je t'ordonne aussi, au besoin, d'aller m'attendre dans mon cabinet...

Et comme le comte d'Etterbach, d'un geste sans réplique, venait

—Mais qu'y a-t-il... qu'y a-t-il?... On me parle d'une querelle... avec un officier... Mon fils...

—Oui, mon cher comte... C'est en effet très pénible... et très douloureux pour nous...

...Veuillez, je vous prie, emmener Henri chez moi, je vais aller vous y rejoindre...

Et comme le comte d'Etterbach, d'un geste sans réplique, venait de faire signe à son fils de le suivre :

—Ah!... c'est indigne, ce que tu as dit là... mauvais cœur... fit Jacqueline pendant que son cousin, livide... tremblant de colère, mais dompté cependant par l'énergique attitude de son père, passait devant elle...

Dans le brouhaha, le baron de Rovel s'était approché de sa fille.

—Viens...

—Père... je t'en prie... je veux dire à monsieur...

—Monsieur Gauthier... c'est moi qui vais lui parler...

Il était exaspéré, lui aussi, de cette scène... de ce scandale... auquel forcément serait mêlée sa fille...

Et, allant à Jean, jusqu'à le toucher, il lui dit à voix assez basse pour n'être entendu que de lui :

—Monsieur Gauthier... sachez que j'ai sur certaines questions des idées que rien ne modifiera... et que, de ce jour, je vous invite à cesser toutes relations avec ma fille... J'y vais, d'ailleurs, mettre bon ordre...

Et, avec une autorité qu'il ne se connaissait pas lui-même :

—Viens auprès de ta mère, mon enfant...

Charlotte et Jean eurent un regard,—de ceux dont le souvenir reste inoubliable...

Et elle suivit son père—perdant que le colonel de Restaut qui, pour le moment, en avait fini avec son neveu, disait maintenant à Jean :

—Lieutenant Gauthier, rentrez immédiatement chez vous où vous prendrez les arrêts jusqu'à nouvel ordre...—Allez.

—Je vous obéis, mon colonel.

Et, tournant militairement sur ses talons, il sortit.

Son ami Duperroux s'était glissé à sa suite dans le vestibule...

Et pendant que Jean endossait sa capote.

—Tu sais, vieux... je suis ton homme... pour tout ce que tu voudras...

—Merci... j'y compte bien...

—Les arrêts... les arrêts... ça se tire... Et puis je suppose bien que tu sauras le retrouver, le diplomate...

—D'autant qu'il est officier aussi...

—Ah bah!

—Officier de réserve... Et tu vois d'ici, tu vois s'il en déverserait sur l'armée et sur la France...

—Oui... je connais le paroissien... Je sais ses boniments.

—Ah!... quelle joie de les lui faire rentrer dans la gorge...

—Et puis j'ai bien vu... il y a autre chose...

—Il y a... que je le tuerai!

—Et je retiens ma place pour la cérémonie. Seulement, toi, file vite... que le colonel ne te retrouve pas ici.

—Et, à demain matin, nous deux...

—Oui, on ira te faire visite... puisque ça va être tout le temps ton jour de réception, pauvre vieux... Bah! ça se tirera quand même... Adieu Gauthier.

—A demain.

Et Jean rentra rue du Champ-de-Mars "par le chemin le plus direct" comme cela est prescrit aux officiers subissant des arrêts.

...

Pendant ce temps, le colonel de Restaut, après avoir intimé l'ordre aux deux musiciens de reprendre immédiatement une danse quelconque et dit à ses jeunes lieutenants d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

—Coupons court à ce sot incident, messieurs... je vous prie de faire danser ces demoiselles...

... Pendant ce temps, il avait regagné son cabinet, où il allait retrouver Henri et son père.

Le comte d'Etterbach, d'ailleurs, ne l'avait pas attendu pour dire — entre quatre yeux — à son fils ce qu'il pensait de son équipée...

— Tu t'es conduit comme un brutal et comme un malappris.

— Avant de parler ainsi, répondait Henri tout vibrant de colère, attends au moins de savoir les raisons que j'ai...

— ... d'offenser ton oncle en faisant naître chez lui une querelle scandaleuse?...

— Les querelles naissent au hasard de la rencontre des adversaires...

— Si tu avais un différend avec ce monsieur, c'est partout ailleurs qu'il fallait le régler... oui, partout ailleurs que chez ton oncle... pendant une soirée... une soirée donnée par le colonel de Restaut... où tu vas, toi, attaché à l'ambassade allemande, toi, constellé de tous les ordres militaires que j'ai eu la faiblesse de te laisser collectionner... où tu vas provoquer — car je sais bien que c'est toi qui l'as provoqué — un officier français... un officier en tenue... toi... un Allemand!... Ce serait de la folie si ce n'était pas, hélas! une maladresse qui m'humilie... qui me révolte... et dont je ne sais pas, maintenant, quelles seront les conséquences!

— Oh! bien simples. Je me battraï avec ce monsieur... puisqu'ici on trouve tout naturel qu'un comte d'Etterbach croise le fer avec un Gauthier... Et le moment où je l'aurai tué sera le plus beau moment de ma vie...

— Seulement, il faut ajouter, mon cher, que ce sera le dernier de ta carrière... parce que tu auras donné la preuve retentissante que tu n'as ni correction, ni mesure, ni tact, ni prudence... ni aucune des qualités qu'on exige d'un homme occupant les fonctions où tu aspires...

— Eh bien, je suis officier de réserve... je me ferai commissionner dans un régiment...

— Et ce que tu dis comme une bravade est la seule parole sensée qui, depuis bien longtemps, soit sortie de ta bouche... Oui, tu n'es bon qu'à faire marcher au pas des brutes que tu brutaliseras à ton aise...

... Mais toi... rester attaché à l'ambassade en France! Allons donc!... Retourne vite en Allemagne, mon cher... ce sera très douloureux pour ta mère — mais pour moi, un fameux souci que je n'aurai plus!

C'est à ce moment que le colonel de Restaut entra dans son cabinet.

Il était très nerveux, lui aussi... contenant mal sa colère...

— Mon cher beau-frère, fit-il au comte d'Etterbach, je sais, sans que vous avez besoin de me le dire, comment vous jugez la conduite de votre fils.

— Mon cher Restaut, Henri le sait également... Je viens de m'en expliquer avec lui.

— Seulement, ce qu'il ne sait pas, ni vous non plus, c'est ce que je vois arriver, moi...

Il eut un geste de furieux dépit...

— Sacré gamin!... murmura-t-il...

Mais se contenant aussitôt:

— De cela, nous parlerons tout à l'heure. Auparavant, il faut que je sois un peu mieux au courant.

Et s'adressant à son neveu, d'un ton qui n'était pas précisément bienveillant:

— Je suppose que tu auras au moins la franchise de ta grossièreté. Quelle est la cause de cette altercation?

— C'est une affaire particulière entre monsieur Gauthier et moi...

— Je m'en doute. Laquelle?

— Mais mon oncle... vous me demandez là...

— Oh! je t'en prie, pas d'échappatoires... Cette affaire particulière est en train de révolutionner mon régiment... Quand on choisit le terrain que tu as jugé bon de te mettre sous les pieds, les affaires particulières deviennent des affaires publiques... et elles en prennent les conséquences... Et comme je vais avoir à intervenir, je t'invite à parler.

— Monsieur Gauthier s'est permis de circonvenir une jeune fille à laquelle je faisais l'honneur, eh oui, parfaitement, l'honneur de demander sa main.

— Mademoiselle de Rovell!... s'écria le comte d'Etterbach...

— Ah! oui, fit le colonel... on m'a raconté que tu lui avais manifesté l'intention... J'avoue même m'être étonné que ton père et ta mère te donnent leur consentement...

Il se tourna vers le comte:

— Il est bien jeune, mon cher ami... et de son excessive jeunesse il vient de vous donner une preuve!... Mais enfin... j'ai tort de m'immiscer là-dedans... tort aussi de sortir de la question qui nous occupe...

... Comment as-tu su qu'il la "circonvenait"?

— C'est bien simple... Jacqueline venait de me le dire.

— Oh! et à quel titre se mêlait-elle de cela?

Le colonel avait posé cette question d'un ton si sévère qu'Henri, effrayé pour sa cousine:

— C'est mademoiselle de Rovell qui l'avait chargée de m'apprendre...

— Quoi?...

Il eut, lui aussi, un geste de dépit...

Dieu, que c'était humiliant à avouer...

Mais enfin celui-là, plus que tous les autres, avait les qualités de ses terribles défauts.

Et il avoua franchement:

— Qu'elle déclinait l'honneur que je lui faisais, parce qu'elle aimait une autre personne.

— Et que cette personne était?...

— Jacqueline ne me l'a pas dit... mais moi je l'ai deviné...

— A quoi?

— Parce que je les ai vus ensemble.

— Alors... tu es allé à M. Gauthier?

— Oui.

— Pour lui dire quoi?

— Eh! je ne sais plus!... Naturellement, ce n'était pas des choses aimables... J'étais outré, moi, de me voir préférer un individu...

— Je te défends de parler ainsi de mes officiers. Ils se valent tous... ils te valent tous... Je suis bien aise de te le dire devant ton père qui n'ignore pas, lui, que chez nous, l'armée est une grande famille où, à mérite et à courage égal, il y a l'égalité absolue de la considération et du respect...

... En somme, t'avait-il supplanté, le lieutenant Gauthier?...

— Non.

— Avant que tu ne vinsses... il avait déjà fait part à mademoiselle de Rovell de ses intentions?

— Oui.

— Qu'elle avait bien accueillies?

— Oui.

— Je comprendrais alors qu'il t'eût cherché querelle, lui... Mais toi... que lui reprochais-tu?... Que t'avait-il fait?

— Eh bien, si j'ai eu tort, je suis là pour en supporter les conséquences... Je suppose bien qu'ils se battent, vos officiers...

— Henri! s'écria violemment le comte d'Etterbach.

— Laissez, mon cher ami, fit le colonel... En ce moment, cela se passe en famille... et je n'ai qu'à vous plaindre, parce que vous devez éprouver un grand chagrin... vous qui n'êtes que générosité, courtoisie, bienveillance...

— Mais c'est que vous m'exaspérez aussi, s'écria Henri, avec la rigueur de cet interrogatoire!... On finit par dire des mots qui dépassent la pensée... Je ne leur en veux pas, moi, à vos officiers... ils ont toujours été très gentils avec moi... Il ne s'agit pas d'eux... Et ce n'est pas parce que M. Gauthier est officier... ou même parce qu'il est Français... que j'ai une querelle avec lui...

... Et puis il m'a dit de son côté des choses très blessantes... des choses que je ne lui pardonne pas... des choses qui m'outragent dans ma nationalité... Je suis aussi un officier, moi... Mon père prétend même que je ne suis bon qu'à ça... Eh bien, officier contre officier, on s'aligne...

— Seulement, mon ami, cette fois, on ne s'alignera pas.

— Parce que?...

— Parce que je crois être ici en parfait accord avec ton père en te... tiens, tu vois, j'y mets des formes... en te priant de ne pas donner suite à cette affaire.

— Reculer devant un officier français... Ah! non... vous me feriez rire, mon oncle.

— Ce duel aura un déplorable retentissement. Dans les conditions où cette lamentable aventure s'est engagée, tous les journaux vont la raconter — et avec quels commentaires!...

... Etterbach vous voyez cette équipée de gamin transformée en une provocation, par un attaché de votre ambassade, à tous mes officiers...

— Je le lui disais avant votre arrivée...

— Et puis... notre parenté alimentant les chroniques... éveillant les suspensions... déchainant les calomnies...

... Oui, méchant gamin, car tu n'es que cela, tous mes officiers sont en effervescence à cause de toi... ta mère, ta tante et ta cousine pleurent... et demain on viendra me signifier de choisir entre ma carrière et mes relations avec les tiens... Voilà où va me mener ce duel.

— Comment l'empêcher, demanda anxieusement le comte d'Etterbach... C'est monsieur Gauthier qui, s'il n'en reçoit pas, va envoyer des témoins...

— ... Que votre fils ne songe qu'à devancer par les siens...

— Ah! je vous certifie bien, Restaut, d'abord que ce fou ne prendra pas cette initiative... et qu'ensuite... si par le plus grand des hasards, il n'avait pas à répondre, comme un galant homme doit

le faire, à une provocation qui, malheureusement me semble certaine... vous n'entendriez plus parler de lui... J'en ai assez, moi aussi.

—Que voulez-vous dire, Etterbach? demanda à son beau-frère le colonel de Restaut, assez étonné.

—Je dis que, dès à présent, mon parti est pris, Henri quittera la carrière diplomatique, et entrera comme officier dans un régiment où je souhaite qu'il ne me donne pas les ennuis qu'il m'a causés ici, par des défauts, je le vois, irrémédiables.

—Seulement, fit Henri, les sourcils froncés, j'espère bien que tu ne me feras partir qu'après cette affaire réglée... Ce n'est pas en fuyant monsieur Gauthier que j'entends entrer au régiment.

—Ton père, lui répondit sévèrement le colonel, pas plus que moi, ne te demandera jamais rien de contraire à ton honneur...

—...Que je prétends ne pas voir discuter par le plus pointilleux de mes nouveaux camarades...

—Soit. Mais ce que je te demande, moi, ce que j'exige, c'est que tu ailles attendre chez toi... sans manifestation aucune... sans vantardises à l'ambassade... sans bravades pouvant arriver aux oreilles de qui que ce soit,—c'est que tu ailles attendre dans une attitude passive,—la suite que donnera à cette affaire, le galant homme que tu as gravement offensé.

—Oh! je la connais bien, cette suite...

—C'est possible, mais tu n'as qu'à la subir... passivement...

... Et moi, mon cher Etterbach, j'espère encore, pour moi, pour vous, pour les nôtres... pour un intérêt supérieur, peut-être, et que vous apercevez maintenant aussi nettement que moi,—j'espère bien la rendre moins néfaste que ne le désire sottement ce dangereux écervelé...

—Il sera fait selon votre désir, mon cher Restaut,—et c'est avec une entière confiance que je remets cette affaire entre vos mains.

—Mais je vous préviens, s'écria Henri, que sur le point d'honneur, je serai intraitable...

—Ton honneur, sacré moutard, j'en ai plus de souci que toi-même... et je n'oublie pas, moi, ce que tu oublies beaucoup trop: que tu as du sang des Restaut dans les veines... Et, mille tonnerres, ce n'est pas aujourd'hui que j'en suis flatté!...

...Je vous demande pardon, Etterbach...

—Non, mon cher... Et ce n'est pas à vous que je peux reprocher l'humiliation que j'éprouve en ce moment...

...Soyez sans inquiétude, Henri se conformera... entièrement... à vos prescriptions... Et il va, pour commencer, quitter le bal sans repasser par les salons...

...Tu entends...

—Je m'en vais... soit... mais reculer devant ce Gauthier... Ah! non... non, par exemple!

Et, d'un geste violent, poussant une porte qui s'ouvrait sur un passage de service, il sortit du cabinet de son oncle.

Il était familier avec les aménagements intimes de l'hôtel de Restaut...

Sans rentrer dans le grand vestibule, il se fit donner son pardessus et sa canne que Constant alla lui chercher dans un coin du vestiaire et qu'il lui apporta en maugréant entre ses dents...

—Espèce d'esbrouffeur... le voilà qui se trotte à l'anglaise... Ce que je rigolerai si monsieur Gauthier lui en allonge dix-huit pouces dans le ventre...

Et l'instant d'après, Henri d'Etterbach était dans la rue de Grenelle... où, calmé un peu, tout de même, par la fraîcheur de la nuit...

—Oui... murmura-t-il, j'ai peut-être été bête de m'emballer... J'ai mis les torts de mon côté...

Mais faisant rageusement sonner, d'un violent coup de canne, le bitume du trottoir:

—Et puis, je m'en moque... Et puis je l'attends, l'autre... Et puis ça me fera plaisir de le démolir...

Sa canne frappa le bitume encore plus rageusement:

—... de lui démolir son gigola... à elle...

.....

XI. AUX ARRÊTS

C'est aussi dans un violent état de surexcitation que le sous-lieutenant Gauthier, obéissant à l'injonction de son colonel, avait quitté l'hôtel de Restaut pour se rendre chez lui où, jusqu'à nouvel ordre, il devait garder les arrêts.

Il n'avait d'ailleurs qu'à faire quelques pas dans la rue de Grenelle, tourner par la petite rue Duvivier et il arrivait à son hôtel meublé, qui n'était pas à trois cents mètres de l'hôtel de Restaut.

Quand il marchait d'un bon pas, il mettait tout au plus trois ou quatre minutes pour accomplir ce court trajet.

C'est donc presque aussitôt après avoir quitté son camarade Duperroux que Jean rentrait dans son petit rez-de-chaussée de la rue du Champ-de-Mars.

Instinctivement—presque inconsciemment—il alluma sa lampe.

Et il se laissa tomber dans le grand fauteuil Voltaire... celui où Thérèse avait passé de si longues heures de songerie et d'épouvante... celui où il avait, lui... les yeux mi-clos... évoqué de si chers espoirs...

...Celui où, maintenant, il oubliait presque son angoisse, pour ne se rappeler que sa colère et son retentissement.

Cet insolent... qui l'avait outragé... qui avait insulté à son uniforme et à son pays...

...Qui, devant Charlotte, l'avait humilié, du haut de sa noblesse et de sa morgue, en lui disant... en lui répétant que dans ce salon il était un intrus... que dans ce monde, il était un parvenu... toléré peut-être... mais tenu à distance comme un inférieur... un être sans conséquence... un être pétri d'un limon de rebut...

Devant Charlotte!...

Et il s'oubliait à murmurer distinctement:

—Oui, je te les ferai payer cher tes insolences et tes bravades... Oui, je te montrerai qu'on peut être le petit-fils d'un maréchal ferlant et te donner la leçon que tu mérites... en dépit des feld-maréchaux et des margraves et des burgraves dont tu descends...

Devant Charlotte!...

Et il se demandait maintenant avec un frisson:

—Que va-t-il arriver de tout cela?...

Charlotte... il croyait toujours... il croyait fermement en elle.

Son regard d'adieu avait été un regard de suprême promesse...

Mais comme, à présent,—ah! par la jalousie, par la cruauté, par la lâcheté de cet Etterbach!—comme, à présent, l'avenir devenait redoutablement incertain!

Monsieur de Rovel, exaspéré par ce scandale, lui avait—et avec quel dédain!—lui avait signifié qu'il saurait mettre bon ordre à toute tentative de rapprochement...

Madame de Rovel, l'adversaire irréductible,—celle qui ne devait rien apprendre qu'au dernier moment,—quand tout serait convenu,—madame de Rovel était en train de se renseigner... à fond...

Et si un espoir était resté, de faire revenir sur sa détermination le père de Charlotte... maintenant qu'il retombait sous l'influence de la baronne... cet espoir était aussi perdu.

...Et l'après, que Jean s'était imaginé qu'il trouverait, peut-être, chez madame de Restaut... chez sa fille... et qui sait, chez son colonel!... Perdue encore cette espérance!

Celui avec lequel il allait croiser le fer... celui qu'il avait maintenant un âpre désir de frapper... d'étendre à ses pieds... blessé... mort... oui, mort!... celui-là, c'était le neveu de madame de Restaut... c'était le cousin germain de mademoiselle Jacqueline!...

Et elles l'aimaient, cet Henri d'Etterbach, dont elles ne voyaient pas les tares intellectuelles... dont elles ne voulaient pas voir l'arrogance et le dédain... même quand il leur parlait... à elles... à sa tante... à sa cousine!...

Elles l'aimaient... elles raffolaient de lui... Et si, jusqu'à ce jour, il y avait eu, dans cette maison, un peu de sympathie pour le lieutenant Gauthier... ah! comme cette sympathie—déjà—venait de se changer en répulsion!...

Et voilà qu'il se prenait à oublier tous ses autres crève-cœur pour s'hypnotiser sur cette pensée:

—Maame de Restaut... qui était si adorablement bonne pour moi... qui me parlait... comme une mère... dans cette petite loggia où j'avais tant de joie profonde à causer quelques instants avec elle...

...Finis aussi, cela... finis à jamais!...

Et ce mot qu'il avait prononcé tout haut le ramenait à d'autres joies... ah! bien plus vibrantes... bien plus éperdues, sinon plus profondes... et qu'il voyait aussi se perdre... disparaître...

Où... quand... reverrait-il Charlotte?

Les soirées de l'hôtel Restaut... Il n'y fallait plus songer... Cette maison lui était fermée désormais...

La petite villa rose, à Nogent... Oui, c'est là qu'il irait parler de Charlotte et dire à la malade étendue dans son fauteuil ses chagrins... ses tourments... ses espoirs si vagues à présent... et son courage... son courage qui ne faiblirait pas.

Mais là, il ne reverrait plus jamais la chère adorée...

Son père—sa mère surtout—ne l'y laisseraient plus revenir...

Et alors... il se le demandait en une irritation d'angoisse:

—Où?... Quand?...

Et il était là... hanté maintenant par cette obsession... projetant des rencontres... des combinaisons qui lui apparaissaient aussitôt irréalisables... folles...

Lorsqu'il releva brusquement la tête... Son modeste appartement était au rez-de-chaussée.

Et il semblait à Jean qu'aux persiennes fermées d'une de ses fenêtres, on frappait à petits coups précipités...

—Mais, fit-il... c'est bien ici qu'on vient de frapper.

Et comme il entendait toujours ce battement précipité... nerveux...

—Voyons ce que c'est...

Il alla ouvrir...

Mais il eut aussitôt un cri étouffé...

Une voix bien connue... une voix adorée s'élevait... toute frissonnante...

—Jean... c'est moi...

—Oh!...

Il avait follement entr'ouvert la persienne.

—Charlotte!...

—Avant d'entrer, j'ai voulu m'assurer si vous étiez rentré vous-même...

—Ah! ne restez pas dans la rue... venez...

Il était dix heures et demie, tout au plus... La porte de la maison n'était pas encore fermée...

Et pendant qu'il courait ouvrir à l'inspérée... à la téméraire visiteuse,—celle-ci se glissait dans l'allée...

Elle était maintenant chez lui... dans la modeste chambre qui, lorsque l'alcôve là-bas restait close prenait l'air d'un petit salon...

Et lui... tout ravi... tout oppressé... tout effrayé.

—Vous... vous ici!...

A la lueur rose de la lampe, il pouvait à présent bien la voir...

Elle était enveloppée d'un grand manteau qui lui servait de sortie de bal et dont elle avait relevé le capuchon sur ses admirables cheveux noirs...

Car elle était nu-tête... telle qu'il l'avait tenue tout à l'heure dans ses bras pendant cette valse si déplorablement achevée...

Son grand manteau qui s'était écarté pendant qu'elle lui tendait ses bras encore gantés de blanc... son manteau ne cachait plus sa robe de voile... sa robe claire... un peu décolletée... d'où sa tête brune semblait sortir... comme d'un calice entr'ouvert...

Et pendant qu'il répétait, éperdu.

—Charlotte adorée... vous n'avez pas craint!... Comment êtes-vous venue?... Comment allez-vous partir?... Ah! je vous aime tant que je ne voudrais pas... pour rien au monde... qu'un soupçon seulement...

—Je me suis échappée du bal... personne ne m'a vue sortir... J'y rentrerai tout à l'heure sans qu'on se soit douté de mon absence...

—Ah! chère vaillante... chère folle... vous me faites frémir... Et vous me donnez tant de joie...

—J'ai profité d'un moment où mon père et maman entraient dans la loggia pour causer avec madame de Restaut et madame d'Etterbach... Vous devinez de quoi ils vont parler... Ils en ont pour un moment... J'en ai profité...

—Et vous êtes venue...

—C'est si près... Tous les magasins sont ouverts... Il y a du monde dans les rues... C'était sans danger...

...Et puis, laissez-moi vite vous dire:

...Jean... mon cher Jean... Je suis vôtre... Je n'appartiendrai jamais à un autre qu'à vous... La séparation... l'absence... rien n'y fera... Et je vaincrai... oui, j'en ai le ferme espoir... je vaincrai les résistances de mon père... Mais il faudra m'en donner le temps...

—Ah! s'écria-t-il, qu'importe le temps des épreuves, si je suis sûr que votre âme est fidèle... si je me dis: notre peine est passagère... Qu'importe la nuit quand on attend l'aube...

—Notre nuit sera peut-être encore bien longue, mon pauvre Jean...

—L'aube viendra, n'est-ce pas?

—Oui, Jean...

—Alors, je vous le répète, dans la joie de mon cœur: Qu'importe!

—Oui, qu'importe!... Et, maintenant, vite... écoutez-moi:

...Je ne vous demande rien qui puisse porter atteinte à votre honneur de galant homme et de soldat... C'est aussi avec toute ma fierté que je vous aime, Jean... Mais je vous le dis dans mon angoisse: ce serait le désespoir de toute ma vie s'il y avait un mort entre nous deux... Soyez généreux, Jean... il a une mère qui l'adore...

—Vous lui sauvez peut-être la vie en ce moment, fit-il avec un sourire où il y avait aussi un soupire... Il m'a cependant odieusement outragé... Et puis j'ai une autre raison... plus grave encore... d'être pour lui sans pitié...

—C'est un pauvre fou...

—Bien dangereux, alors... Je le ménagerai... c'est promis... je le ferai aussi pour les Restaut...

—Oui... si vous pouviez garder leur amitié...

—Vous ne la trouvez pas bien aventureuse?

—Qui sait... Ah! je voudrais tant que cette porte ne vous fût pas fermée...

—A la grâce de Dieu...

—Dans tous les cas... allez quelquefois à Nogent... parce que moi... c'est fini... pour longtemps...

—Oh! Charlotte, il n'y avait pas besoin de me le demander...

—Et puis, attendez de mes nouvelles... attendez patiemment... Je ne sais pas encore comment je pourrai vous en donner... J'ignore absolument ce qui va se passer quand nous rentrerons à la maison...

—Pauvre chère aimée...

—Ne me plaignez pas, Jean. Moi aussi j'emporte de la joie dans mon cœur... mais vous... ayez patience...

—Et confiance oui... ma bien aimée...

Il tenait toujours dans les siennes ses petites mains gantées...

—Charlotte... supplia-t-il... en l'attirant doucement à lui... Charlotte... pour me donner un grand bonheur... un grand courage...

Elle ferma à demi ses yeux noirs...

—Alors... Jean... c'est le baiser de nos fiançailles...

—Le baiser qui nous engage à jamais.

—A vous... ou à personne!

—A vous... jamais qu'à vous!

Et, pour la première fois, les lèvres qui tremblaient se rencontrèrent avec des lèvres frémissantes qui venaient sceller éperdument un pacte de foi et d'amour...

—Adieu, maintenant... je pars...

—Déjà!...

Mais il se reprenait aussitôt.

—Non... c'est mal ce que je dis... c'est égoïste... Partez, oui... partez vite... Pauvre chère, vous n'êtes peut-être que trop restée...

Elle ramena son capuchon sur ses cheveux... se blottit dans son grand manteau...

—Je vais vous accompagner, faisait-il.

—Non...

—Pourquoi?

—Dans cet accoutrement... personne, j'en suis sûre, ne pourra me reconnaître... Je ne cours donc pas plus de risque que tout à l'heure...

—Je serai plus rassuré...

—Et vous... qui vous heurteriez, au premier pas, contre un de vos supérieurs... car ils s'en vont de bonne heure, eux... Vous êtes aux arrêts...

—Ah! je l'avais oublié!...

—Mauvais soldat, fit-elle en souriant...

Et bien tendrement:

—Adieu... je vous aime.

—Charlotte adorée...

Et il resta penchée à sa fenêtre, jusqu'au moment où il vit disparaître au coin de la rue celle qui laissait dans cette chambre le parfum subtil de ses admirables cheveux.

Quelques minutes après, la fugitive remontait furtivement le perron de l'hôtel de Restaut...

Mais à son grand étonnement, elle trouva le vestibule presque encombré...

On aurait dit que tout le monde s'était donné le mot pour partir à la fois...

Cette soirée, si tapageusement interrompue, n'avait pu se réorganiser... elle se terminait en déroute; par la fuite de tous ceux qui devaient un drame de famille, là-bas, dans cette loggia dont on avait brusquement refermé les grandes portes vitrées...

Et voilà que Constant, qui avait aperçu Charlotte:

—Ah! mademoiselle, s'écria-t-il, où étiez-vous donc? Depuis un grand moment on vous cherche.

—Mais fit-elle avec un terrible battement de cœur... mais, j'étais là-bas... dans le jardin... Je ne me doutais pas... Je suis un peu souffrante... Qui donc me cherche?

—Madame la baronne de Rovel...

—Ma mère!...

—Et elle est dans une inquiétude... Vous feriez peut-être bien, mademoiselle, d'aller la rassurer... Ah! tenez... la voilà...

La baronne, en effet, toute fébrile... braquant dans tous les coins son face à main dont jamais le secours ne lui avait été si nécessaire, apparaissait dans l'entre-bâillement d'une porte...

Déjà, elle avait aperçu sa fille qui tenait encore son manteau à la main.

Elle avait couru à elle...

—D'où viens-tu, malheureuse? lui avait-elle demandé à voix basse.

—Du jardin... Je suis malade.

(A suivre)

Les Dangers du Retour de l'Age sont Éliminés avec les "Pilules Rouges"

Toutes les femmes devraient y avoir recours.—Encore un fait qui s'impose à l'attention de celles qui pourraient douter de l'infailibilité de ce remède populaire, le parfait guérisseur moderne.

— Certificat de Madame Ulric Latulippe, 419 rue Forsyth, Montréal

L'échec le plus redoutable ou s'ébranlent d'ordinaire même les plus robustes santés féminines, c'est bien, sans contredit, l'époque communément appelée "Retour de l'Age".

Une femme peut avoir évité heureusement, jusque-là, les divers écueils qui sont autant d'embûches que sa constitution ne surmonte que difficilement ; mais vient l'époque critique, ses forces cèdent inévitablement. Une telle transpiration ne peut s'opérer sans que l'organisme en soit affecté.

Après la quarantaine, la femme doit donc redoubler de prudence et avoir de réels égards pour sa santé qui est en jeu. Il n'est permis à aucune d'elles, d'ignorer la gravité des événements qui vont, pour ainsi dire, la transformer, physiologiquement parlant.

D'un autre côté, nous ne voulons pas jeter le cri d'alarme, ni prêcher en optimiste. La vérité est qu'il n'y a pas lieu de s'effrayer. Simplement il importe qu'une femme ayant atteint la période de retour, sache bien qu'il lui incombe des obligations particulières, des devoirs, dirons-nous, car chacun doit veiller à la conservation de sa santé. Non, personne n'est maître de sa vie, et ce qui tient notre destinée nous en demandera compte.

L'âge critique s'annonce tout d'abord par une déperdition de forces, puis certaines lassitudes dans tous les membres. Des engourdissements paralysent plus ou moins sensiblement les extrémités ; les nerfs deviennent plus irritables ; l'appétit et le sommeil défectueux. Ça et là surgissent des douleurs : dans le dos, les côtés, les hanches, etc.

D'autres indices annoncent aussi l'approche de cette époque tant redoutée, mais qui n'offre tout de même aucun danger aux femmes qui savent se prémunir convenablement contre le mal.

En pareille occurrence, la seule chose à faire est bien d'employer les merveilleuses Pilules Rouges. Tel est l'idéal des préservatifs et le remède tout indiqué aux femmes qui souffrent déjà cette infinité de maux causés par le retour de l'âge.

C'est par légions que surgissent aujourd'hui les adeptes des Pilules Rouges. Celles qui en font usage ne peuvent que les recommander et en faire l'éloge le plus chaleureux.

Sans les Pilules Rouges, bien des tombes, dont le spectre a jeté l'épouvante dans de nombreuses familles, ne se seraient jamais fermées sur de braves épouses et sur des mères dévouées.

Pour l'amour de ceux que vous chérissez, par pitié pour vos enfants et au nom de la saine morale, réfléchissez un peu, Mesdames, et prenez soin de votre santé, soyez prudentes.

Les Pilules Rouges vous débarrasseront de tous ces troubles qui vous affligent. Elles vous éviteront de plus grandes douleurs et vous ramèneront bientôt à la santé. Il en sera de vous comme des milliers d'autres femmes que les Pilules Rouges ont soulagées instantanément et guéries d'une façon permanente.

"Lorsque je me présentai, dit Mme U. Latulippe, aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, j'étais vraiment dans un état pitoyable. Il y avait alors quatre ans que je souffrais des troubles du retour de l'âge.

Avant de m'adresser à ces Médecins j'avais déjà subi le traitement de deux autres docteurs. Comme ma santé déclinait toujours et que la force du mal empirait, c'était donc là mon seul espoir possible de guérison. Et je ne fus pas déçu.

Aussitôt que je commençai à prendre des Pilules Rouges, je constatai un changement favorable dans mon état de santé. Si bien qu'au bout de six mois à peine j'étais une toute autre femme, guérie, même toute rajeunie !



Madame ULRIC LATULIPPE, 419 rue Forsyth, Montréal

Depuis lors ma santé est demeurée parfaite et je n'ai jamais eu recours à autre chose qu'aux Pilules Rouges."

— Madame Ulric Latulippe, 419 Forsyth, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Adresser vous par lettre ou personnellement, au No 274 rue St-Denis, si vous désirez avoir des conseils. Les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine vous donneront, tout à fait gratuitement, les informations voulues pour l'emploi des Pilules Rouges et vous indiqueront aussi tous les traitements à votre guérison.

DEFIÉZ VOUS.—Les Pilules Rouges sont toujours vendues en boîtes de 50 pilules. Chaque boîte est recouverte d'une étiquette imprimée en rouge sur du papier blanc. Les Pilules Rouges, que les marchands vous vendent à l'once, au 100 ou à 25c la boîte ne sont pas les nôtres : ce sont des imitations, car jamais nos Pilules Rouges ne sont vendues de cette manière.

Ces charlatans qui se font appeler docteurs, passant par les campagnes, allant de maison en maison, se disant envoyés par la Cie Chimique Franco-Américaine, sont des imposteurs toujours, car jamais nos médecins ne sortent de leurs bureaux de consultations pour soigner les femmes malades.

Si votre marchand n'a pas les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, envoyez-nous 50c pour une boîte, ou \$2.50 pour six boîtes ayant bien soin de faire enregistrer votre lettre contenant de l'argent, et vous recevrez, par le retour de la maille, les véritables Pilules Rouges.

Adresser toutes vos lettres : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274, Saint-Denis, Montréal.

SAVON "BEL-PO"



Le savon BEL-PO, avec ses propriétés légèrement antiseptiques, son parfum élégant, sa pureté, son manque d'alcalinité, est très recherché, car il guérit infailliblement toutes les petites maladies de la peau, telles qu'éruptions, irritations, qui font le désespoir d'un si grand nombre de femmes. Il est souverain contre les gerçures légères, les démangeaisons, les rougeurs de la peau. Il conserve au teint sa fraîcheur et donne à la peau de la douceur et un éclat velouté. Pour la toilette du bébé il est incomparable. Son parfum, aidé de ses propriétés antiseptiques, le fait rechercher par les mères soucieuses du bien-être de leur bébé.

La délicatesse de son parfum, l'efficacité de son anti-septie, assurent au savon BEL-PO une supériorité incontestée sur les produits ordinaires. On pourra donc l'employer pour la toilette, la chevelure, la barbe, le bain, aussi bien que pour les petites maladies de la peau.

ONGUENT "BEL-PO"

Pour les Maladies de la Peau

Les causes générales des maladies de la peau sont : la faiblesse de la constitution, les scrofules, la syphilis, la mauvaise digestion, la débilité générale, la mauvaise nourriture, le manque d'air et d'exercices, la dentition chez les enfants et la délicatesse de la peau. La malpropreté en est aussi souvent une autre, et c'est pourquoi il est de la plus haute importance que les personnes qui souffrent de quelque maladie de la peau veillent attentivement au soin de leur corps, se lavent souvent, toujours avec de l'eau chaude et un savon antiseptique, comme le savon BEL-PO.

Le traitement des maladies de la peau diffère peu, malgré que ces maladies soient variées. Comme traitement local, il n'y en a pas de meilleur que l'application de l'ONGUENT BEL-PO une ou deux fois par jour, sur les parties malades, après qu'elles ont soigneusement été lavées avec le savon BEL-PO.



Le Savon et l'Onguent "BEL-PO" sont vendus chez tous les marchands et pharmaciens au prix de 25c chacun ou six pour \$1.25, ou douze pour \$2.25. Envoyés par la poste sur réception du prix.

Cie Chimique Franco-Américaine, 274, Rue St-Denis, Montreal.

Casse-Tête Chinols du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 519

Une tapisserie

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, F Bernier, L Blais, U Boudreau, R Bréard, J B Brunelle, J Dauphinais, M Desjardins, E Gaudreau, J Girouard, W Lapiere, O Leroux, L Noël, A Sicotte, Mlle C Bald, O Bergevin, A Desjardins, M L Ouellet, A Poirier, P Veaudry, MM U Archambault, L A Boisseau, A Cadieux, L Fortin, A Gagné, A Gagnon, J Lamothe, A Monette, J Tanguay, Montréal; A Bouchard, Bienville; Mme A Richard, Boulevard St-Denis; Mmes J C Légaré, Ed Lévesque, Chicoutimi; Mlle A Marchesseault, Coaticook; Mlle M J Avery, Granby; Mlle A M Rheault, Lac au Sable; Mlle A Paradis, Lac Mégantic; Mlle B LeSage, L'Assomption; Mme F T Carrier, Lévis; O Alie, Maniwaki; M A Beauchemin, Mariville; Mme L E Fournier, Mlle I Dion, Notre-Dame de Lévis; Mme C Scott, Ormstown; Mmes M Lepage, G Sawyer, MM O Goulet, L F Goyette, Ottawa, Ont; Mme C Blouin, Mlle A Gagné, M W G Clavet, Québec Mme J A Michaud, Rivière du Loup; E Fradet, Scott Junction; Mlle P Bouchard, M W Dionne, St-Alexandre; L E Mas-sé, St-Césaire; Mlle M Melançon, St-Guillaume d'Upton; Mme J E LaFarge, Ste-Hélène de Chester; J Champagne, St-Jean Matha; Mlle M L Picard, St-Pascal; Mlle A Bilodeau Inst, St-Raphaël; E Plante, St-Raymond; Mlle A Durand, St-Sauveur de Québec; Mlle H Lapointe, Ste-Thècle; Mlle C Rouleau, St-Thomas; G A Prince, Tecumseh, Ont; L Rionx, Trois-Pistoles; Mmes G Lafontaine, H Z Lord, M J A I, Doncarlef, Trois-Rivières; Mme I, Couillard, Victoriaville; Mlle B Wis-sell, Ville St-Louis; Mlle E Amyot, Winnipeg, Man; Mme A Gagné, Augusta, Me; L A Olivier, Central Falls, RI; Mlle I B Paquet, Cohoes, N Y; J B Paquette, Haverhill, Mass; Mme H Lebon, Mlle V Bessette, MM J B Boutin, E C Prévost, Holyoke, Mass; Mmes M Lavallée, V Métivier, Lawrence, Mass; Mme J Bélanger, Mlle F Rivard, Lewiston, Me; Mmes G Crevier, L Fréchette, Lowell, Mass; C Guimond, Lynn, Mass; J Gravel, Manchester, NH; Mlle L St-Laurent, Na-

shua, NH; Mme C Muro, MM J M Dossat, S Fouché, Nouvelle Orléans, Le; C C Martin, Phenix, RI; W Turgeon, Somersworth, N H; Mlle A Flamme, St-Hilaire, Minn; O Deshaies, Taftville, Conn; Mlle E Poirier, Ware, Mass; Mme A Chenette, M E Bérard, Woonsocket, RI; Mme J E Pelletier, Mlle R Brochu, A Tremblay, Worcester, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme F Bernier, Montréal; Mlle Anne Marie Rheault, Lac au Sable, Qué; Oscar Alie, Maniwaki, Qué; J B Boutin, Holyoke, Mass; Mlle A Flamme, St-Hilaire, Minn.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des primes sont priées de se présenter au bureau du SAMEDI.

Concours Spécial du 1er Décembre

Le voyage de Philidor

SOLUTION

C'est l'ami de Philidor qui perd \$1.00 puisqu'il lui achète son billet du Mont-de-Piété pour \$1.50 et qu'ensuite pour avoir le \$2.00 il lui faut donner encore \$1.50 au Mont-de-Piété. Ayant déboursé \$3.00 pour en recevoir \$2.00 il perd \$1.00.

Ont trouvé la solution juste: Mmes J Dauphinais, J McKeven, R P Parenteau, Mlle C Gosselin, MM L A Boisseau, X Curot, J A Dorval, J U Guénard, Montréal; Mme D Richard, Boulevard St-Denis; Mlle B Côté, fille de Cléophas, Isle Verte; A Alain, Joliette; A St-Amour, Mont Tremblant; Mme A Fortin, Mlle Y Landry, G Sawyer, MM E Bourgeois, E Boutet, O Goulet, Ottawa, Ont; Mme C Blouin, Québec; W Dionne, St-Alexandre; Mlle M J Dallaire, St-George-Est; Mlle M Melançon, St-Guillaume d'Upton; Mme J E LaFarge, Ste-Hélène de Chester; Mlle H Lapointe, M R Chouinard, Ste-Thècle; Mlle C Girouard, Biddeford, Me; J B Paquette, Haverhill, Mass; Mme H Lebon, M E C Prévost, Holyoke, Mass; Mlle M Loring, Lonsdale, RI; Mlle L Fréchette, Mlle L Crevier, Lowell, Mass; Mlle L St-Laurent, Nashua, NH; C C Martin, Phenix, RI; Mlle A Flamme, St-Hilaire, Minn; M J Sénécal, Whitman, Mass; Mme A Chenette, M E Bérard, Woonsocket, RI; Mme J E Pelletier, Mlle A Tremblay, Worcester, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Xavier Curot, Montréal; Art Alain, Joliette; M R Chouinard, Ste-Thècle, Qué; J B Paquette, Haverhill, Mass; Mme Léandre Fréchette, Lowell, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de

nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des primes sont priées de se présenter au bureau du SAMEDI.

A l'hôtel Colzy-des-Pains, un voyageur, en rentrant le soir dans sa chambre, voit deux rats qui couraient sous le lit; il sonne et se plaint au garçon. Celui-ci sans s'émouvoir, crie dans l'escalier: "Envoyez immédiatement le chat au 23".

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM
"International Limited"

(Le train le plus luxueux et le plus rapide au Canada)
Part de Montréal à 9.00 a.m., tous les jours, arrive à Toronto 4.20 p.m., Hamilton 5.20 p.m., Niagara Falls 6.55 p.m., Buffalo 8.25 p.m., London 7.47 p.m., Detroit 9.50 p.m., Chicago 7.42 a.m. Café élégant et wagon Pullman sur ce train.

MONTREAL ET OTTAWA

(Trois heures chaque voyage.)

Part de Montréal à 8.30 a.m. 6.30 p.m. 7.30 p.m.
Part d'Ottawa à 8.30 a.m. 6.30 p.m. 6.50 p.m.
Wagons-palais sur tous les trains.
Wagon-refectoire sur le train partant à 5.00 p.m. d'Ottawa.

MONTREAL ET NEW-YORK

Part de Montréal à 8.45 a.m. 11.10 a.m. 7.40 p.m.
Arrive à New-York 8.00 p.m. 10.00 p.m. 7.18 a.m.
Wagons-palais sur tous les trains.
Wagons-dortoirs sur les trains de nuit.

MONTREAL, BOSTON
ET SPRINGFIELD

Quitte Montréal 9.01 a.m. Quitte Montréal 8.15 p.m.
Quitte Springfield 8.49 p.m. Quitte Montréal 8.15 p.m.

Wagons-palais et wagons directs sur les trains de jour.
Wagons-dortoir Pullman sur les trains de nuit.

A tous les jours. B tous les jours, dimanche excepté.
BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques. Téléphone Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.

LE PACIFIQUE
CANADIENTRAINS POUR BOSTON
ET LES POINTS DE LA NOUVELLE
ANGLETERRE

Quitte la gare de la rue Windsor à 9.00 a.m. et 7.45 p.m., tous les jours.
Arrive à Montréal à 8.15 a.m. et 9.15 p.m.
Trains directs. Pas de changement de chars.

COMMUNICATIONS DIRECTES ENTRE SPRINGFIELD ET MONTREAL

Départ de Montréal: 7.45 p.m., excepté dimanche.
Arrive à Springfield: 7.10 a.m., excepté lundi.
Départ de Springfield: 8.15 p.m., 2.10 a.m., excepté dimanche.
Arrive à Montréal, 8.15, excepté lundi.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
Tremblay Bros, 527 rue Bridge, Holyoke, Mass.; A. R. Vincent, 357 rue Main, Holyoke, Mass.; M. A. D. Rivest, Chicopee Falls; E. F. Payette, 377 rue Main, Springfield, Mass.; E. J. Gendreau, Indian Orchard.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville.
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, coin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.



Les trains quittent la gare Windsor comme il suit:
8.20 A.M. quotidien, excepté le dimanche.
7.40 P.M. quotidien.
Pour tous les points des Montagnes Adirondack, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points du Sud.

8.20 a.m. excepté le dimanche.
10.20 a.m. excepté le samedi et dimanche.
1.35 p.m. le samedi seulement.
5.10 p.m. excepté le dimanche.
7.40 p.m. quotidien.
9.45 a.m. le dimanche seulement.

Pour les billets, horaires, accommodation de chars Pullman et toutes autres informations, s'adresser au bureau de la ville.

130 RUE ST-JACQUES
H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,
Agent des billets pour la ville Agent général

Si des enfants tuberculeux sont un danger dans les écoles, comme il n'est que trop certain, en raison de la promiscuité des jeux et des études, aucun sacrifice ne doit coûter pour épargner aux enfants sains les risques de contamination.

Il y a des inspections établies pour des objets et des besoins moins pressants. L'inspection des enfants tuberculeux dans les écoles devrait primer entre toutes les inspections.

Deux amis se rencontrent.
—Eh té, mon pauvre vieux, comme vous avez l'air triste!
—Hélas! j'ai perdu mon père...
—Vous plaisantez!

Sur le boulevard, entre flâneurs.
—Il paraît, dit l'un, que le Vésuve s'est beaucoup affaissé.
L'autre souriant:
—Cela se comprend, il n'a fait que des cendres!
Horrible!

Bébé s'adressant à un monsieur au crâne poli et luisant, comme le plus pur ivoire:
—Dis donc, monsieur, demande-t-il, j'ai entendu comme ça papa qui disait à maman que si tu n'étais pas venu déjeuner ce matin, c'était que tu avais mal aux cheveux. Comment ça se fait-il que tu aies mal aux cheveux, puisque tu n'en a pas?

Guibollard a été renversé par une voiture, il a été piétiné par le cheval, que le cocher avait peine à retenir, et il s'en est fallu de peu que la roue lui passât sur le corps.
Le lendemain, il rend compte de ses impressions à un ami:
—Ah! mon cher, s'écrie-t-il, pendant une minute, j'ai passé un fichu quart d'heure.

Autour d'une grosse dot:
—Monsieur votre père vous a-t-il dit, mademoiselle, que je vous aime exclusivement pour vous-même?
—Oui, il me l'a dit. Et il a ajouté que, pour si bien mentir, vous deviez être moins bête que vous n'en aviez l'air.

Les enfants ont plus besoin de modèles que de critiques.

VIEUX NUMEROS
du SAMEDI

Le prix de tout numéro du SAMEDI antérieur à 1906, sera désormais de dix cents.

Coupon Prime du "Samedi"

Modes "May Manton"

PATRON No.....
(N'oubliez pas de mettre le numéro du patron que vous désirez avoir)

Age.....

Mesure du buste.....

Mesure de la taille.....

Nom.....

Rue..... No.....

Place.....

Prière d'écriture très lisiblement.

N'oubliez pas de toujours mettre le nom de la ville, village ou paroisse où vous demeurez. Cela est essentiel.
CI-INCLUS 10 CENTS. (Pour détails voir page 7.)



Petites Annonces du "Samedi"

CONDITIONS D'INSERTIONS

Nos PETITES ANNONCES se divisent en deux grandes catégories:

I. *Annonces privées*: (n'ayant aucun caractère commercial): 30 mots ou moins, 5 cents par insertion avec un coupon; 10 cents pour 31 à 60 mots, avec un coupon, etc.

II. *Annonces commerciales*: 10 cents et un coupon pour 30 mots ou moins, par insertion; 20 cents et un coupon pour 31 mots à 60 mots, etc.

Nous nous réservons toujours expressément le droit de refuser l'insertion de toute annonce, sans être tenus d'en donner les motifs.

Qu'on veuille bien noter qu'il nous est impossible de publier les petites annonces avant 15 à 30 jours de la date de leur réception.

Coupon des Petites Annonces

Accompagné de la somme de 5, de 10c ou plus, suivant le cas, ce Coupon donne droit à l'insertion d'une petite annonce dans le SAMEDI. (Voir conditions.)

Ce coupon est valable jusqu'au

19 janvier 1907.

AVIS AUX JEUNES DEMOISELLES qui désirent correspondre avec un jeune homme, bonne position, yeux noirs, affectueux qui promet beaucoup pour l'avenir. A la plus jolie carte il vous enverra un joli Kodak. Aux autres, réponse assurée sur de jolies cartes. Espérant que vous profiterez de ce concours je me souviens: Jean Paul Clavel, La Patrie, Co. Compton, Qué.

AVIS—Sur réception de 25c j'enverrai 1 doz. de cartes postales avec nom désiré écrit en brillant et des mieux fl. Adressé: *Brillantes Cartes Postales*, P. O. Box 500, Trois Rivières, Qué.

BLONDINETTE aux yeux noirs, instruite et bonne musicienne, agréable au physique, désire correspondre avec messieurs de bonne famille. But vous le connaîtrez plus tard. *Berthe Laurent*, Joliette, Qué.

CHARMANTE BRUNETTE, toujours riieuse et un peu coquette désire échanger cartes post. illus. vues ou fant. avec jeunes garçons de bonne famille et de plume folle. Adresse: *Mlle Jeanne de Brestes*, Boite postale 151, Granby, Co. Shefford, Qué.

JE DESIRE corresp. avec demoiselle ou veuve au-dessus de 30 ans dans le but de faire connaissance. Rép. prompte et assurée. *Joseph Perron*, volutier, Rose-Mère, Bois des Filles, Co. Terrebonne, Qué.

JE DESIRE échanger cartes post. avec monde entier. Tous genres acceptés. Cartes en cuir préférées. Rép. assurée. Adr.: *Mlle Eugénie*, 69 Redpath St. Ottawa, Ont.

JEUNE BRUNETTE, 18 printemps, esprit ferme, sérieux, désire échanger cartes postales avec monde entier. Accepte cartes brochant et cuir. *Mlle Léonie Bérubé*, St-Alexandre, Co. Kamouraska, Qué.

JEUNE FILLE, 18 ans, jolie brunette, désire corresp. par cartes postales avec jeunes messieurs de 20 à 25 ans. But faire connaissance. Adr.: *Mlle Mary Langlois*, 203, rue Mance, Montréal, Qué.

JEUNE FILLE blonde, 22 ans, orpheline, bonne chanteuse et bonne musicienne, désire corresp. par cartes postales avec jeune homme de 20 à 30 ans. But peut-être sérieux. Adresse: *Mlle Laurencia Raymond*, 402, rue Craig Est, Montréal, Qué.

JEUNE FILLE désire corresp. avec tous les jeunes garçons de l'univers. Adr. *Lucile Thibodeau*, institutrice, Notre Dame de Lourdes, Co. Még., Qué.

JEUNE FILLE de 22 ans désire échanger cartes postales avec monde entier. Accepte tous genres. Rép. prompte et assurée. Écrit français et anglais. Mettre nom et adresse libellément s.v.p. Adr.: *Miss Mary Burke*, c/o R. M. McMorren, 510 Sussex St. O. Lawa, Ont.

JEUNE FILLE de 20 ans, brune aux yeux noirs et affectueuse désire échanger cartes postales avec jeunes messieurs de 20 à 22 ans pour faire connaissance. Rép. prompte. *Mlle Malvina Sauvé* 357, Montcalm, Montréal.

JEUNE FILLE blonde, yeux bleus, riieuse sérieuse, affectueuse, désire échanger cartes postales avec jeunes hommes de bonne position, sympathiques et francs. Tous genres acceptés. Fantaisies préférées. Écrit français et anglais. *Mignonne de Gaspé*, St. Majorique, Co. Gaspé, Qué.

JEUNE FILLE désire corresp. avec monde entier. Accepte tous genres. But faire connaissance. Rép. prompte et assurée. *M. J. L.*, Box 72, Greenville, N.H. E.U.

JEUNE FILLE brune désirerait échanger cartes post. tous genres avec monde entier. Réponse par le premier courrier. Timbre côté vu s.v.p. Adresse: *Mlle Y. Thibault*, Les Eboulements, Co. Charlevoix, Qué.

Concours de Devinettes

JANVIER

No 1



Oh! l'enfant, la voilà qui prend du poisson. Mais elle ne sait donc pas que le pêcheur est là. Montres-le lui.

Quatre devinettes—une par semaine—paraîtront durant le mois de janvier. Pour participer à ce concours on n'a qu'à découper chaque devinette et à indiquer les contours du sujet cherché. Lorsque les quatre devinettes seront parues—et pas avant—on enverra les solutions avec le coupon qui sera publié dans le numéro du 26 janvier. Les réponses seront reçues jusqu'au 6 février, et il sera attribué, par tirage au sort, 10 magnifiques grandes gravures en couleurs.

N'envoyez aucune réponse avant que toute la série soit parue.

JEUNE FILLE blonde, musicienne désire échanger cartes postales en cuir ou fantaisies avec messieurs de 18 à 25 ans. Réponse prompte et assurée. *Mlle Rachelle Perreault*, Boite 146, Louiseville, Qué.

JEUNE FRANÇAIS, 27 ans, bonne position, plume facile et facile, désire échanger cartes postales avec monde entier. Accepte tous genres. Réponse immédiate assurée. *Auguste Pineau*, 41 East 18th Street, Chicago, Ill. U.S. 29-33

JEUNE HOMME brun désire corresp. par cartes postales avec monde entier. But faire connaissance. Rép. prompte et assurée. *A. H. S.*, Box 72, Greenville, N.H., E.U.

JEUNE HOMME de 20 ans, cheveux blonds, yeux bleus, ayant une bonne réputation désire correspondre avec jeunes demoiselles du monde entier. Sérieuses et fantaisies préférées. Le premier correspondant aura la plus jolie carte. *M. Edouard Ferron*, 12, Everett St., Salem Mass., U. S.

JEUNE HOMME blond de bonne position désire échanger des cartes de fantaisies avec demoiselles. Adresse: *Paul Armand*, 631, Notre Dame Est, Montréal.

JEUNE HOMME brun de 27 ans désirerait correspondre avec demoiselles sérieuses de 25 à 30 ans. But: mariage. Correspondance par lettre seulement. Anglais ou français. Réponse assurée. Adresse: *Joseph Brunette*, 1211, Mont Royal Ave., Montréal.

JEUNE HOMME, 18 ans, désire correspondre par cartes post. avec monde entier. Bonne position dans une banque, bon salaire. Jeunes demoiselles préférées. Réponse assurée. Photographie envoyée aux correspondances sérieuses. *M. Georges Boissy*, 38 rue St-Jean, Québec Qué.

JEUNE HOMME désire correspondre avec personnes sérieuses, instruites, sympathiques, constantes et de bon goût. N'accepte pas l'échange de cartes-vues. *Armand Lermite*, Poste restante, Montréal.

JEUNE HOMME brun, tendre et respectueux, possédant une jolie petite fortune ainsi qu'une véritable bonne position et jouissant d'une parfaite réputation désire correspondre par lettre qu'avec demoiselle ou jeune veuve de 22 à 35 ans, instruite, d'un riche et sympathique caractère, et d'une respectabilité irréprochable. L'entente d'écrire si vous n'êtes pas sérieux. *Q. U. I. De Droit*, Poste restante, Québec, Qué.

LES DERNIÈRES! Si vous voulez 1 doz. de jolie. cartes postales devinettes pour 12c franco, écrivez sans tarder à CARTES POSTALES DEVINETTES, boîte 1096 Montréal, Can.

Mlle VITALINE BALLEUX, 5 Joliette Ave., Lowell, Mass., U. S., désire échanger cartes postales avec monde entier. Tous genres acceptés. Réponse prompte et assurée.

Mlle A. OUELLETTE 31 Ward St., Lowell, Mass., U. S., désire échanger cartes postales avec monde entier. Fantaisies préférées. Réponse prompte et assurée.

Mlle DIANE LAPOINTE, 35, rue Wellington, Montréal, désire faire échange de cartes postales avec monde entier. Réponse prompte et assurée par le retour du courrier. Tous genres acceptés. 29-30

Mlle YVETTE, 9, Langevin, St-Henri, Montréal, Qué., désirerait échanger cartes postales avec monde entier. Accepte tous genres, mais préfère fantaisies. Timbre et signature côté vu. Rép. prompte et certaine.

Mlle ROSE LAURIER, 44, Brébeuf, Montréal, Montréal, Qué., désire échanger cartes postales avec monde entier. Réponse prompte et assurée.

Mlle OLIVINE VARIN, 773, rue Iberville, Montréal, Qué., désire des correspondances avec monde entier. Vues préférées.

Mlle EVELINA MICHEL, Sanford, Me. E. U., désire échanger cartes postales avec monde entier. Rép. prompte et assurée.

Mlle JEANNE DUBUC, 119, rue Ethel, Verdun, près Montréal, Qué., jeune fille de 19 ans, enverra son portrait sur carte à toute personne qui lui adressera cartes bromures et glacées. Rép. prompte et assurée.

Mlle ERNESTINE DAIGLE, 16, Cabot St., Lowell, Mass., E. U., désire échanger cartes postales avec monde entier. Rép. certaine. Tous genres acceptés.

Mlle JEANNETTE LABELLE, 153 rue Rielle, Verdun, Qué., enverra son portrait sur carte à toute personne qui lui adressera cartes bromures et glacées. Rép. prompte et assurée.

Mlle IDA FONTAINE, 9, Chestnut Street, Lewiston, Me., U. S., désire correspondre avec monde entier. Accepte tous genres. Fantaisies, comiques et vues.

Mlle GRACIA GAUDREAU.—Impossible de publier votre annonce, car vous avez omis l'adresse.

Mlle ARMAND FLIBOTTE, St-Hyacinthe, Qué., désire échanger cartes postales avec monde entier. Tous genres. Réponse assurée.

Mlle MARCELLE, 138, rue Grant, St-Roch, Québec, Qué., désire échanger cartes postales avec monde entier. Fantaisies, ivoirine, bromure préférées. Réponse assurée.

M. GASTON GILBERT, 47, rue du Pont, St-Roch, Québec Canada, échange cartes postales avec l'univers entier. Accepte tous genres. Rép. prompte et assurée.

M. GUSTAVE VALLÉE, Rivière Ouelle, Co. Kamouraska, Qué., échange cartes postales tous genres avec tous pays. Prompte réponse assurée.

M. J. N. LAVOIE, Lac aux Sables, Co. Portneuf, Qué., désire échanger cartes postales fantaisies avec monde entier. Fantaisies.

M. ALDERIC DU RUISSEAU, 93 rue Joliette, Hochelaga, Montréal, et M. ALBERIC HAMEL, 721, St-Jacques, Montréal, ne répondant pas aux cartes qu'ils leur sont adressées. Une correspondante.

M. G. ARMAND DU CHATEL, Tweed, Ont., se fera un plaisir de répondre aux jolies cartes postales qui lui seront envoyées,

préfère fantaisies. Répondra par genre désiré. Correspondance anglaise et française.

M. E. G., Poste restante, Montréal. Nous vous informons 1^{er} que les lettres adressées à des initiales, poste restante ne sont pas remises au destinataire, à Montréal; 2^o que nous ne pouvons publier les 17 derniers mots de votre annonce. Veuillez nous envoyer corrections.

M. FERNAND MAILLETTE, Yamachiche, Qué. Jeune homme brun, âge de 20 ans désire correspondre avec monde entier. Tous genres. Réponse prompte et assurée.

NOS CATALOGUES de cartes postales illustrées et romans Modernes, sont envoyés à n'importe quelle adresse sur réception d'un timbre de deux sous. *La Vie St. Al. Gray*, Libraires en Gros et Détail, 283, Rue St-Joseph, Québec, Canada. 28-39

NOUVEAUTE.—Pour 25c nous enverrons 1 doz. cartes postales avec nom désiré écrit en or. Cartes fantaisies, 25c la doz. Vues en couleurs, 20c la doz. Série: amuseuses, 10c, 15c et 15c la série. Cartes comiques, 15c la doz. Cartes postales paysages, 6 pour 10c. *The Columbia Post Card Co.*, Box 51, Mile End, Montréal, Canada.

SUR RECEPTION de 25c j'enverrai 1 doz. cartes postales avec nom désiré écrit en brillant. Cartes scènes de mer, 20c la doz. Vues de Ste Anne de Beaupré, 20c la doz. Cartes fantaisies, 25c la doz. Épingles devant en or solide avec initiales désirées, 15c. *The Standard Post Card & Novelty Co.*, P. O. Box 23, Mile End, Montréal, Canada.

TROIS RIVIERES, CANADA—Le plus grand assortiment de cartes illustrées est bien chez Pinsonneault, éditeur et agent des meilleurs maisons de Paris, Nancy, Lyon, France. Les cartes de Noël et du Jour de l'An surtout, sont des plus belles. Nos albums de la maison Catel & Farcy, France, sont les meilleurs. Demandez notre catalogue. *Pinsonneault Studio*, Trois Rivières, Qué. 28-30

UNE BRUNETTE, musicienne, un peu timide mais pa-bête du tout, échangera cartes postales genres moraux, avec monde entier. But: faire comme d'antres. Adr.: *Cœur d'Or*, 114, Bartlett St. Lewiston Maine, U. S. A.

UNE JEUNE BLONDINE désire correspondre par cartes postales avec un jeune homme du monde entier. *Rose Aimée*, Isle Verte, Co. Temiscouata P. Q.

UNE JEUNE DEMOISELLE désire faire échange de cartes postales avec Montréal et pays étrangers. Adresse: *Melle Alex*, 21, rue Labelle, Montréal.

UNE JEUNE FILLE de 16 ans désire correspondre avec messieurs de 20 à 25 ans. Fantaisies. Adresse: *Mlle El. Hebert*, Ibterville, Qué.

UNE JEUNE FILLE désire faire échange de cartes postales avec jeunes messieurs de l'univers entier. Je collectionne depuis 3 ans et ai une longue correspondance. Adr.: *Rosette Aimée*, Rivière du Loup, Station P. Q.

UNE JEUNE FILLE blonde, 21 ans, distinguée, de bonne famille désire correspondre avec messieurs ou demoiselles du monde entier. Fantaisies préférées. Adresse: *Melle Martha Burrows* 30 St-Martin, Montréal.

UNE JEUNE FILLE désire faire échange de cartes postales avec l'univers. Adresse: *Melle M. L. D.*, Boite Postale 217, Joliette, Qué.

UNE JOYEUSE BRUNETTE, aux yeux olivés, désire échanger cartes postales avec messieurs de bon goût. Vues et fantaisies préférées. Réponse prompte et assurée. Adr.: *R. A. Vandal*, Clairveau de Bagot, Qué.

UNE VIEILLE FILLE de 19 printemps, grande, brune, yeux noirs, musicienne, instruite, correspondra par cartes postales avec messieurs et jeunes filles. Fantaisies préférées. *Melle Rosette Fournier*, Notre-Dame de Lévis, Qué.

UNE JEUNE HOMME châtain, âgé de 20 ans désire correspondre avec jeune fille de 18 à 23 ans du monde entier. Anglais et français. Réponse prompte et assurée. Se fera un plaisir d'envoyer sa photographie sur carte postale à la jeune fille qui en fera la demande. *Polydore Labrecque*, Pastry Cook, Chateau Frontenac, Qué.

UNE JEUNE HOMME brun aux yeux noirs, ayant une bonne position, désire correspondre avec jeune fille du monde entier. Tous genres acceptés. *Ludger Chenard*, Ste-Ludger de Fraserville, Co. Temiscouata Qué.

UNE JEUNE HOMME blond, 28 ans, de bonne famille, mais pas riche désire correspondre par lettres ou cart. avec jeunes filles ou veuves de même conditions, âgées 25 ou 20 ans, brunes préférées. Réponse seulement aux lettres ou cartes sérieuses. Adresse: *J. A. P.*, Batiscan Station, Co. Champlain, Qué.

UNE JEUNE HOMME possédant bonne éducation désire corr. par cartes ou lettres avec jeune fille. Promet rep. immédiat. But: mariage d'affection. *Alexandre Lalonde*, 21, St-Jochim, Montréal.

UN JOI GARCON de 24 ans, blond, bonne position, très affectueux, désirerait faire échange de cartes postales avec demoiselles de même condition. But de se faire une compagne. Adr.: *Lorenzo Lahaye*, Bathcan, Co. Champlain Qué.

DIVERS

UNE PRIME GRATIS à la personne qui écrira la première pour avoir un catalogue cette semaine. A x États Unis seulement. Adr. *Aiken Soap Co.*, 260 et 213 Aiken St. 79-83 Cheever St. Lowell, Mass. E. U.





(A SUIVRE)

UN ADROIT VOLEUR

Dernièrement, — nous disons dernièrement pour ne pas chagriner la victime de ce vol audacieux — en un port de mer que nous ne nommons pas, un riche Anglais, descendu dans le plus grand hôtel de la ville, dînait à table d'hôte avec un des gros banquiers de l'endroit, qui, par extraordinaire, avait quitté sa maison pour venir dîner à l'hôtel.

La conversation s'engagea entre l'insulaire qui parlait fort correctement le français, et notre banquier.

— Soudain, — on était au café — l'Anglais que l'esprit de son compagnon de table avait décidé de conquies, lui confia qu'il était porteur de 300,000 fr. en chèques et billets de banque, qu'il voudrait bien déposer dans une banque sûre.

— Qu'à cela ne tienne, dit le banquier, je suis moi-même à la tête d'une grosse maison de banque, et si cela peut vous être agréable.

— Certainement, monsieur. Je bénis le hasard qui me fait rencontrer un banquier dont j'ai besoin, en un si aimable convive, mais, il est tard, vos bureaux doivent être fermés?

— Ils s'ouvriront pour vous.

L'Anglais, flatté, remercia son ami, et tous deux se dirigèrent vers la banque.

L'Anglais, introduit dans le cabinet particulier du banquier, vit avec une stupeur ce dernier fermer vivement la porte à clef et s'emparer d'un revolver qu'il avait sur lui, dans la poche de sa redingote. Puis, le banquier retirant le cran de sûreté, dirigea le revolver vers le visage de l'Anglais, blême de terreur.

— Je sais tout, John W... vous êtes un voleur. Remettez-moi immédiatement l'argent que vous portez sur vous. Cet argent vient d'être volé à mon correspondant de Londres, par son caissier qui s'est enfui. J'ai été avisé par dépêche et j'ai reçu votre signalement. Voilà pourquoi j'ai dîné à l'hôtel de P... ce soir, en votre compagnie. Rendez-moi les 300,000 fr. ou vous êtes mort.

L'Anglais, penaud, restitua l'argent au banquier, qui, minutieusement, vérifia si le compte y était.

— Les 300,000 francs y sont, c'est parfait.

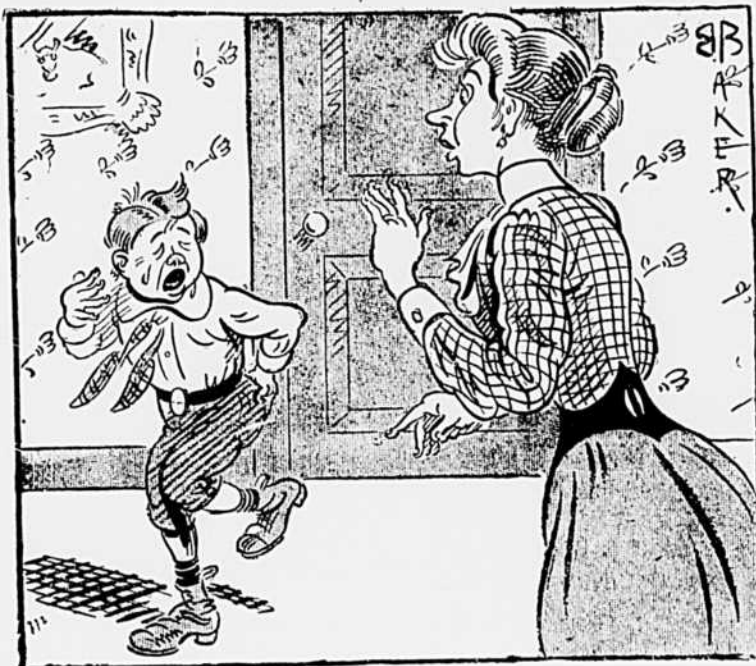
Et comme l'autre faisait mine de fuir.

— Attendez. Mon honorable correspondant — que je n'approuve d'ailleurs pas, — au lieu de vous livrer à la justice, comme il le devrait, non seulement préfère vous laisser libre, mais encore, désirant éviter tout scandale et en souvenir de vos bons services comme caissier, pendant 30 ans, me charge de vous remettre 60,000 francs.

L'Anglais ne put retenir un cri de surprise.

— C'est absurde, n'est-ce pas, poursuivit le banquier. C'est

LA TAPE DU PAPA.



— Qu'as-tu ?
— Papa vient de se donner un coup de marteau sur le pouce !
— On rit de cela, on ne pleure pas.
— C'est parce que j'ai ri sur le moment que je pleure maintenant.

sonne n'a volé chez nous 300,000 francs. Attendons plus longues explications. Refusons payer les 60,000 francs. Êtes dupe d'un malfaiteur.

« L. S. banquier,

« Regent Street.»

C'était exact.

M. X... avait été volé par l'audacieux Anglais qui avait télégraphié au banquier français ces faux renseignements, et qui lui avait extorqué 60,000 francs en échange de billets de banque faux et de traites sans valeur.

On ne peut dépeindre la fureur du banquier français qui, naturellement, a porté plainte.

La police est, paraît-il, sur les traces du coupable.

Le retrouvera-t-elle? *That is the question?*

LES COMMÈRES

— Vous savez qu'il n'a pas encore payé l'enterrement de sa défunte femme.

— Ça montre son peu de respect pour sa mémoire.

— Son frère, lui, quand sa femme a été enterrée, il a payé de suite.

— Ça prouve bien qu'il était content de s'en débarrasser.

DEMI-MODESTIE

— Au moins, vous, vous ne prétendez pas être la perfection même.

— Non, mais guère s'en manque.

IL S'EXPLIQUE

— Pensez-vous qu'il aimera toujours sa femme?

— Je n'en sais rien, mais il aimera sûrement ce qu'il épouse.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il se marie pour l'argent.

LES DERNIÈRES AVENTURES DE TRAMPINEL



Trampinel. — Voilà un médecin qui croit que ce n'est que l'air frais qui va entrer par ici.



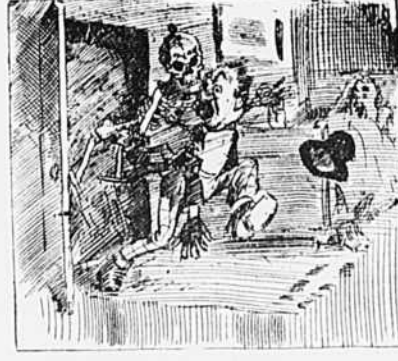
Trampinel. — Je ne suis pas absolument frais, moi. Mais je peux passer facilement.



Trampinel. — Je vais lui faire renifler un peu de chloroforme, c'est bon pour le sommeil.



Trampinel. — Mais... mais... j'entends du bruit... Cachons-nous, dans cette armoire.

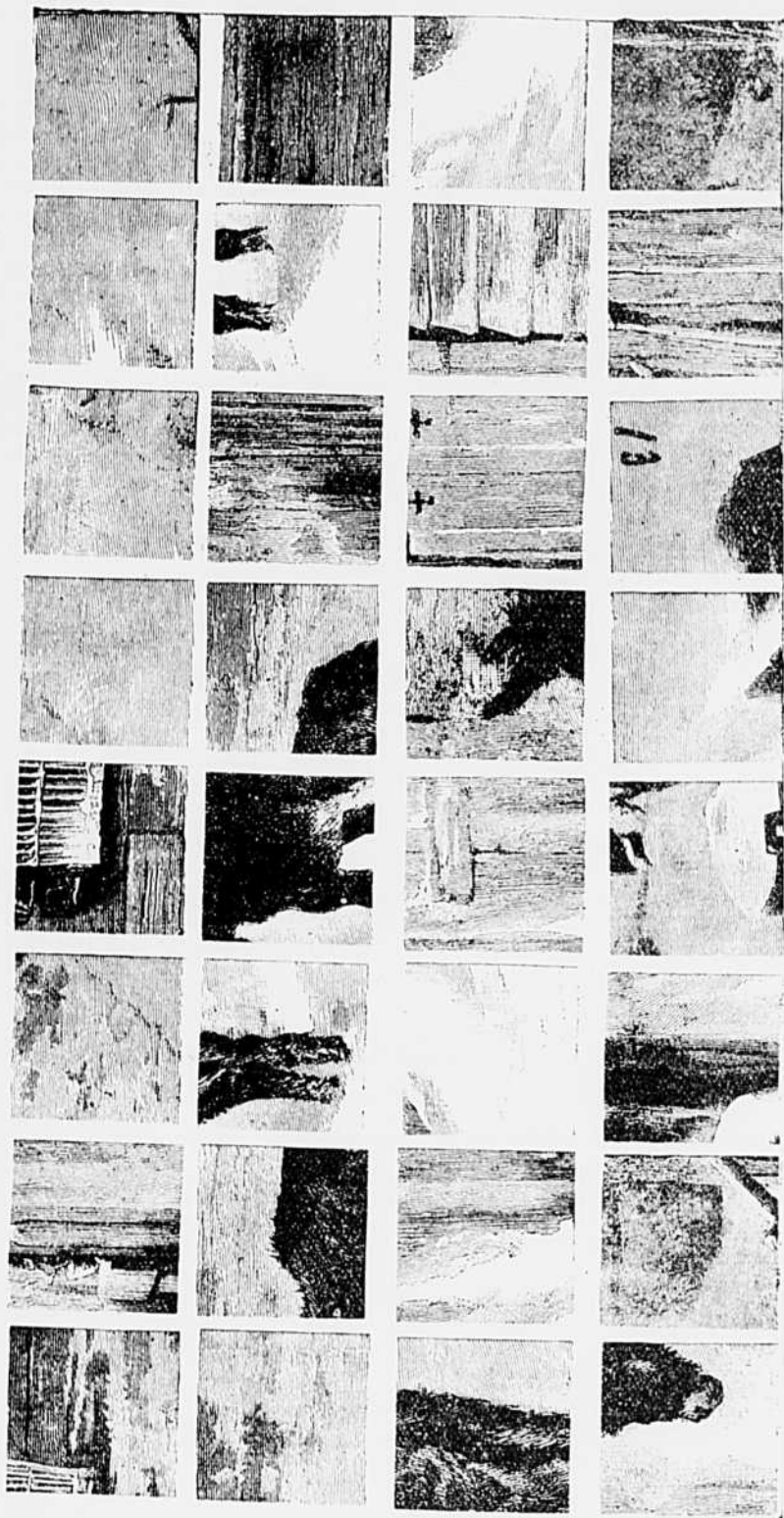


Trampinel. — Trois millions de malédictions! lâchez-moi, hein? lâchez-moi! Police!



Le policeman. — Me voici! Comment, mon vieil ami, Trampinel?
Trampinel. — Emmenez-moi: j'aime encore mieux un policeman qu'un mort.

Casse-Tête Chinois du SAMEDI No 524



EXPLICATION

Découpez les morceaux ci-dessus et rassemblez-les de manière à reconstituer une gravure intitulée : **ANIMAL ABANDONNE.**

COUPON DU CASSETÊTE No 524

Nom.....

Rue.....

Localité.....

N'oubliez pas de toujours mettre le nom de la ville, village ou paroisse où vous demeurez. Cela est essentiel.

INSTRUCTIONS RELATIVES AUX CONCOURS :

Les réponses seront reçues jusqu'au 16 janvier. Il ne sera tenu aucun compte des réponses qui nous parviendront deux jours après cette date. Ceux qui auront trouvé la solution participeront à un tirage dont les cinq premiers noms sortants auront droit à 50c ou à UN ABONNEMENT DE TROIS MOIS AU SAMEDI. Adressez les réponses à SPHINX, LE SAMEDI, 198 BOULEVARD ST-LAURENT, Montréal. Il est inutile d'indiquer d'avance le genre de prix qu'on désire, nous ne pouvons en prendre note. Lorsqu'un concurrent a constaté qu'il a gagné une prime, il doit nous écrire

pour nous indiquer son choix. Les solutions ainsi que les listes des concurrents et des gagnants paraissent un mois après la publication des concours. Dans aucun cas les éditeurs du SAMEDI ne seront responsables de pertes, gâchage ou mauvaise adresse des réponses aux concours ou casse-têtes; ils ne peuvent pas non plus engager de correspondance à ce sujet ou accepter les lettres non affranchies. On peut cependant envoyer plusieurs réponses sous une même enveloppe.

— o —

MINISTRE ET CONCIERGE

Un soir que Spuller, alors ministre de l'instruction publique, voulut franchir le seuil d'une des loges d'artistes de l'Opéra, il crut pouvoir arguer de sa qualité pour vaincre toutes les résistances. Les yeux bridés et piqués d'une clarté ironique, un spirituel sourire embusqué sous les moustaches, il observa avec complaisance la physionomie du cerbère peu accueillant et tout à coup, jouissant à l'avance de l'effarement de celui-ci, il s'annonça :

—Je suis M. Spuller, ministre de l'instruction publique! Laissez-moi passer...

Malheureusement, le concierge n'était pas d'humeur à se laisser fléchir. Il attrapa Spuller, qui, sûr de son effet, pénétrait déjà dans le couloir, et, se plantant devant lui, il proféra :

—Ah! c'est vous Spuller! Eh bien! je m'en moque... Et vous ne passez pas, vous m'entendez, vous ne passerez pas!

Et comme Spuller, ahuri, demeurait sans voix, il ajouta :

—En voilà des façons! Et parce que c'est ministre!... Mais il y aura belle lurette que vous ne le serez plus, quand je serai encore concierge!

Quelques semaines plus tard, le ministère tombait. Depuis, Spuller est mort. Seul, le concierge qui lui fit cette réponse, demeurée célèbre, existe encore. Il a conservé les traditions de rudesse et d'inquisition cavalière qui l'ont illustré et, fort de l'immovibilité de sa fonction, il se donne la joie d'interroger, avec le ton d'un président d'assises, les malheureux qui s'aventurent dans les locaux dont la garde lui est confiée.

DEUX ADMISSIONS

—J'admets que tu es un homme habile, mais tu le sais trop.

—Et moi j'admets que tu es un triple imbécile, mais tu ne le sais pas assez.

AU CLUB

—C'est une bonne farce... N'en sentez-vous pas le sel?

—Il faut me pardonner: je suis un peu lent à saisir. Ce sera pour une autre fois.

UN OUBLI EXPLICABLE

—Hi! hi! hi!

—Qu'as-tu, ma chérie?

—Ma marraine a dit tantôt que quand vous vous êtes mariée à papa, j'ai pas été invitée aux noces.

ENTRE SERVITEURS



Lui.—Maman disait toujours que j'étais le meilleur des enfants, je ne baillais jamais.

Elle.—Vous rattrapez le temps perdu.

Une bonne Cuisinière

n'est jamais prise au dépourvu quand elle a sous sa main une bouteille de cette fameuse

SAUCE WORCESTERSHIRE de

"LEA & PERRINS"

L'ORIGINALE - L'INIMITABLE

Elle convient admirablement pour rehausser la finesse du gibier, communiquer une saveur exquise à la viande et au poisson.

J. M. DOUGLAS & CIE, Agents, Montreal Canada

Le Coup d'Appetit

"Dewar's Whisky"

Il stimule l'estomac paresseux
et favorise la digestion.

J. M. DOUGLAS & CIE, Agents, Montreal, Canada

Une Coupe de

Champagne Ackerman-Laurance

Sec " DRY ROYAL "

Pour Fêter vos Parents et Amis

Il rivalise avec les meilleurs ; il coûte **moitié moins cher.**

J. M. DOUGLAS & CIE, Agents, Montreal, Canada

Petite Encyclopédie

Les premiers boutons furent en bois.

Le poison le plus vif est l'acide prussique.

L'eucalyptus perd son écorce et non ses feuilles.

Tous les souverains d'Europe ont un peu du sang des Stuarts dans les veines.

Quatre heures de sérieux travail de la pensée épuisent les tissus autant que dix heures de travail manuel.

On porte à 39,427 le nombre des fonctionnaires, petits et grands, nommés l'an dernier par le gouvernement américain.

C'est en 1670 que, pour la dernière fois, un corps de jury paya l'amende pour n'avoir pas rendu un verdict conforme aux désirs de la cour.

Cinq offenses entraînent la peine capitale en vertu de la loi anglaise: le meurtre, la haute trahison, la piraterie, l'incendie volontaire et la tentative de détruire les arsenaux.

L'Angleterre n'occupe que le sixième rang dans la production du beurre, mais elle passe au premier rang par la consommation, avec 28 livres par habitant et par an.

La romancière Olive Schreiner nous raconte que, dans l'Afrique du Sud, il existe une véritable maison de Babel. Le maître est en effet Anglais, la dame Hollandaise, la gouvernante Ecossaise, le cuisinier Zoulou, le garçon d'écurie Hottentot et la petite bonne qui sert à table Basuto!

Le président Roosevelt est plus riche qu'aucun autre président de république, en titres universitaires. L'année dernière, deux nouveaux doctorats lui furent conférés, et si ses cartes de visite devaient contenir toutes les lettres abrégées de ses divers diplômes, il leur faudrait l'ampleur d'une page ordinaire.

Le commandant Robert E. Peary est allé planter le drapeau étoilé à 191 milles seulement du pôle nord, après une tentative d'une hardiesse inconcevable et pleine des plus grands dangers pour atteindre le pôle lui-même. Par conséquent, le record du duc des Abruzzes, un Italien, a été surpassé par Peary, qui a ouvert un nouveau chapitre dans l'histoire des explorations polaires.

Un agent de police chargé de mettre les gens au violon, et qui fait des violons lui-même! Ce n'est pas là une chose absolument banale. Un police-

man de Londres, nommé Gaskin, a prouvé tout au moins qu'elle était possible, et durant ses heures de loisir il a construit des instruments dont un artiste comme Kébelik a fait le plus grand éloge.

Les statisticiens affirment que les grands mangeurs de poisson n'ont presque jamais une belle voix. C'est pourquoi des villes comme Naples ou Gènes ont donné en somme peu de grands chanteurs, et des pays comme la Norvège, où le poisson est la nourriture du peuple, ignorent le charme d'une voix vraiment mélodieuse.

Les ouvriers qui furent chargés de démolir le clocher d'une église de Wilkesbarre, en Pensylvanie, se virent arrêtés par un véritable amoncellement de nids d'oiseaux dont le poids fut évalué à près de deux tonnes! Les hôtes de l'air avaient si bien obstrué la porte que des charpentiers furent contraints de l'enfoncer.

Un indigène de Colorado, se promenant, mis le pied sur une fort vilaine bête, qui n'était autre qu'un serpent venimeux; mais il ne fut pas peu surpris de constater que la tête se trouvant sous son talon, à côté se dressait une seconde tête, prêt à mordre. Il eut bien du mal à tuer la hideuse bête qui était un serpent à deux têtes; aussi le malheureux nègre ne fût-il satisfait qu'après avoir écrabouillé ce tiers d'hydre qui nage depuis dans un bocal d'alcool.

La plus belle ligne téléphonique, dit un journal parisien, c'est celle qui relie New-York à San-Francisco et qui a 5,000 milles. Berlin-Paris n'en a que 1,200; Paris-Rome n'en a que 1,600; et, si nous prenons les grandes communications indirectes, par exemple Berlin-Marseille par Paris, nous ne trouvons que 1,200 milles. New-York-San-Francisco tient donc le record; mais la conversation de trois minutes coûte un dollar.

Il paraît qu'à Fes, capitale du Maroc, le commerce des sauterelles comestibles est considérable. Pour les préparer, on arrache la tête, les pattes et les ailes, et l'on fait cuire ces insectes une demi-heure dans l'eau bouillante, puis on les assaisonne avec du sel, du poivre et du vinaigre. Un adepte de la nouvelle secte, le révérend Schepard, a usé de cette méthode culinaire et s'en est très bien trouvé. Il prétend ressembler ainsi aux Hébreux qui se nourrissaient de sauterelles dans le désert.

On n'imagine pas que la confection d'un seul éventail exige le concours de plusieurs métiers. Cette industrie occupe en France plus de quatre mille ouvriers; le montage et la confection des feuilles appartiennent au commerce parisien; mais la façon des brins et des panaches absorbe dans l'Oise toute une population et constitue entre Méru et Beauvais une industrie régionale dont l'organisation présente un curieux intérêt. Dans certains villages tout le monde est éventailiste.

Chronique Théâtrale

DALLAS WELFORD au *Majesty's*.

HIS MAJESTY'S

Grande semaine de gala à ce théâtre, peut-être la plus forte et la plus brillante qu'il aura eue durant la saison. Il y a à l'affiche : *Mr Hopkinson*, une des plus belles comédies du répertoire anglais contemporain. Elle est de R. C. Carton à qui nous devons déjà *Lord and Lady Algy* et *Liberty Hall*. La pièce est jouée par une troupe exclusivement anglaise à la tête de laquelle se trouve le grand comédien Dallas Welford. *Mr Hopkinson* est joué cette semaine exactement comme il l'a été pendant 200 soirs à Londres.

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le Français n'a pas voulu rester en arrière de nos autres théâtres pour la grande semaine du Jour de l'An — on dirait même qu'il désirait faire mieux. La pièce qu'on y joue est absolument nouvelle pour Montréal. Elle porte le titre fulgurant de *White Frisco Burns*. On ne saurait rêver plus forte actualité. Elle est de Linton J. Carter, l'un des meilleurs dramaturges. Dans cette pièce, on voit les plus grands effets scéniques : ça se comprend. Le matériel est transporté dans deux des plus grands wagons de chemin de fer. Quant au personnel de la troupe, c'est du *hand picked*.

THÉÂTRE BIJOU

Pour la semaine du Jour de l'An, la direction du Théâtre Bijou a voulu se surpasser : elle a voulu poser un maître jalon sur la route qu'elle a à parcourir avant la fin d'une saison déjà si brillante et si féconde. Aussi a-t-elle choisie pour pièce de la semaine *La Garçonnère*, vaudeville en trois actes qui fera la joie des habitués et de ceux qui ne vont au théâtre qu'à cette époque-ci de l'année.

C'est dans cette pièce que Mlle Camille Bienfait et M. Jean Prévost, reçoivent nos applaudissements en faisant leurs débuts attendus avec impatience.



Mlle CAMILLE BIENFAIT au Théâtre Bijou

OUIMETOSCOPE

La vogue réellement extraordinaire dont jouit le Ouimetoscope s'explique par le fait que M. Ouimet choisit lui-même ses vues avec un soin tout particulier. Le programme de chaque séance qui contient ordinairement 15 sujets différents est toujours d'un intérêt puissant. La gaieté succède aux larmes, les scènes de la vie aux scènes de la nature, la fantasmagorie à la réalité. Bref, il n'y a pas moyen de passer plus agréablement une couple d'heures, soit la semaine, soit le dimanche et nous conseillons à nos lecteurs d'encourager notre compatriote qui nous a doté d'une place d'amusement de premier ordre tant par le côté artistique du spectacle que par son côté moral et instructif.

CRÈME SIMON
A LA GLYCÉRINE
POUR LES SOINS DE LA PEAU
SOVERAINE CONTRE LES
GERÇURES, CREVASSES, ROUGEURS

POUDRE SIMON
FLEUR DE RIZ
SANS BISMUTH

Calino s'étonne, devant Bouricaut, d'avoir été promptement rétabli d'une violente attaque d'influenza.

Ce n'est pas surprenant, lui dit Bouricaut, tu as dû être soigné par un homéopathe.

Non, répond l'illustre crétin, ce n'est pas un nommé Aupathe, c'est un nommé Rouquet.

—Je ne comprends pas qu'elle permette les assiduités de ce jeune homme auprès de ses filles... il ne les épousera pas...

—Non... mais il joue le rôle de l'œuf en porcelaine dans le poulailler... C'est pour en faire venir d'autres...

◆◆◆

Cri du cœur.
On s'empresse autour d'une femme encore jeune qui vient de perdre son mari.

Après avoir versé d'abondantes larmes, la veuve pousse cette clameur désespérée :

—Ah! si seulement j'étais jolie.

◆◆◆

Réunion de grévistes :

—Quels sont les droits de l'ouvrier?

—Tous, sans exception.

—Quels sont les droits du patron?

—Aucun, sans exception.

◆◆◆

Aujourd'hui il faut être Grec ou Turc pour oser se déclarer la guerre. — Général Lambert.



THÉÂTRE ROYAL

C'est une tradition pour le Théâtre Royal d'organiser pour la semaine du Jour de l'An un fort programme ; d'y grouper tout ce qui est possible en fait d'attractions. Il n'a pas failli à cette tradition cette année, puisque c'est la troupe *Colonial Belles* qui est sur la scène. C'est, dans le genre burlesque, une des plus admirables combinaisons. On nous donne d'abord la farce inimitable *Baby Farm*, suivie d'un égrèment de choses supérieures dans la partie vaudeville. Il y a au premier plan *Great Vulcan* qui soulève un piano, où sont assises huit jeunes dames de la plus grande beauté, et accomplit d'autres prouesses plus fortes. Quant à la partie musicale, elle est neuve, brillante, exécutée avec science et verve.

PARC SOHMER

Pour le temps des Fêtes, le Parc Sohmer a préparé des représentations qui éclipsent toute les précédentes, bien que celles-ci paraissent être le dernier mot du genre. Les directeurs ont fait venir ce qu'il y a de mieux et de plus original dans une foule de spécialités, allant du comique au sensationnel. Plus que jamais, la partie musicale est de la plus haute valeur comme programme et comme exécution.

Le féminisme au Japon, se manifeste d'une façon encore inédite ici, et parfois fort originale. C'est ainsi qu'aux dernières courses de Tokio trois jeunes filles ont fait l'office de jockeys, et, comme ils pilotaient des favoris elles ont passé le poteau avant les jockeys masculins.

Le féminisme ne marche pas, au Japon, il court.

◆◆◆

Revendications collectivistes :

—Moi, déclare un meneur, je veux le repos hebdomadaire... trois fois par semaine, au minimum!

◆◆◆

Une diseuse de bonne aventure prédisait sa bonne fortune à un jeune bicycliste :

—Je vous préviens, disait-elle d'un ton solennel, qu'un grand péril vous menace; un ennemi se trouve sur votre chemin.

Le bicycliste. — S'il se trouve sur mon chemin, c'est lui qu'il faudrait avertir du danger qu'il court.

◆◆◆

Relation du voyage au pôle Nord :

« Le combustible commençant à manquer, nous n'avions, pour nous réchauffer, que la triste consolation de jouer à la bouillotte! »

◆◆◆

Petite définition :

Diable. — Locataire qui loge souvent dans le portemonnaie.

—Eh bien!! que dites-vous de notre ville?

—Oh! charmante, à cause des nombreux trains express; on peut partir à tout moment...

◆◆◆

—Voyons, Toto, pourquoi te désoler de rentrer à la pension? Nous ne sommes plus à la campagne... A la maison, qu'est-ce que tu ferais?

—Je n'fais rien...

◆◆◆

—Je ne vous dis pas que mon fils ne soit pas ressemblant, mais il a l'air abruti, sur votre portrait.

—Ça, monsieur, ce n'est pas de ma faute; c'est de la vôtre!

◆◆◆

A la campagne :

—Eh bien, père Mathurin, il a plu, vous voilà satisfait.

—Satisfait? Non. Seulement, nous ne pouvons pas nous plaindre.

◆◆◆

Entre bohèmes :

—C'est pour montrer que tu as des chaussettes, que tu retrousses ton pantalon?

—Non, c'est parce qu'il est trop court.

◆◆◆

A voyager seul en pays inconnu, sans but précis, toutes les pensées petites s'effacent. — H. Taine.

NOUVEAU GENRE DE PORTRAITS A L'ENCRE DE CHINE

— Enameline —

POUR TOUS LES LECTEURS DU "SAMEDI"

Le succès remporté par nos portraits à l'encre de Chine a été si considérable que nous avons résolu, aux prix des plus grands sacrifices, de faire profiter nos lecteurs d'une récente découverte qui laisse loin derrière elle tous les procédés employés jusqu'à ce jour. Notre devise est de suivre le progrès et nous ne négligeons rien pour donner ce qu'il y a de mieux à nos fidèles lecteurs.

Avec ce nouveau procédé, la surface du portrait agrandi étant glacée, celui-ci peut être lavé et encadré sans vitre, ce qui signifie durée, propreté et économie. Collé sur une toile et monté sur un faux cadre, tel qu'il est livré, ce nouveau genre de portrait offre l'aspect le plus artistique et il peut orner les salons les plus riches. Malgré ces avantages extraordinaires, le prix n'a pas été sensiblement augmenté, car on pourra se le procurer (dimension 14 x 17) pour la somme de 50c ou de \$1.00 suivant les conditions ci-dessous.

Conditions : Deux coupons, seulement, cette fois

Il ne paraît que deux coupons dans la présente série : celui du numéro actuel



et celui du prochain numéro. Sur le dernier coupon on écrira son nom et son adresse dans l'espace réservé à cet effet et, si l'on se présente soi-même à la Galerie des Beaux Arts Canadiens, 563, Boulevard St-Laurent, Montréal, l'on n'aura qu'à verser 50c en remettant les coupons avec la photographie. Ceux qui ne peuvent se présenter devront les envoyer avec \$1.00 et la photographie. La somme supplémentaire exigée des personnes éloignées sert à défrayer les frais d'emballage et de poste. Les coupons sont de rigueur et il est préférable d'envoyer une photographie grandeur "cabinet".

Les lectrices et les lecteurs du "Samedi" qui préféreraient l'ancien procédé n'auront qu'à présenter les mêmes coupons avec 25c ou les envoyer avec 75c, suivant le cas. Spécifiez bien le genre que vous désirez. N'oubliez pas que les coupons, le montant et la photographie doivent être présentés ou envoyés à la "Galerie des Beaux Arts Canadiens" et non pas au bureau du "Samedi".

COUPON PORTRAITS A L'ENCRE DE CHINE
Pour tous les lecteurs du "Samedi".

No 1--"Le Samedi" 5 Janvier 1907

Le deuxième coupon paraîtra dans le numéro du 12 janvier 1907.

BLUETTE MEDICALE

Un vieux docteur, homme de grande expérience, disait que les cache-nez ont provoqué plus de rhumes, catarrhes que toutes les autres causes réunies.

Il conseillait de n'en jamais porter, même en hiver, le danger auquel on s'expose en ôtant un cache-nez mal à propos étant infiniment plus grand que si on n'en portait pas du tout. Avis aux mamans qui mettent des cache-nez à leurs garçons.

— O —

RECETTES ET RENSEIGNEMENTS

Protection des vis contre la rouille : l'huilage ou le graissage n'est pas toujours suffisant; mais on obtient un excellent résultat en trempant les vis, au moment de les mettre en place, dans un mélange d'huile et de graphite, qui facilite le serrage, reste très longtemps gras et permet, même après plusieurs années, de dévisser facilement.

Farce au porc-frais.—Hachez du porc-frais bien fin avec de l'oignon, faites revenir dans la poêle avec épices au goût, et en retirant du feu, jetez-y du pain émietté avec un jaune d'œuf battu dans la crème, brassant le tout.

— O —

M. Weichardt, de Berlin, a trouvé le "sérum de la fatigue", invention évidemment précieuse.

Voici en quoi cela consiste :

On produit chez des animaux une grande fatigue musculaire; puis, lorsque les pauvres bêtes sont éreintées, on les saigne. Le tissu musculaire est alors porté à une température de 37 degrés centigrades pendant plusieurs heures; on le hache, on en exprime le jus, et on filtre ce jus. On en fait ensuite des injections à d'autres animaux qui sont tout aussitôt exténués, mais qui réagissent; on les saigne, et, de ce sang, on extrait un sérum, une *antitoxine*, qui a la propriété, paraît-il, de neutraliser ou de détruire les toxines de la fatigue.

◆ ◆ ◆

Le prochain progrès, ce sera la torpille aérienne. Il paraît que l'on y travaille ferme en Allemagne et que l'empereur Guillaume en personne s'intéresse tout particulièrement aux travaux des ingénieurs attelés à cette besogne humanitaire.

Et ce renseignement ne provient pas d'un monsieur quelconque; c'est sir Hiram Maxim, l'inventeur du fameux canon qui porte son nom, qui l'a donné à un de nos confrères anglais auquel il a complaisamment décrit les "avantages" de la torpille aérienne.

Actuellement, en effet, pour bombarder une ville par mer, il faut quatre ou cinq cuirassés qui coûtent chacun 15 à 16 millions, et cette opération à laquelle on consacre ainsi de 20 à 30 millions, qui peuvent être totalement perdus, ne "rapporterait" guère plus de 15 millions de dommages faits à la ville.

Avec la torpille aérienne, au contraire, pour une dépense de quelques centaines de dollars, on pourrait anéantir complètement Paris, Londres ou New-York.

◆ ◆ ◆

—Comment, tu ne sais pas ce que représente ton tableau?

—Je t'assure que cela n'a aucune importance, et je suis certain que le public qui n'y connaît rien trouvera que c'est très bien pour avoir l'air de s'y connaître.

◆ ◆ ◆

La vie qui n'a pas un but noble ne vaut pas la peine d'être vécue.—Arvède Barine.

◆ ◆ ◆

Une malheureuse ouvrière ramène au logis son mari poivrot, qui s'excuse en ces termes :

—Que veux-tu, Zénobie, chacun a sa misère: le lièvre a le taf, le chien les puces, le loup la faim, l'homme la soif. —Et la femme a l'ivrogne!



Un très mauvais cas.

6

MONTRÉAL, rue St-Paul.

Un jeune homme de 32 ans, affligé de l'épilepsie depuis plus de vingt ans, et un très mauvais cas, ayant au moins dix ou douze attaques par jour. Après avoir fait usage de toutes espèces de remèdes sans succès, fit l'essai des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs et obtint l'effet désiré.

Mlle Roselle Ryan écrit de Mulgrave, N.E. : — Sur la recommandation du Rév. Père Mullins d'ici, je ne fis usage que d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et j'en ai obtenu tout le bien désiré.

M. H. Charrier, de 185 rue St-Urbain, Montréal, écrit qu'il a terriblement souffert du mal de tête pendant longtemps, mais qui est disparu dès la première dose de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il était aussi sujet à des évanouissements qui cessèrent trois mois après avoir pris ce remède.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous la direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

Agents au Canada : THE LYMAN BROS. & Co., Ltd., TORONTO; THE WINGATE CHEMICAL CO., Ltd., MONTREAL.

—Ah! ce pauvre Mathieu!

—Que lui est-il arrivé?...

—Figure-toi que l'autre jour il pêchait à la ligne... et que bientôt après on voyait son chapeau flotter sur l'eau... —Oh! mon Dieu! Et Mathieu où était-il?

—Mathieu était en train de repêcher son chapeau avec sa ligne!

◆ ◆ ◆

Dans un ministère.

Un solliciteur, arrivant en retard, est éconduit par l'huissier qui lui dit :

—C'est de dix heures à midi que le ministre reçoit...

—Bien, dit l'autre; et à quelle heure donnera-t-il?

◆ ◆ ◆

O mes chères pantoufles, ô ma bonne robe de chambre, et toi aussi, sainte pipe que je cultote au coin de l'âtre, en lisant et relisant les chefs-d'œuvre des époques lentes, que tout tourne et vire, je vous reste fidèle.—Emile Bergerat.



Chipwa Purificateur du Sang

Remède Sauvage. Le plus grand composé de racines sur terre. Essai absolument gratuit pour toutes maladies. Décrivez votre cas.

MADAME J. L. ROYER & CIE, Manchester, N.H., U.S.A. et Pottier, P.Q.

Madame Royer.—Après avoir pris scrupuleusement quelques bouteilles de vos "Remèdes Sauvages Chipwa", mes rhumatismes m'ont entièrement laissé. Vos médicaments guérissent le mal de reins dans une nuit. Je recommande hautement vos remèdes comme très bons. JULIEN LAMBERT, Highgate Center, Vt.

Un mot piquant attribué au père Monabrè. Une de ses pénitentes s'accusait un jour à lui, de s'être complaisamment et longuement admirée dans sa glace et elle avait au surplus de s'être trouvée "jolie".

—Erreur, n'est pas péché... répondit simplement le confesseur.

On obtient une Poitrine idéale



Le buste ferme et bien développé en deux mois avec le

"BUSTINOL"

du Dr Simon,

de Paris, France. Seul moyen pour la femme d'augmenter rapidement son tour de poitrine et d'acquiescer un buste ferme et bien développé. Effets permanents, favorable à la santé, approuvé par les sommités médicales, et pouvant être employé à l'insu de tous. Écrivez pour échantillons ainsi que pamphlet "Art du Massage", y joignant 10c pour frais de Poste.

Adressez : Agent, Dr Simon, Dépt. 5, Boîte 713, Montréal.

Concours de Tête No 3

CINQ PRIX PAR SEMAINE

Plus \$50.00 comme prix d'ensemble



MONSIEUR BRUCHESE

COUPON D'ADRESSE DU CONCOURS DE TÊTE No 3.

NOM.....

RUE.....

LOCALITÉ.....

N'oubliez pas de toujours mettre le nom de la ville, village ou paroisse où vous demeurez. Cela est essentiel.

Ce concours qui durera QUATORZE SEMAINES consiste à reconstituer une tête d'homme célèbre, ou pour le moins bien connu, avec les morceaux contenus dans la vignette.

Chaque semaine, ceux qui auront correctement reconstitué la tête offerte à leur travail participeront au tirage ordinaire pour CINQ prix donnant droit à 50 cents ou trois mois d'abonnement.

Chaque semaine aussi, les noms de ceux qui auront envoyé une reconstitution correcte seront inscrits sur une liste qui sera additionnée une fois la série des quatorze têtes épuisée, et les personnes qui auront envoyé le plus souvent la bonne reconstitution auront droit, par ordre de mérite ou après tirage, s'il y a mérite égal, aux prix suivants :

1er prix	\$25.00
2e prix	10.00
3e prix	5.00
10 prix à \$1 ou six mois d'abonnement	10.00
	\$50.00

INSTRUCTIONS RELATIVES AUX CONCOURS:

Les réponses seront reçues jusqu'au 16 janvier. Il ne sera tenu aucun compte des réponses qui nous parviendront deux jours après cette date. Ceux qui auront trouvé la solution participeront à un tirage dont les cinq premiers noms sortant auront droit à 50c ou à UN ABONNEMENT DE TROIS MOIS AU SAMEDI. Adressez les réponses à SPHINX, LE SAMEDI, 198 BOULEVARD ST-LAURENT, Montréal. Il est inutile d'indiquer d'avance le genre de prix qu'on désire, nous ne pouvons en prendre note. Lorsqu'un concurrent a constaté qu'il a gagné une prime, il doit nous écrire pour nous indiquer son choix. Les solutions ainsi que les listes des concurrents et des gagnants paraissent un mois après la publication des concours. Dans aucun cas les éditeurs du SAMEDI ne seront responsables de pertes, gâchage ou mauvaise adresse des réponses aux concours ou casse-têtes; ils ne peuvent pas non plus engager de correspondance à ce sujet ou accepter les lettres non affranchies. On peut cependant envoyer plusieurs réponses sous une même enveloppe.

Guide Commercial et Professionnel

Assurance Feu

LA PROVIDENCE, 52, St-Jacques.

Banque d'Epargne.

LA BANQUE D'ÉPARGNE de la Cité et du District de Montréal.

Cartes Postales GROS ET DETAIL.

INTERNATIONAL Post Card Co., 29, St-Jacques

LE MUSÉE, 197, Ste-Catherine Est.

L'ORIGINAL, 32, Ste-Catherine Est.

ROMEO ROUSSIL, 60, Notre-Dame Est

Chapeaux et Fourrures

J. R. BOURDEAU, 159, Boul. St-Laurent

LORGE & CIE, 71, Boul. St-Laurent.

P. G. DUGRÉ, 525, Ste-Catherine Est.

R. & A. MASSÉ, 75 Ste-Catherine Est.

Coiffeur, Perruquier et Parfumeur

PROF. LAVOIE, 8, Notre-Dame Ouest.

Courtiers d'Immeubles

F. ST-GERMAIN, 70, rue St-Jacques

CHARRUAU & DAoust, 6 à 10, La Presse.

H. H. BROUSSEAU & CIE, 58, St-Jacques.

JAB. M. McMAHON, ch. 34, 20, St-Jacques.

Chaussures, Claques en Gros

DAoust, LALONDE & CIE, 266, St-Paul.

Cuir, Valises, Harnais, Etc.

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST, MONTREAL, Can.

H. LAMONTAGNE & CIE, 292, rue St-Paul

Entrepreneur de Pompes Funebres

L. THÉRIAULT, 16½ St-Urbain et 237 Centre

Entrepreneur Electricien

A. DAVID, 296, St-Denis. Tél., E. 2940.

Epiciers en Gros

LAPORTE, MARTIN & CIE, 78, St-Pierre.

Fleuriste

ED. GERNAEY, 108, Ste-Catherine Est.

Fruits, Huitres, Bonbons, Cigares, etc.

A. MILLER, 13, Place d'Armes. Tél. M. 2047

Instruments, Musique en Feuilles

CHS LAVALLÉE, 35, Boul. St-Laurent.

EDMOND HARDY, 38, Notre-Dame Ouest.

Importateurs -- Gros, SELLERS VOITURIERS

GRAVEL & DUHAMEL, 276, St-Paul.

Librairie

Libr. ST-LOUIS, 288, Ste-Catherine Est.

Marchands de Nouveautés

ARCOUD FRÈRES, 181, Bld St-Laurent.

Marchand-Tailleur

RUDOLPH, 69, Boul. St-Laurent.

Notaires-Commissaires

LECLERC & FARIBAUT, 52, St-Jacques.

Ouverture de Modes

MADAME BINETTE, 270, St-Denis.

Opticien

P. G. MOUNT, 117, St-Denis.

Salle à Manger

LS. A. GUILLET, 166, Ste-Catherine O.

Société de Prêts

FRÈRE FONCIEUR (Lé), 107, St-Jacques (s. 16)

Peintre d'Enseigne.

L-D Lettering Co. 82 St-Gabriel (c. Craig)

Pédicure

M. E. RATELLE, 543, Lagauchetière.

Photographies

LAPRÈS & LAVERGNE, 360, St-Denis.

SUCH & CIE, 251 Ste-Catherine Est.

LUDGER COTÉ, 565, Ste-Catherine Est.

Quincaillier

L. J. A. SURVEYER, 52, Bld St-Laurent.

Les gens se retournent sur la rue pour regarder une belle chevelure, si rare ce splendide ornement est devenu de nos jours. Pourquoi cela? Ce n'est certainement pas la faute au Rénovateur Capillaire Parisien de

LUBY

LEQUEL EST UN REMÈDE PRESQUE INFALLIBLE CONTRE LE GRISONNEMENT PRÉMATURE DES CHEVEUX.

(2) Seulement 50 cts la bouteille.

Poils Follets

Cheveux et Barbe superflus

du visage, du cou ou du corps détruits radicalement, en trois minutes, sans douleur ni inflammation, avec la RAZORINE du Dr SIMON. Prix \$1.00 le flacon. Échantillon gratuit sur réception de 10c pour frais de poste. Adressez :

COOPER & CO.,

Dépt. 5, 425, St-Paul, Montréal.

INCUBATEUR CHATHAM

Vous pouvez acheter la Couveuse Artificielle Chatham payable

Oct. 1907 et Oct. 1908



Pourquoi ne pas profiter de l'occasion et faire l'élevage de VOLAILLES qui paient tant. Écrivez pour catalogue français gratis

COTE & CIE
7 rue St-Pierre
MONTREAL
27-45

POUR LES PERSONNES HARASSÉES. — Quelles sont les causes de l'abattement et de la mélancolie? Un dérangement du foie en est une cause et une cause principale. Un foie qui fonctionne mal veut dire un estomac dérangé, et un estomac dérangé signifie dérangement du système nerveux. Ceci rend tout le corps esclave et la victime se sent généralement mal. Pour cet état, les Pilules Végétales de Parmelee sont un remède reconnu et leur usage sera promptement suivi d'un soulagement.

Au Grand-Café:

— Pourquoi s'est-il suicidé?

— Parce qu'il s'ennuyait

— Singulière façon de se distraire.

Vos cors sont-ils plus durs à faire disparaître que ceux que d'autres ont eus? N'ont-ils pas eu de semblables? N'ont-ils pas été guéris en se servant du Holloway's Corn Cure? Essayez-en une bouteille.

ALPINISTES

— Où sommes-nous ici?

— Mon Dieu, que je suis bête! Je me suis trompé... j'ai apporté le plan de Paris!

En Stricte Confidence

Les femmes obtiennent les conseils et l'aide de Mde Pinkham.

Elle en a conduit des milliers à la santé. Comment le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a guéri Mde Fred. Seydel.



C'est une grande satisfaction pour une femme de savoir qu'elle peut écrire à une autre femme pour lui donner les détails les plus intimes et les plus confidentiels au sujet de sa maladie et de savoir que sa lettre ne sera vue que

par une femme seulement.

Plus de cent mille cas de maladies féminines sont soumis chaque année à Mde Pinkham, quelques-uns personnellement, d'autres par lettres. Depuis 25 ans, Mde Pinkham, bru de Mde Lydia E. Pinkham sous la direction de celle-ci d'abord, et seule, depuis son décès, n'a pas cessé de donner ses conseils gratuitement aux femmes souffrantes.

Mde Pinkham ne trompe jamais la confiance des femmes, et toute lettre publiée l'est avec le consentement écrit ou à la requête de la signataire, afin que d'autres femmes puissent comme elle en bénéficier.

Mde Fred Seydel, 412, 54ème rue Nord, Philadelphie Ouest, Pa., écrit :

Chère Madame Pinkham :

"Il y a un an je vous écrivis vous demandant conseil, souffrant de maladie de femme et n'ayant jamais eu d'enfants. J'ai reçu votre bonne lettre d'instructions et j'ai suivi vos conseils. Je suis non-seulement rétablie, mais j'ai une exquise fillette. Je désire que toute femme souffrante vous écrive pour vous demander conseil, tant vous avez fait pour moi."

Si vous êtes malade, écrivez à Mde Pinkham, Lynn, Mass., pour demander un conseil spécial. Ils sont donnés gratuitement et sont toujours utiles.

G... s'était égaré dans les longs corridors d'un ministère; n'arrivant pas à trouver le bureau qu'il cherchait, il résolut d'interroger le premier venu.

—Monsieur, dit-il, s'adressant à un employé, appartient au ministère?...

L'employé répliqua avec aigreur : — Je n'appartiens qu'à moi-même.

—Diantre, vous appartenez à un vilain maître, riposta mon ami. Dites-lui de ma part qu'il est un imbécile.

Il y a sur le marché tant de médecines pour la toux qu'il est quelquefois difficile de dire laquelle acheter : mais si nous avons une toux, un rhume ou quelque affection de la gorge ou des poumons, nous essaierons le Sirop Anti-Consumptif de Bickel. Ceux qui en ont fait usage pensent qu'il est fort supérieur à toutes autres préparations recommandées pour ces affections. Les enfants l'aiment parce qu'il est aussi agréable que le Sirop.

En mentionnant "LE SAMEDI" quand vous magasinez d'après ses annonces, vous êtes sûrs d'obtenir une attention plus prompte et un service plus rapide. L'expérience l'a prouvé.

—Cette musique r pand des flots d'harmonie...

—Oui, on peut le dire... un vrai bain de sons.

Amusements en Famille

L'équilibre impossible

Faites asseoir une personne sur un cylindre ou sur une bouteille de bois dont le goulot soit placé entre ses jambes et tourné du côté des pieds ; cette personne devra être assise de manière à croiser une jambe sur l'autre par-dessus un bâton allant s'appuyer à terre par un bout et par l'autre contre son ventre ; étant ainsi dans un équilibre parfait, mettez-lui dans une main une chandelle allumée, et, dans l'autre, une chandelle éteinte, il lui sera extrêmement difficile, en conservant l'équilibre, d'allumer une chandelle avec l'autre.

Tour de la pomme divisée sans être pelée.

Faites passer une longue aiguille avec son fil sous l'écorce d'une pomme, et en rond à diverses reprises, jusqu'à ce qu'ayant fait le tour, vous arriviez au lieu d'où vous êtes parti ; alors tirant adroitement les deux bouts de votre fil ensemble, vous partagez la pomme intérieurement tant qu'il vous plaira. Les trous de l'aiguille ne seront pas apparents et la pomme ne paraîtra séparée qu'après que l'écorce aura été enlevée.

— o : —

LE SOLDAT FRANÇAIS

—Vous dites que le gouvernement vous donne un sou par jour, dans le service...

—Oui, un sou, pas plus!

—Et l'ouvrier se plaint!

♦ ♦ ♦

A la cour d'assises de Paris :

—Pourquoi, après avoir tué ce vieillard, en avez-vous porté les membres en différents endroits?

—C'était un ancien moine qui vivait tout seul; j'ai cru être agréable au Gouvernement en le dispersant quand même!

♦ ♦ ♦

Définitions drôles :

Bijoux : objets de voleurs.

Louis : nom d'emprunt.

Maquillage : falsification du laid.

♦ ♦ ♦

Le comble de l'intransigeance pour un ébéniste en grève :

—Briser un meuble sous prétexte que le bois a travaillé.

♦ ♦ ♦

Le comble de l'indécision pour un tailleur :

—Prendre des demi-mesures.

GOOD WASHING
NO RUBBING



RAGSO POWDER
5th PACKAGE

Poudre à laver et spécialement pour supprimer le frottage du linge. Demandez-la à votre épicière.

AGENCE GÉNÉRALE

1380, RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

TELEPHONES : Bell, Nat 2229. Marchands, 2003.

Une Belle Peau est une Jolie Constante.
LA CREME ORIENTALE ou EMBELLISSEUR Magique
du Dr T. Félix Gouraud



Purifie la Peau autant qu'elle l'embellit. Aucune autre cosmétique ne fera cela. Supprimé Hâle, Boutons, Rides, Taches, Blanches, Eruptions et Maladies de la Peau ainsi que toute détérioration de la beauté et personne ne peut en soupçonner la présence. Sur sa seule valeur, elle a subi l'épreuve de 56 ans ; aucune autre n'a obtenu cela, et elle est si inoffensive que nous y goûtons pour nous assurer qu'elle est convenablement préparée. N'acceptez pas de contrefaçons portant un nom semblable. Le Dr L. A. Sayre disait à une dame du haut ton (une patiente) : "Comme vous autres, dames, vous vous servez de préparations pour la peau, je vous recommande la 'Crème de Gouraud' comme la moins nuisible de toutes." Une bouteille durera six mois, en vous en servant chaque jour. LA POUDRE SUBTILE DE GOURAUD enlève tout poil inutile sans endommager la peau.

Ferd. T. HOPKINS, Prop., 37 r. Great Jones, N. Y. En vente dans toutes pharmacies et magasins d'articles de fantaisie du Canada, des Etats-Unis et d'Europe.

3^{me} Médaille d'Or des Villes Imitations. \$1,000 de récompense pour arrestation et condamnation de quiconque vend ces imitations.

Dans une imprimerie :

Un jeune homme se présente dans une imprimerie et sollicite un emploi de correcteur.

—Êtes-vous bien au courant du travail? lui demande-t-on.

—Oh! certainement... Je suis resté jusqu'à l'âge de vingt ans dans une maison de correction!

BELL TEL. MAIN 4085

Dessins Attrayants
Gravures Parfaites
Caractères de Choix
Impressions de Luxe

22 Notre-Dame Est, Montreal

L. Ad. Morissette

Consultation.

—Docteur, ce que j'éprouve est bizarre; il me semble, à certains moments, entendre des bruits métalliques comme des tintements de pièces d'or... Qu'est-ce que cela peut bien être?

—C'est une hallucination de... Louis!

POUR le MASSAGE du BUSTE, du COU et du VISAGE

La célèbre préparation appelée
LAIT DES DAMES ROMAINES
N'a pas d'égale

C'est le seul remède vraiment efficace qui ait fait ses preuves : votre médecin vous le dira comme toutes les sommités médicales et nous avons des milliers de témoignages de femmes affligées qui ont été émerveillées des résultats obtenus. Pour développer et raffermir le Buste, il réussit quand toutes les crèmes, pommades, pilules ou poudres ont échoué. Pour faire disparaître les rides, les boutons à têtes noires, les taches de rousseur ainsi que le masque il réussit d'une manière magique. Par son action tonique, stimulante et nutritive sur l'épiderme, il guérit les éruptions, boutons, démangeaisons, éclaircit le teint et donne à la peau sa souplesse et son velouté de jeunesse. Pour la toilette journalière, en lotion, il remplace avec avantage les meilleures poudres et eaux de toilette. Partout où la bouteille peut durer 3 mois. Tous les marchands "UP TO DATE" en ont et si le vôtre n'en a pas envoyez-nous son nom et son adresse. Adressez :

COOPER & CO., Dépt. 5,
425, St-Paul, Montréal
ou à M. BRUNET & CIE, Québec,
ou GEO. MORTIMER,
247, Atlantic Ave., Boston Mass.

Détruisez la maladie dans l'œuf. — Il est difficile d'extirper une maladie après qu'elle est bien établie ; il est par conséquent très sage de prendre toute affection à ses débuts, en se servant des remèdes appropriés et l'arrêter dans sa marche. Les rhumes sont la plus grande cause de plainte chez l'homme et, s'ils sont négligés, conduisent à des résultats sérieux. L'Huile Électrique du Dr Thomas guérira le rhume le plus grave ou la toux la plus violente.

Les Français ont l'esprit logique. C'est même la raison pour laquelle il y a parmi eux d'excellents vaudevillistes. Le bon vaudevilliste prend une situation, il en tire toutes les conséquences que logiquement elle comporte et, s'il a quelque gaieté d'esprit, il arrive à faire quelque chose de très amusant.

\$10 Pour un PARDESSUS d'AUTOMNE ou un HABILLEMENT COMPLET... FAIT SUR MESURE.

Marchandises de PREMIÈRE QUALITÉ dans les DERNIERS GOUTS. COUPRE GARANTIE. Venez nous voir avant de donner votre commande ailleurs.

MONTREAL CUSTOM TAILORING CO.
Tél. M. 2004. 564, rue St-Paul.
SUCCESSIONS : Coin Ste-Catherine et St-Timothée
(Au-dessus de la Banque d'Épargne)
Tél. Est 3311. 61, Ste-Catherine Est.

LE CANARD

Depuis que notre joyeux confrère a changé son format et amélioré sa rédaction, sa circulation a beaucoup augmenté.

Toujours rieur et sarcastique "Le Canard" donne chaque semaine de bonnes critiques sur nos hommes politiques et sur nos échecs ; puis, à part plusieurs caricatures d'actualité, on y trouve encore de bonnes blagues et une chronique universitaire des mieux réussies ; c'est une revue !

Un bon conseil : Abonnez-vous et vous aurez raison de l'estimer.

Adressez : "Le Canard", Montréal.

Abonnement, un an, \$1.00 payable d'avance.

A l'ombre de ce clocher, qui donne sa physionomie au village, dorment dans le petit cimetière les ancêtres et les êtres chéris. Le pur et charmant souvenir des émotions d'enfance palpite en la blanche sacristie où furent révélées les premières notions du devoir et ouverts les horizons de l'au-delà. L'église a participé aux grands événements de la vie intime ; elle a entendu les vagissements du nouveau-né, les serments des époux, les sanglots des survivants. Ses cloches chantent des célestes poèmes, à l'heure où l'homme, courbé vers la terre sous l'ardeur du jour, se redresse enfin dans la fraîcheur du soir.

QUELQUE CHOSE DE PLUS QU'UN PURGATIF. — Purgier est le seul effet de plusieurs pilules maintenant sur le marché. Les Pilules Végétales de Parmelec sont plus qu'un purgatif. Elles renforcent l'estomac, la où d'autres pilules l'affaiblissent. Elles purifient le sang en réglant le foie et les reins et elles stimulent quand une autre pilule ne fait qu'amener la dépression. Rien ayant un caractère nuisible, employé uniquement pour purger, n'entre dans leur composition.



FOURNEAU 'PILOT'

EN ACIER

De WALKER

Pour Bois et Charbon

SANS RIVAL

Venez les voir...

\$12.90 à \$50.00

LUDGER GRAVEL, Agent

22 a 28, Place Jacques-Cartier, Montreal.

TELEPHONES : Bureau, Bell Main 512; Magasin, Bell Main 641. Marchands 964. Après 6 p.m., Bell

Est 2314. Téléphone à Québec, 752.

Mentionnez Le Samedi.

Le Mother Graves Worm Extremator est agréable à prendre ; sûr et efficace pour la destruction des vers. Plusieurs l'ont essayé avec les meilleurs résultats.

On fait devant Toto l'éloge de son professeur qu'on lui représente comme un homme très fort :

—Ce n'est pas malin, dit Toto, il y a trente ans qu'il est dans la même classe!



à 15 Cents

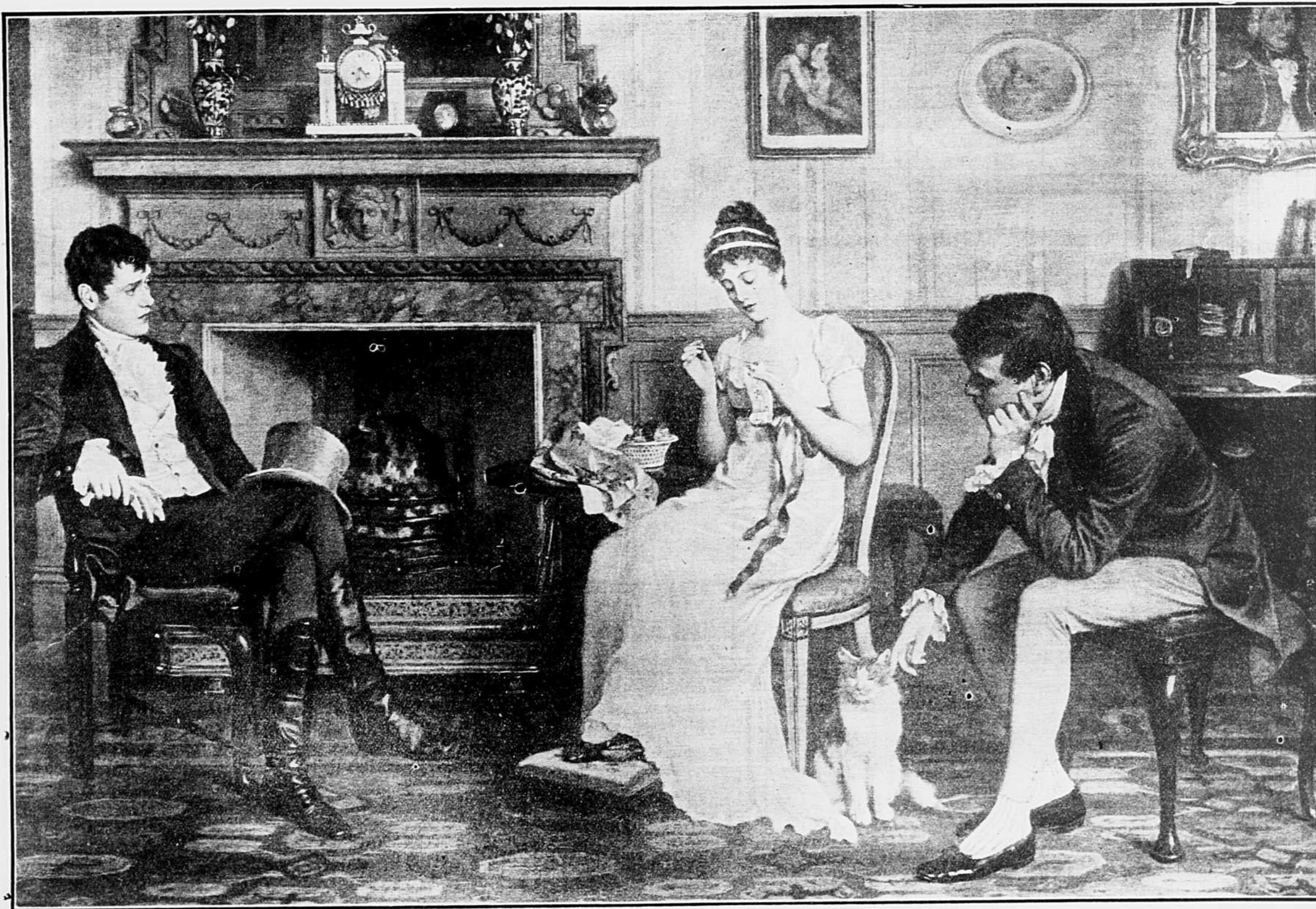
Sept pour \$1.00

Une Femme Jalouse.
Le Crime d'un Autre.
La Guerre des Paysans.
La Chasse Royale, 3 vol.
Chouans et Bleus.
Un Drame à Trouville.
Le Rêve de Surry.
L'Affaire de la rue Provence, 2 vol.
L'Honneur du Mari, vol.
Le Crime de la Poivrière, 4 vol.
Etc., Etc.

LIBRAIRIE DROM

47, RUE STE-CATHERINE-EST, MONTREAL

19-28



ENTRE DEUX FEUX.

Un homme qui en revient de loin

LA DYSPEPSIE M'AVAIT RENDU MAIGRE COMME UN SQUELETTE

Grâce aux Pilules Moro, mon estomac est complètement rétabli et, maintenant, je digère à merveille. — Lettre de M. Pierre Pigeon, North Escabana, Mich.

Nous assistions, l'autre jour, au départ d'un train emmenant vers les chantiers toute une bande de jeunes gens qui allaient s'y livrer aux travaux si durs de l'exploitation forestière pendant nos longs hivers canadiens.

Ils étaient tous vigoureux, forts, courageux, bien portants. Ils chantaient gaiement, sans songer aux fatigues qui les attendaient là-bas, aux épreuves sans nombre qu'ils allaient subir à travailler mouillés pendant les temps froids, à s'enfermer dans des cabanes enfumées, à prendre une nourriture douteuse, toujours du même, épuisante pour l'estomac.

Et nous songions à part nous combien reviendraient aussi vigoureux qu'ils étaient partis, combien auraient conservé cette même belle humeur, cette même belle apparence.

Car, il n'y a pas à se le dissimuler, le nombre est grand de ceux qui retournent au foyer avec des germes de bien des maladies : dyspepsie, rhumatisme, bronchite.

La dyspepsie fait surtout des ravages parmi ceux qui ont mangé là-bas le lard et les pois réglementaires et qui se sont livrés, avec cette nourriture, aux rudes labeurs du bûcheron.

Quel est le remède pour ce ça ? Il n'y en a qu'un, qui est infallible, c'est les PILULES MORO.

Dix années de succès ininterrompus démontrent que les Pilules Moro sont par excellence le régénérateur du sang et de l'estomac.

Des milliers de certificats le prouvent et nous en citons aujourd'hui un des plus récents pour que tous nos jeunes gens sachent quoi faire, si jamais ils se trouvent atteints à l'estomac :

North Escabana, Mich., 16 juil et 1906.

Messieurs.

Celui qui vous écrit aujourd'hui est un homme qui peut bien dire qu'il en revient de loin. Pendant dix-huit mois, j'ai souffert de dyspepsie et de maux de reins et de dos épouvantables. J'avais maigri au point d'être devenu un vrai squelette ; je ne pouvais rien manger, rien digérer, et mon estomac me causait des souffrances insupportables qui avaient leur retentissement dans tout mon corps. J'avais consulté quatre ou cinq médecins et n'en avais reçu que des conseils d'une banalité qui montraient bien qu'ils ne connaissaient rien du mal dont je souffrais et qui provenait, je crois bien, des fatigues et de la nourriture des chantiers. J'étais franchement découragé, comme vous avez pu le voir quand je vous ai écrit. Votre bonne lettre m'a rendu du courage et j'ai pris vos Pilules Moro avec confiance. J'en ai été bien récompensé, car j'ai senti aussitôt une amélioration qui n'a fait que s'accroître par la suite. Maintenant, je vais parfaitement bien, mon estomac est complètement rétabli, je digère à merveille et je me sens renaître tous les jours. Ce merveilleux retour à la santé, je le dois aux Pilules Moro et je vous autorise à le dire publiquement.

Je demeure, Votre dévoué, PIERRE PIGEON.

CONSULTATIONS GRATUITES : Adressez-vous par lettres ou personnellement, au No 272 rue Saint-Denis, si vous désirez avoir des conseils. Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro vous donneront, tout à fait gratuitement, les informations nécessaires pour l'emploi des Pilules Moro et vous indiqueront aussi un autre traitement si votre maladie le requiert.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, soit au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées : COMPAGNIE MEDICALE MORO, 272 rue Saint-Denis, Montréal.

**Vous qui sortez par les temps humides et froids,
Vous qui attrapez facilement le rhume,
Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,
Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,
Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,**

PRENEZ LES

Capsules Crésobène

NOUVEL ANTISEPTIQUE VOLATIL
aux PROPRIÉTÉS MERVEILLEUSES

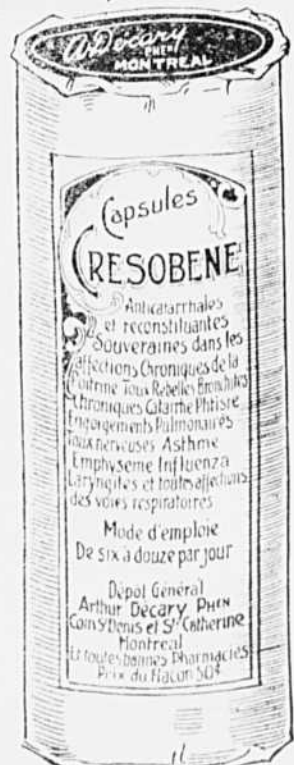
Pour prévenir et guérir infailiblement :

**Toux, Maux de Gorge,
Laryngites, Rhumes,
Grippe, Influenza,
Bronchites, Catarrhes,
Asthme, Tuberculose, etc.**

Les Capsules Crésobène sont toujours vendues en flacons soigneusement enveloppés et cachetés comme l'indique le fac-simile ci-joint. Sous aucune considération n'acceptez de Capsules Crésobène vendues de toute autre manière, elles ne sont pas les véritables et nous n'en pouvons garantir l'efficacité.

En vente chez tous les marchands de remède, envoyées aussi par la poste dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, sur réception du prix, 50c le flacon.

Dépositaire général : **Pharmacie Décary,** coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.



M. PIERRE PIGEON, North Escabana, Mich.

Quand ils regagnent la ville, s'ils ne prennent pas soin de leur estomac délabré, ce sont des hommes finis.

En effet, à quoi est bon un homme qui n'a pas un bon estomac que pouvez-vous attendre de lui ?

Vous voyez quelquefois, au milieu d'une riche plantation, une plante qui s'étirole, qui se fane. Toutes celles qui l'environnent poussent bien, la terre est bonne, la culture est soignée. Pourquoi celle-ci ne profite-t-elle pas comme les autres ? C'est bien simple, il y a quelque chose au pied, à la racine, une blessure, un ver qui l'empêche de tirer du sol sa nourriture sans laquelle elle ne peut vivre.

Si vous la déterrez, si vous la nettoyez et si vous la rep'antez avec soin, en écartant tout obstacle à la nutrition, elle reprendra immédiatement sa vigueur et sa beauté parce qu'elle pourra recommencer à se nourrir.

Avec l'homme c'est la même chose. Voyez celui-ci, ses yeux caves, le teint jaune, la démarche mal assurée qui circule comme un cadavre parmi ses amis solides et gaillards, pourquoi se fane-t-il, s'étirole-t-il ? Parce qu'il ne se nourrit pas bien, parce que l'estomac ne va pas bien, ne fonctionne pas.

Que lui faut-il pour revenir à la santé, à la vie ? Il lui faut réparer au plus tôt cet estomac fatigué, malade, lui rendre la force et la vigueur.

G. H. MUMM & CO

EXTRA DRY

EST LE PLUS DÉLICIEUX CHAMPAGNE
QUI S'IMPORTE

S. B. TOWNSEND & CO., MONTREAL

SEULS AGENTS POUR LE CANADA

GIN KIDERLEN

LE PLUS PUR LE PLUS FORT
LE MEILLEUR AU GOUT

Dans la Hollande le Gin Kiderlen est le plus
en vogue. Il y est fabriqué par la plus grosse de
de leurs distilleries, dites des Netherlands, à
Rotterdam.

S. B. Townsend & Co. Montreal

SEULS AGENTS POUR LE CANADA

Atelier Typographique
du "SAMEDI"

Exécution rapide
et prix modérés

IMPRESSIONS
EN TOUS GENRES

No 198, Boulevard St-Laurent

MONTREAL

PAR LE MONDE ENTIER

DES MILLIERS DE MÈRES
EMPLOIENT LE

SIROP DU

Dr CODERRE
POUR LES ENFANTS

Dans toutes les MALADIES ENFANTINES,
il faut bien admettre le fait que c'est une pré-
paration émérite et qu'on n'en a pas exagéré
l'utilité. C'est un calmant sûr et agréable pour
la dentition des enfants et un remède prompt
pour les troubles de l'estomac et des intestins.

Les médecins et les nourrices pro-
fessionnelles le recommandent.

Voyez à ce la signature et le portrait du
Dr Coderre soient sur l'enveloppe de chaque
bouteille que vous achetez. Méfiez-vous des
Sirops préparés de manière à ressembler à
celui du Dr Coderre.

Prix, 25c la bouteille, ou par la malle
sur réception du prix.

Seuls propriétaires, THE WINGATE
CHEMICAL CO., Limited, Montréal, Canada.

STANTON'S PAIN RELIEF,
Remède de famille pour usage interne
et externe.

La tradition doit nous servir à me-
surer le progrès. Voilà ce que faisait
nos aïeux, voilà ce que nous faisons
dans les mêmes circonstances. S'il n'y
a rien de changé c'est ou bien parce
que, et cela est rare, tout était pour le
mieux, ou bien parce que nous n'avons
pas eu le courage de rompre avec le
passé et que nous le laissons peser, de
tout son poids mort, sur notre vie et no-
tre état social resté stationnaire.



LA PRODIGIEUSE
CHEVLURINE

DE PARIS
LE SEUL REMÈDE
AU MONDE

Qui fasse réellement
pousser les cheveux

Une semaine de son usage
ramènera tous vos cheveux
à leur belle couleur naturelle
sans les teindre, en arrêtera la
chûte et guérira vos pellicules,
dartres farineuses, démangeai-
sons, etc.

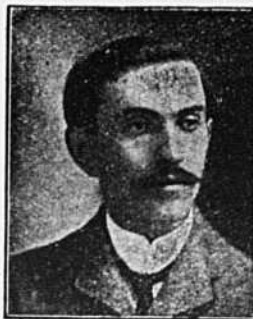
\$50 de RÉCOMPENSE si vous
NE RÉUSSISSEZ PAS.

Partout 50c la bout., ou adressez Cooper
& Co., Dépt. 5, 425, St-Paul, Montréal.

Les Anglais ont trouvé une solution
élégante. Ceux qui se respectent lisent la
Bible ou se saoulent à domicile. Les
autres ont la ressource des débits de
whisky, lesquels restent ouverts en
dehors des offices religieux. Le repos
dominical a, en effet, là-bas, une signi-
fication religieuse et n'est pas, comme
chez nous, un hommage rendu à la jus-
tice sociale et égalitaire.

Café La Patrie

110-112, STE-CATHERINE EST



ED. BEAUCHAMP, Propriétaire.
Entrée privée: 112, Ste-Catherine Est.

Cet établis-
sement d'un
style up-to-
date et di-
gne du centre
nouveau des
affaires, est
tout près des
théâtres.

MOTTO:
Le Meilleur
Partout,
en Tout et
Toujours.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules qui assurent
en trois mois le déve-
loppement des formes
chez la femme et gué-
rissent la dyspepsie et
la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec
notice, \$1.00; Six boî-
tes, \$5.00. Expédie fran-
co par la poste sur ré-
ception du prix.

Le pôt général pour la
Puisseance,
L.A. BERNARD
42, Ste-Catherine Est
MONTREAL.

Aux Etats-Unis: Dufort & de Martigny, pharmaciens,
Manchester, N.H.

Aux Halles.

—Est-ce qu'il est frais, le homard?

—Monsieur n'a qu'à voir; il est vi-
vant.

—Tout ce qui est vivant n'est pas
frais.

—C'est justement ce que je pensais en
regardant monsieur.

♦ ♦ ♦

Lu sur une boutique:

—Fermeture, pour cause de décès
povisoire.

♦ ♦ ♦

Lu aux annonces:

On demande des ouvrières en imita-
tion de baleine.

♦ ♦ ♦

Bébé.—Papa, il y a une grosse mont-
che au plafond.

Papa, (très occupé).—Marche dessus,
et laisse-moi tranquille.

♦ ♦ ♦

A la caserne:

—Soldat Barbouillot, vous aurez qua-
tre jours pour avoir sali le mur en y
faisant le portrait du colonel.

Un Produit National!

La Fleur X X X de BRODIE
Préparée

Plus riche et plus économique que la
Fleur ordinaire, n'a pas sa rivale pour
les besoins du ménage.

Echangez vos sacs vides contre des

Primes de haute valeur!

Adressez **BRODIE & HARVIE**
vos sacs **10 & 12 Rue Bleury,**
vides à **Montréal**

Sur la plage française:

—Je ne vous reconnais pas, pour-
quoi avez-vous coupé votre barbe?

—Parce que, Madame, elle cachait
ma décoration.

♦ ♦ ♦

En suivant un enterrement:

—Sait-on de quoi il est mort?

—Non. Les médecins eux-mêmes ne le
savent pas au juste.

—Il a toujours été très cachottier...

Reparations

de Meubles

Organisation toute spéciale pour réparer
rapidement les Ameublements de Salon,
Boudoir, Salle à manger, Matelas, etc., que
nous remettons complètement à neuf avec
des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies,

Vingt années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Est, Ontario, coin St-Hubert.

Tél. Bell, Ext 5389.

En mentionnant "LE SAMEDI",
quand vous magasinez d'après ses
annonces, vous êtes sûrs d'obtenir
une attention plus prompte et un ser-
vice plus rapide. L'expérience l'a
prouvé.

Sous prétexte d'étendre et de multi-
plier nos jouissances, nous perfection-
nons chaque jour l'art de nous tuer
nous-mêmes.—G. M. Valtour.

La conscience qui interdit de braver,
commande quelquefois de déplaire.—
Comte de Falloux.